EDITIONS TERNEL

La septième mort

GLENMOR

la septième mort

Tous droits de reproduction
réservés pour tous pays

éditions ternel

la septième mort

Glenmor

Suis né Barde de petite Bretagne, de moindre pays. Personne ne me tint conseil. Seuls les chemins et les vents me furent Maîtres. Un jour pourtant, je fus jugé par mes Pairs pour crime d'orgueil et d'abandon. Je fus l'Errant, en quête de l'attelage des Dieux et repos du Savoir. J'ai vu pousser les blés en humide terre et frémir en poésie l'âme de la pierre. Dieu fit tout en une seule nuit.

Voici venir MA SEPTIEME MORT.

En Août, les blés avaient muri pendant la mort-eau. Les rochers de grisaille, dalles de légende, n'ont guère senti les bienfaits du soleil. Ici le pourpre et l'or ne sont point commune mesure. Le triste trône mieux et je voyais se défiler le long des chemins quelques bas nuages.

Le temps était doux, l'accouplement de l'Océan et de la Terre ménageait en ces lieux d'intouchables retraites où se poursuivent l'époux et l'épousée. L'onde chevauchait Dame Colère comme le Pan chevauche la Nymphe et laboure ses entrailles.

C'est le heurt, le combat, la violence, la guerre d'usure où les guérets silencieux et les rochers sans voix, se gardent mal de la rage des flots.

Lug voulut-il un tel mariage ? Est-ce pour voir trembler sur les restes du carnage l'épi mûr et les paisibles demeures ou faire trembler, par jeu, l'Homme qui se voulant grand, se retrouve petit ?

Peut-être fit-il bien les choses en donnant l'ire des vents en spectacles, si deux cœurs effrayés se rapprochent et se font amis.

C'est alors que l'aube se leva sur ma vie.

J'avais touché ces falaises en mille heures de nuit et mille festons de brume froide. Il semble que les détours du chemin me reviennent avec un arrière-goût de destin. Plus vaincu d'abandon que de sommeil, je m'étais glissé sous une voûte qui me parut chaude, assoupie.

Mon réveil fut étrange. D'un monde en colère la veille, il ne pouvait naître qu'un monstrueux panorama. Et pourtant, tout me parut sans poids. L'horizon se voilait cisaillé par les collines. Sa fluorescence rendait hommage aux trois vallées. Seul pesait le silence. Ce qui me donna l'envie d'entendre ma propre voix. Cette terre était mienne, du moins, pour l'avoir conquise, je la connaissais. Ce nouveau soleil qui n'avait pas encore violé la demeure des hommes me nommait roi d'un paysage que nul ne foulait. Je dis simplement bonjour, à voix basse, et le plus gravement qu'il me fut possible. Amplifiée par je ne sais quel gardien d'enfer, elle me revint chargée de haine. Elle s'était heurtée aux flancs de la première vallée. Je cherchais en vain un visage, une ombre.

Le second écho me glaça. Moins rude que le premier et plus fort cependant. On eut dit un lion blessé et son cri d'agonie. Le répond de la troisième vallée ne me surprit pas. Je l'attendais. Ce fut un long gémissement, une dernière plainte, un râle.

Ce jour il m'apparaît encore que la terre tremblait et résonnait comme un tambour. S'il me fallait en faire une symphonie, traduire par touches et accords le premier contact avec ce monde de sens et d'initiation, je tiendrais le silence pour une note juste et la nuit pour clarté véritable.

Il vaut mieux ne point savoir, tant est douloureuse la connaissance.

Je quittais mon corps comme l'on quitte une retraite ou simplement un vieux tricot. Ce monde qui tout à l'heure m'effrayait me devint familier. Je crois même que solitude et déchéance me saoulèrent d'orgueil, peut-être de fierté.

Ce fut trois fois le silence et trois fois le sillage des sept bœufs dont le septième est aussi blanc que neige en montagne. Ce fut trois fois le creuset des six mémoires dont la septième a tout oublié.

L'ordre me vint par intuition : défaire le trône que me confiait je ne sais quel dieu.

Tu seras bientôt ton juge et si te mènent les vents tu seras damné, tu te damneras.

Je délaissais la falaise par un escalier creusé à même le roc, chaque marche, perlée de diamants. Chaque son revenait peuplant le rivage de fantômes aussi bruyants qu'invisibles. Je savais que ma destinée était gravée sur le dernier palier et que là se trouvait la clef du voyage. Ainsi l'insondable se renouait à la mesure de mon entendement et le divin à la hauteur de mes sentiments.

Trois fois six bœufs attelés en étoile traînant le socle où se posait l'ancien monde et le septième aussi blanc que neige en montagne.

La loi qui dicte chaque pli de l'unique nécessité était en lettre d'or quelque part au fond de cette crique. Plus je descendais, plus l'angoisse qui m'avait un instant délaissé me revenait, enveloppante et miéleuse. Sans doute naissait-elle du bruit sourd venu d'en bas. Au premier palier, je perdis l'Océan de vue. Jusqu'ici, tout en prenant garde de ne pas chuter dans l'abîme, je promenais mes regards sur le lointain bleuté des vagues. J'avais pour seul horizon un espace circulaire, un entonnoir de roc, largement évasé sur le ciel et, sans voir l'exacte surface du fond, je la devinais petite. Je respirais mal. L'air ne manquait pas. C'était plutôt un relent de souffle tiède et parfumé. La rosée me perlait au front. Je jetais un regard implorant vers ce ciel qui, tout à l'heure, me semblait inaccueillant. Malgré son gris sale, il me parut lové de réconfort.

L'irrésistible envie me vint de remonter, de revoir l'étendue du réveil. Pris de vertige, je demeurais sur place et vis couler mes larmes sur ces marches de diamants.

Tu seras bientôt ton juge et si te mènent les vents tu seras damné. N'avais-je point tissé mes voiles de fils d'or et sculpté la coque en bois d'ébène ? N'avais-je pas bâti ma demeure sur pierre et taillé mon visage dans une bonne chair ? Où mène cet appel, cette nécessité ? Pourquoi ce gouffre, l'abîme, le point unique, la seule entrée ? Qui donc pouvait sans moi, me couper le chemin et me réduire au but solitaire, au destin ?

Trois fois le creuset des six mémoires dont la septième a tout oublié.

Où sont mes compagnons, mes empires, mes victoires, mes bontés ? Où se terrent mes amis et craignent-ils mes colères ? Je veux mon trône,

ma place, mon soleil, mes coins d'ombre. N'ai-je plus de passé ? J'ai bâti ma gloire sur un fond d'azur et doublé le vol des nécessités. Mes galions sont chargés de guerres, d'inaliénables conquêtes et voguaient toutes voiles dehors cap sur les libertés.

Où sont mes fils ? Ils m'accompagnaient au temple de la montagne. Sont-ils engloutis au sein de Mona ? Cette dernière tempête, ne l'ai-je pas vaincue seul, sans leur bras ? Puis je vois couler mes larmes sur ces marches de diamants.

Ai-je pleuré misère dans le giron des imbéciles ? Et tôt sevré ai-je bu le lait à la mamelle de trois mères ? Ai-je tari la source des autres pour voir mes larmes couler sur ces marches de diamants ?

Si seulement j'avais perçu, un instant, une seule étoile, peut-être aurais-je eu la force de renoncer à cette descente. Peut-être aussi fallait-il un autre courage pour se glisser le long de l'incertitude. Il faut tant de vaillance pour ne plus accrocher la liberté à la multitude de choix et d'y croire encore lorsqu'il devient impossible de choisir.

Je venais de hurler toutes ces imprécations

et, par inconscience, d'en finir avec un passé que je voulais vivant face à un avenir sans visage.

La nuit est chaude pour tous ceux que l'intérieur éclaire. Que dire de cette nuit immanente, de ce voile qui, non content de saisir la terre, étouffe en l'âme l'appel des sommets et des grands fonds ; que dire encore de cette absence qui ne guide nos rêves et de ces chemins qui ne mènent nulle part. Il nous faut tout de même les suivre sous peine d'être lâches à nos propres yeux.

J'ai vu mille printemps jaillir de la mer et l'aube se teindre du sang des monstres antiques. J'ai vu six mille et cinq fois plus de chevaux broyer sous leurs sabots des monceaux de cadavres. J'ai vu les sommets entrer en guerre et les hautes montagnes trembler sur leurs vallées et la terre se noyer sous des ondes informes et glacées.

J'ai chanté la gloire de Lug, Maître originel du chaos. Je revois sa colère et ses courroux séparer l'indivisible en unités. De l'indivisible séparé est née l'unité pure, de l'unité définie est née l'espèce, de l'espèce procède l'Homme, fils de l'Homme, enfant de l'enfant.

J'étais hors du temps, indécis, inné, insensi-

ble à la forme. J'ai vu six mille printemps jaillir du feu que la chasse des hommes laissait s'éteindre, au long des jours. J'ai vu l'espace se créer, le temps se faire au rythme de qui le mit en mesure. Ce fut l'aube de ma première naissance. Qu'importe ce passé et que faire de l'origine puisque mes larmes ne coulaient plus sur les marches des diamants. Sans prendre de décision je repris la descente. Le cycle était révolu.

Tu seras bientôt ton juge et si te mènent les vents, seras damné.

Le grondement qui montait des abîmes m'était devenu familier. Les marches se perdaient dans une légère nappe de brume à travers laquelle je devinais le fond. Là-haut le ciel était noir velours. Je me promis de ne plus lever les yeux vers cette évasion qui n'était, tout compte fait, qu'un passé mort depuis longtemps.

Là-haut les hommes se réveillaient pour ensevelir mes rêves et je savais que demain nul ne me serait témoin ni garant d'avoir passé en leurs demeures et d'y avoir régné sur les ailes de la poésie.

Le fond du gouffre n'était pas une dalle plate, plutôt un autre entonnoir à peine esquissé dans l'or le plus fin. Le vent y tourbillonnait

avec violence. Je me voyais déjà, telle une feuille morte, poussé vers le centre du tourbillon et ce centre était un trou d'où jaillissaient par instant des flammes parfumées. Si te mènent les vents tu seras damné. Il se mit à bruiner. De l'autre côté je devinais trois porches gothiques et sur les arcs-boutants des signes mystérieux que la fine pluie ne me permettait pas de définir précisément. Je réalisais bien vite qu'il me fallait atteindre l'une de ces entrées. Dans mon esprit, aucun doute : ces portes s'ouvraient sur les trois vallées. De la première sortait un faisceau de lumière bleutée, de la seconde une clarté rouge, de la troisième une pâleur verte. Les trois faisceaux se mariaient à la hauteur de l'abîme et des flammes.

Il m'était impossible de contourner le fond de la crique, les parois verticales ici n'offraient aucune aspérité. Le vent aidant, je n'avais aucune chance de toucher l'une ou l'autre porte. L'idée me vint de me lancer sur la plaque d'or et de grimper, sur élan, l'autre versant. J'allais me résoudre à pénétrer ainsi la vallée centrale quand je réalisai que les deux autres portes pouvaient être atteintes de la même façon et sans trop de risques.

Avant de tenter l'aventure, il fallait choisir et ce choix serait éternel, immuable. Si te mè-

nent les vents, tu seras damné.

Définitif, éternel, immuable et sans rémission.

Enez Stergane

LES ORIGINES

Et j'étais hors du temps, indivisible, inné, insensible à la forme.

S'il me fallait, pour meilleur entendement, situer dans l'espace et dans le temps, les événements qui vont suivre, le récit en serait impossible. Il convient justement de s'en abstraire, puisqu'espace et temps sont des notions d'homme et plus sûrement le produit de ses contingences que les toiles de fond sur lesquelles se dessine le jeu de sa vie. L'homme est si peu fait pour ce genre d'esclavage que sa fortune est en perpétuelle révolte contre ces frontières.

L'homme est merveille. Le contact et le refus sont raison d'être. Le contact hélas est isolement. Rien n'est plus solitaire que l'être situé puisqu'il pense, juge et réagit en rapport. L'homme fut conçu dans la colère. Il s'habilla de durée, se mélangea d'espace, devint visible à lui-même et subit son poids. Il incarna sa propre colère, vécut sa destruction par orgueil de vouloir vivre. Qu'a-t-il fait de cette existence qui traîne lamentable entre deux horizons : un commencement

et une fin aussi inutiles qu'indésirables. Le souvenir est enfant du passé et l'homme s'endort sur ses souvenirs. Il s'en console en bâtissant des rêves d'avenir sur le déchet de ses rêves morts. Il veut construire des temples d'or sur les débris qu'il n'arrive pas à enfouir ni faire disparaître tout à fait. Son ordre est négatif puisque né de l'incarnation. L'ordre est né du temps, celui-ci est né du matériel fils d'homme, né d'espèce et l'espèce procède d'unité définie qu'enfanta la colère de Lug et Lug est inné.

Une fois l'attelage des sept bœufs et le septième plus blanc que neige en montagne. Avant même d'avoir une mémoire j'étais mémoire, mémoire sans objet. Je le sais sans m'en souvenir bien sûr. Ainsi donc je ne puis retrouver mes origines que par divagation. Il me reste intuitivement l'intelligence du départ. Force m'est d'en parler par image et de n'être point précis. L'erreur est effet de trop grande précision. Faute aussi de n'avoir que vocabulaire d'homme, il est impossible de traduire ce qui ne relève en rien des inventions et des réalités humaines. L'être possède au fond de lui des vérités inexprimables aussi réelles qu'intangibles.

Ainsi j'étais mémoire sans passé, sans existence. J'étais la source et l'océan, le circuit fermé, un tout conforme à lui-même, ne sachant encore que le contenu et le contenant pouvaient se dissoudre en unités distinctes tout en n'ayant de définition l'un sans l'autre. J'imagine cependant l'immense plaine sans horizon, l'air sans consistance qui me tint lieu de berceau et de suaire. Etait-ce là vivre quand rien ne troublait l'immobile, est-ce avoir vécu s'il ne reste aucun souvenir ? Il est donné à chacun de recréer ses origines, aussi bien croit-il en vivre mieux. C'est là l'objet de toute inspiration et la source de toute poésie.

Je flanais dans le bleu-gris d'un royaume sans roi. Il n'existait ombre ni lumière, avant ni après. J'avais élu domicile en contre-bas d'un monticule qui, je le croyais, me protégeait du regard et de la colère des demi-dieux sans fortune. Lug régnait sur lui-même. Les palais se dressaient en chacun de ses lieux de repos. Chaque voyage était terne et nature hautaine. Aussi nous n'habitions jamais le même empyrée tout en demeurant immobiles. Je quittais les vains honneurs des demiurges à la recherche du temps. Certes je craignais que mon impiété n'attire les foudres du Maître. Je me savais damné puisque je quêtais l'aventure. Cet appel vers le devenir flattait l'orgueil de Lug car il se voulait créateur. Destiné au mouvement, je quittais les zones d'influences des incomplets pour glaner un lendemain. Cette quête me fit aussi grand que Lug lui-même et me valut son courroux. Mon front

fut marqué du signe des errants, au fer rouge. Chassé des jardins, j'attendis, dans une caverne, une mort, une fin que je savais impossible. Mourir bien sûr ne pouvait être qu'une façon de changer. J'attendais un changement incapable d'ailleurs de le provoquer. C'était, en moi, une velléité sans objet car tout changement suppose une conscience, d'être un état. Ce ne fut que plus tard qu'il me fut donné de concevoir et définir cet état latent.

J'étais les mille molécules humides, évaporées, unies à d'autres molécules en un nuage éthéré, telles ces vapeurs qui là-haut sillonnent le ciel comme des vaisseaux fantômes. A quel refroidissement ai-je dû cette condensation qui fit de moi la goutte d'eau pesante suintant de la matrice originelle ? A quelle main ai-je dû mon départ solitaire vers l'existence ? Goutte de pluie fade, je chutais dans un lac de vif argent où par volonté d'être je demeurais moi-même, unité non encore imbue de phénomènes. Je me battis pour garder cet isolement et plonger dans le mouvant. Je me forgeais des murailles de protection contre le laisser-aller d'ambiance. Le lac, quoique plus étendu que tous les océans de la terre, me fit l'effet d'une prison. Il me fallait encore une évasion. J'atteignis le rivage, ou plutôt je touchai l'obscurité de la rive. En vérité, je venais de perdre la lumière intérieure qui me tenait lieu de monde et de pureté première. Il me fau-

dra conquérir de haute lutte une toute autre clarté dont la notion venait de naître en moi en même temps que l'incarnation me situait. Je perdis conscience à peine échoué, je connus le premier oubli, le premier sommeil.

Je parlerai souvent d'aurore. Les poètes en ont fait les lieux communs de leurs dicts. L'aube fixe mieux le temps par sa beauté première. Aussi bien, les sens reposés apportent au matin une acuité plus forte. Le premier réveil ! J'étais transi. Le vent était glacé et j'étais nu. Mes yeux, qui s'ouvraient sur un monde de temps et de lieux, se fatiguèrent bien vite à vouloir percer l'obscurité, car le soleil n'avait pas encore fixé l'Orient. Las pourtant d'une éternité en attente, je me résolus à ne pas bouger. Au réveil, je me sentis chaud. La vie me venait d'ailleurs. Lors donc j'étais né et j'avais pénétré le premier cercle. Voilà bien le passé et le demain puisque l'aventure commençait.

Ce fut l'astre naissant et la clarté qui blessait l'ombre jusqu'en ses entrailles et le vol éperdu de la nuit vers le refuge des hiboux et l'écartellement de la brume sur les rives et les rochers et le chant de l'aurore sur le berceau du premier né.

Car tel l'infini se dissoud quand la pensée

s'y fige, telle la lumière passe limites et frontières aux royaumes des dieux.

Et l'aigle déployé en son vol de guerre quitte le charnier où pourrissent l'agneau et la vipère. Aussi traîne-t-il une âme puante sur les sommets du ciel. Est-il maître de la chasse s'il dessine l'ombre de son vol au soleil naissant ? Le dragon tricéphale, bavant sur la dune, yeux clos sur la dernière colère, gagnera-t-il les forges souterraines par honte d'être bâtard ? Aurore ! que de drame sous la première clarté. Les bourreaux dressent les bûchers, les femelles engrossées accouchent de leurs progénitures. Qui donc hurle à la mort avant la première nuit ?

Je suis velu comme un singe et l'aurore me glace. Quittons l'ombre pour la lumière, la nuit a son revers et cela se nomme jour, cette boue, cette glaise se nomment terre et l'envie de vivre est amour.

Bientôt l'obscur va se terrer au repli de la falaise et l'empire porter oriflamme d'or. C'est assez que l'ouvrage germe en harmonie et que le condor y trouve pitance. C'est assez que l'aube ait vu naître la citadelle et se défaire les remparts. C'est assez que le gerfaut porte au septentrion l'ombre d'une espérance. Il nous faut construire un mur de clarté autour des chênes et sceller le trésor aux rochers de la baie.

Et voici, lorsque né, comment je fis Dieu. Je liai la terre à l'ennui d'y vivre et donnai le soleil pour un écu. Je fis Dieu en rêvant de vivre. Ce fut un point, un départ et presqu'un rêve. Ce fut la source et l'embouchure, le cercle, le premier, naissance, éternité.

C'est bien sur des soubassements d'homme que se bâtit l'empire des dieux. J'ai vu le monde avant sa création. L'universel chaos était merveille parce qu'il avait pour reine l'inconscience et pour seule loi, l'indifférence. Seules les conditions de vie ont créé l'autre, seule l'existence a créé le rapport et donc la haine, l'amour et l'amitié. L'homme doit sa grandeur à sa déchéance, à l'orgueil originel et se doit tout entier à sa révolte, à sa lassitude d'avoir été éternel. Nous sommes de l'universel et notre avenir n'est qu'une aimable quête de l'universalité. En réalité la science n'est que mélancolie puisqu'elle ne saurait exister sans l'universel, sans retour aux sources.

C'est bien curieuse chose : l'homme extrait par condensation de l'universel éther, en quête perpétuelle de ses origines, se définit par une tendance profonde : l'évasion vers cet infini du départ. Pour avoir quémandé la pesanteur, il veut s'en abstraire, pour avoir fait le temps, il craint la vieillesse. Est-il seulement conforme en

lui-même à n'être qu'un désir d'évasion vers ces lieux qui naguère ne furent que prison ?

D'abord l'oubli, cette obscurité qui ne date pas, ni passé ni avenir. J'ai connu la forêt, la broussaille, le paysage sans horizons. Etre seul en lieu de bataille, c'est donner la mort sans mesure, sans rythme et j'étais seul l'ouvrage d'une conséquence et d'une possibilité. Le matériel était pour moi un phénomène. Je ne me situais pas encore sur une île quoique le rivage fut mon domaine et j'ajoute qu'en naissant à l'histoire, j'étais un point, le seul lieu connu. L'œuvre était belle. Comprenne qui pourra.

Puis ce fut la prise de conscience qui fit de l'indéterminé un être définitif, soumis à des fluctuations externes à un évolutionisme de mode ou de nécessité. L'homme a cru et pensera longtemps que tout lui vint d'une manière infinie. Il confond l'habit avec l'essentiel, le dehors avec le dedans des choses. Ainsi est-il demeuré. Ses progrès ne sont que secondaires et relèvent de la mouvance. Il possède pourtant en lui la motivation et l'élan de la véritable conquête : la conquête d'un fond endormi. Mais il lui faudrait moins se lever aux lieux et temps de la transhumance pour ne tenir qu'à cette dernière uniquement.

Aussi devrai-je me limiter au strict récit des

six quêtes dont la septième n'est pas conclue.

Trois fois l'attelage des six bœufs dont le septième était plus blanc que neige en montagne. Trois fois le creuset des six mémoires dont la septième a tout oublié. Ce fut six fois le silence des six passages, six fois l'oubli, et le septième, le grand silence et le grand oubli.

Dès que le soleil qui, par retrait, devint pour moi l'image de Lug et se paraît ainsi de magnificences, eut gravé le sommet du mont d'Orient, je me sentis seul et nu. Je tressai la première loque d'herbe sèche et coupante que l'on trouve encore au bord des marais. L'inconfort d'un tel costume me parut cent fois préférable à ma totale nudité. Ainsi promu au grade de civilisé velu, je décidais d'installer ma précaire demeure dans ce paysage inhospitalier. Pour avoir connu des lieux plus cléments, je suis à même de juger aujourd'hui de l'insalubrité de ma première terre. Dès l'aurore, la froide brume disparaissait sous les feux du soleil, mais au plus fort de la chaleur, l'humidité devenait malodorante. Le soir, le froid tombait en chape sans me laisser m'y habituer. Le lent réchauffement du matin et le rapide refroidissement du soir ne me laissaient en somme que deux ou trois heures de répit, encore ce répit gênait la respiration tant l'air était saturé de lourdes senteurs. Seule l'énergie inhé-

rente à la première vie m'a permis, non seulement d'y vivre mais d'y découvrir le sens de la recherche, du combat et de l'étonnement.

La peur me paralysait. L'inconnu effraye plus que le danger défini. J'eus l'envie de me terrer dans une grotte sombre et de m'y pétrir d'isolement. Ce fut la faim et la faim seule qui me poussa vers la première aventure. Je nommais faim une impression de vide, ces crispations qui m'enlevaient tout espoir de trouver la quiétude. J'ignorais alors qu'il suffisait de manger pour calmer ces malaises. Il est vrai que l'homme commença la lutte pour calmer sa faim et uniquement dans ce dessein. Plus tard il fera la guerre par crainte de la faim. La guerre est née non de haine mais de prévoyance. A l'aube, l'homme avait déjà délimité la chasse et défini le gibier.

Je quittai mon rocher pour chercher pitance. Peut-être savais-je déjà qu'en un autre lieu il me serait plus facile de durer. De toute façon, les montagnes qui m'entouraient exerçaient sur moi l'attrait irrésistible des premières conquêtes. J'ai oui-dire partout, les gens de plaine, que les sommets n'attirent que les sots. Et ne vont-ils pas jusqu'à dire inutiles les morts des escapades dans les rochers ? Sans doute sentiraient-ils mieux ce besoin de gravir, s'ils vivaient dans la vallée, écrasés par le poids de ces masses défiant le ciel.

Si l'étendue infinie permet le rêve et l'évasion, la montagne exige la conquête. Sur le rivage, l'homme se sent grand et capable d'aventure. La montagne le ramène à sa juste mesure. Heureux ceux qui tentent l'inutile conquête. Les monts n'en rient pas.

Je suivis le rivage vers l'Occident. Le chemin me paraissait plus facile. D'autre part, les marais et les broussailles ne me permettaient pas d'atteindre le pied des monts de l'endroit où je me réveillais. Il n'est pas donné à tout homme de voir naître d'Orient un vent habillé de brume, de traverser midi sur des plaines parées de l'or des moissons et voir s'étioler en Occident le rouge des crépusculaires mirages. Il n'est pas donné à chacun de saisir l'innommable et de conclure au repos du monde quand les peuples sont en guerre. Il faudrait pour cela créer une poétique nouvelle. Il faut une âme neuve pour toucher l'essentiel sans définir. Il faudrait donner à tous la naïveté d'écoute que ne possèdent que les enfants, la sagesse que ne possèdent que les vieillards et la folie qui ne fleure que sur le courage et la force des guerriers.

Je sais aujourd'hui que l'homme n'est né qu'en possibilité et qu'il ne tient richesse que du devenir. Chaque refus de combattre est une mort tronquée, un stupide isolement. Les galets que la mer n'avait pas arrondis encore me coupaient la

plante des pieds. Je progressais difficilement. Chaque touffe d'herbe, si visqueuse fut-elle, était un paradis mœlleux et je m'y attardais, las des dix premiers instants de la marche.

Mon regard se troublait, et je vis sortir de la mer des êtres multiformes. Ces anges là sont d'irréelles essences. De quel chêne es-tu et quel est ton signe ? Si ta maison est glorieuse, sieds parmi les sages. Si ta race est maudite, retourne à la terre. Tu portes au front la balaffre de l'Abred. As-tu intention pure avant de toucher le premier cercle ? Vois déjà le portique, encore n'est-ce ici que le vestibule. Sept lieues de mille ans te séparent du sanctuaire. Ne repose pas. L'espérance est pourpre quand la présence est lointaine. Il faut bien s'endormir une fois au creuset de l'irréparable pour toucher enfin le rivage de la connaissance. D'ailleurs sais-tu le chemin qui mène à tant de gloire ? La voie n'est pas unique et la nouvelle Jérusalem a mille portes ouvertes comme toute cité bâtie sur la rose des vents.

J'ai vu la haine du fauve naître dans mon cœur, avec elle l'envie de tuer. Alors tout sentiment était intentionnellement pur. Qui d'ailleurs pouvait dicter une loi ? Sortir du cercle de la solitude et se faire un univers. Ce n'est pas vivre que de ne vivre nulle part.

Les sages d'Orient ont enseigné les degrés du savoir. Beaucoup ont sondé le mystère de la conscience. Pourtant ce qui fut oublié par incarnation n'est mystère que pour les vivants de ce monde. La science était nôtre à l'origine. L'esprit se multipliait par science initiale. Tout était acquis. Pour s'être négligeamment installé au dedans des frontières du raisonnable, l'homme se trouve contraint de se reposer le problème qui naguère était résolu. Que lui sert de prendre conscience puisqu'il était conscience. Que lui sert de définir puisqu'il était définition.

Le crépuscule vint de l'Orient à peine avais-je touché le pied des monts. La fin de jour se jouait encore sur les pics les plus élevés. La force du réveil m'avait abandonné et l'obscur se peuplait déjà de vie silencieuse. Il me fut impossible de trouver un gîte et dus m'assoupir sur un étroit palier. Une eau limpide sourdissait du rocher, dont le goût me parut doux-amer. Pour un temps, la fatigue m'abandonna, cependant que l'obscurité de plus en plus épaisse me terrorisait. J'attendais une damnation. Adossé à la muraille, je cherchais à percer cette première nuit. Ce fut une erreur. Cette réflexion, loin de me rassurer, m'inventait des raisons plus grandes de terreur. Ainsi donc j'avais des yeux pour voir et l'univers virait au nocturne.

La peur des ténèbres date des origines. La

lumière était nôtre. Ces temps, il me fallait vivre d'une clarté venue d'ailleurs et qui retournait au néant. Je vécus ma première nuit prostré. Elle fut pâteuse. Je hurlais. Saura-t-on jamais combien une voix sans écho devient lugubre quand elle paraît se dissoudre dans les bas-fonds. J'imaginais cette voix réveillant les monstres antiques avant de se diluer. Bientôt, harassé, je lâchai les amarres et flottai longtemps sur une lueur laiteuse. J'apprenais ainsi le rêve en première nocturne d'homme et fus tout étonné de ne pas retrouver les relents de la veille. Je craignais simplement de revoir le royaume des demiurges. Mais le paysage que me révélait mon premier rêve n'avait rien de commun avec le flou originel. Tout y fleurissait et d'étranges harmonies germaient aux croisées des chemins. La nuit ne sera donc jamais totale, mieux, le silence qui pousse l'angoisse aux rives de l'inconscience nous projette au-delà du réel, à l'empire des illuminations.

Ce fut la première clarté de l'aube qui me ramena de l'Ailleurs. Je me précipitai à la fontaine et me désaltérai longuement avant d'entreprendre l'escalade. J'entrevis tout de suite la difficulté de progresser. Les contreforts rocheux qui me surplombaient étaient impraticables. Je pris la piste de midi à la recherche d'un lieu d'escalade plus aisé. A la onzième heure, je découvris un passage ou plutôt une sente broussail-

leuse qui me permit de gravir les premières aspérités. J'abordais avec mille peines la plaine. A l'Orient, se dessinaient des sommets plus lancinants encore.

Pour atteindre le pied de ces gigantesques colosses, il fallait traverser l'immense dalle qui au Minuit et au Midi se perdait à l'infini.

J'ignore encore aujourd'hui pourquoi je m'interdis de marcher vers le nord ou vers le sud. Le soleil sans doute naissant derrière les montagnes m'indiquait le chemin de la lumière, le plus rude peut-être, mais le plus sûr puisque le plus lumineux. Tous les matins, la boule de feu me fascinait et j'ai marché vers les lieux de sa naissance. J'étais né au royaume où sa clarté se dissolvait. J'allais donc vers l'empire où se redorait sa gloire.

Sur le plateau, le vent venait des montagnes. Il m'apportait des parfums inconnus qui me rendirent vigoureux par simple oxygénation. Je me mis en quête de quelque pitence et dus me contenter une fois encore de baies dont l'âpre goût me dérouta d'abord. Par la suite, je les trouvais délicieuses. Une étonnante chaleur m'inonda par le dedans. J'en cueillis une grande quantité puis m'étendis sous un arbre rabougri et m'endormis. Une autre nuit tombait.

Je n'eus guère le temps de pénétrer l'empire du sans visage. J'étais à peine mantelé de mi-obscur lorsque je fus rappelé au réel par les grattements de la nuit. Des formes insolites ondulaient aux alentours. J'étais le centre d'une ronde et le léger martellement de leurs sabots avait quelque chose d'envoûtant. Le souffle rauque des monstres se muait en plainte triomphante. Je ne sentis cependant aucune panique, tendu vers la découverte et la définition de la ronde vivante. Celle-ci s'élargissait d'ailleurs, ce qui m'ôtait toute crainte d'être assailli dans l'immédiat. Loin de fuir, je résolus d'attendre, sans bouger, l'aube prochaine. Je craignais pourtant que l'aube ne pousse ces monstres vers leurs antres diurnes car je les imaginais bêtes de nuit. Ce qui me priverait de voir mes nocturnes compagnons.

De nuit me reste, unique consistance, la divine magie. L'opprobe se fait homme, le loup mort se fait fantôme gris. La faction se dissoud par obligeance, l'obscur se défie aux sommets des monts noirs. Le cygne s'égare dans la nuit. Pour les aveugles, se soleil se lève aussi. Le sentier se brode d'herbe tendre pour le boiteux. Nul ne sait toucher le Graal sans être six fois dépouillé. La clef du chemin est d'or. Nul ne saurait gravir le trône sans être noyé de fixe conscience. Le chant du cygne se dilue dans la

nuit. Il faut tout un jour de silence pour en voir se dessiner l'envol et toute une nuit pour en rêver.

Un semblant de lueur me permit de définir la chose car en fait elle était solitaire. Un serpent énorme, démesurément long, monté, par endroits, sans régularité, sur de courtes pattes se mouvant sans coordination apparente. La tête pointue n'était guère plus grosse que mon poing. Le reste du corps était cylindrique et la courte queue se terminait en pointe. La pâle clarté lunaire me permit cependant d'admirer la semi-transparence du monstre. Il ne laissait même pas d'ombre sur le sol.

Je contemplais encore son interminable ronde lorsque les sommets s'illuminèrent. Je lançai au monstre une pierre aux arêtes coupantes. Il s'immobilisa pour me fixer de ses petits yeux tristes. De la blessure, se mit à couler un liquide aussi limpide qu'eau de roche, mais l'odeur en était odeur de cadavre. L'inoffensive bête mourut sans un seul soubresaut et sans une seule plainte. Je regrettai aussitôt mon geste et quittai la zone puante avec un regard de tristesse vers les deux petits yeux éteints.

menez skeudenneg

LES PREMIERES NOCES

Voyez-vous, Monsieur, quelqu'inconvénient à n'être qu'un retour ? Sachez que la sagesse est antique et qu'il appartient au passé d'éclairer l'avenir. La sagesse a des fondements que la science renie. Les différents horizons de cette dernière ne touchent pas à l'essentiel. A peine arrive-t-elle à situer les plages de repos, encore ce repos n'est-il que le vide d'entre-deux guerres. La science fait de celles-ci les haut-lieux de l'Art. Elle s'y prépare et l'apprête en pèlerin.

Le pèlerin pourtant ne transige pas si la route est longue. Il se fait une foi. La science par contre veut raccourcir le voyage, tourne les difficultés, évite les sommets et les bas-fonds pour aborder plus vite la Jérusalem en guerre.

Ne vous trompez pas Monsieur, la science est bonne, mais l'esprit qu'elle exige de l'Homme éloigne celui-ci des rives paisibles de la sagesse.

Mes Prophètes ont déserté mon trône, dit Lug, et mènent le pèlerinage au-delà de mes horizons. Ils ont détourné de ma face le peuple qui me restait fidèle.

L'Esprit de l'Homme et l'Esprit de Lug ne doivent s'accoupler. Ce serait inceste. Ils ont même langage et même matrice originelle. C'est dans un éloignement espace temps, continu et diversifié, que se réalise L'ETRE-DEUX. Sa source était fourchue et les rivières séparées, par un monde infini, sont en quête d'un même Océan.

Les Saints, dit Lug, ont pris congé de moi. Ils ont leur verbe propre et je ne puis les tenir en discours. J'ai tu l'oracle : leur marche est solitaire. Quelle boue soulèveront-ils jusqu'à Moi ? Quels seront leurs cris avant leur retour et j'envie jusqu'à leurs douleurs. Les Saints, dit Lug, ont déserté mes empires.

Le principe de toute élévation appartient au dénouement final, au succès de celui-ci. Nul ne sait s'il s'élève avant le terme de l'Odyssée. Nous avançons de nuit et d'aucuns n'ignorent l'Océan sur lequel ils verront poindre l'éternelle aurore, si tant est qu'ils touchent la rive.

Il me restait, dit Lug, quelques fidèles. Ils se sont desséchés dans l'immobile avant de déserter le pourpre du royaume. De quels élans sont-ils capables et quand retrouveront-ils le troupeau ? Me pardonnerai-je ma solitude après avoir voué les peuples à la mort ? Quel sera désormais le dialogue qui ne me soit question ? Le néant ne sait répondre. Les lions rugissaient

cette nuit bien avant que la lune ne fut au mitan de sa course. Le tigre a trop chassé et s'endort repu. La caravane croisera la piste sans danger. Elle s'égarera avant l'aube et les fauves famineront avant que la brise n'ait effacé les traces des bœufs et des chevaux. Le chacal se réjouit déjà des restes que le chasseur dédaigne. Ils étaient mille au cœur du désert. Ils seront cent dans la forêt ; il sera seul celui-là qui touchera le fleuve.

Coule le temps...

Me voilà, dit Lug, en quête de qui m'échappait par mégarde. Mon cœur est pitié. J'ordonnerai le jour là où le fidèle attend la nuit. Je lâcherai la nuit là où l'impie brûle sa peau au soleil. Ainsi serai-je juste pour moi-même car mon cœur est pitié et ma bonne ville est déserte.

L'âme elle-même est sujet de désordre tant elle est morale par le vouloir de chacun d'être différent de l'autre. Si l'homme était conscience de ses origines, ces divergences seraient richesses et accomplissements. Rendre à Lug une parcelle d'âme embellie, c'est accroître l'Etre-Deux. L'enrichissement ne peut se faire qu'en stricte séparation du divin par éloignement de l'Etre-Un.

Verra-t-on l'insensible femelle, dit Lug, gâ-

cher le plaisir du mâle que la terreur échauffe ? La terre est femelle. Ainsi tient-elle en son giron le mâle qui l'engrosse. Le pacte était de libre accouplement et non de voisinage éternel. La terre est femelle, dit Lug, et sera saillie car il est essentiel à sa gloire qu'elle soit féconde et fécondée. J'attends la vendange et le moissonneur. J'attends la charpente nouvelle pour engranger. Les silos sont vides et mon peuple est affamé.

Le peuple a faim, dit le juge. Il a péché, dit le prophète, la faim est sienne. Tais le temps et la mémoire.

Qui se souvient du péché le ventre creux, qui se rappelle la faute dans la douleur et qui donc l'en oserait punir, demande le juge ?

N'accable point l'avenir. N'est-il pas sans définition ? Le temps, le souvenir lui appartiennent et ne peut-il punir sans raison, demande le Prophète ?

L'homme est juste car il n'est pas mémoire, dit le juge.

L'Infini est vrai car il n'est que mémoire, dit le Prophète.

De mémoire d'homme, Lug ne fit rien pour le peuple, dit le juge.

De mémoire, le peuple ne fit rien pour Lug, dit le Prophète.

A-t-il faim, demande le juge ?

Il est rassasié, dit le Prophète.

Alors qu'il se couche, dit le juge.

Amen, dit le peuple, en mourrant de faim.

La notion du divin, dans la mesure où elle détient nos finales espérances, est une notion de faiblesse. Elle ramène notre espace vital à l'étalement d'inconnu, de mystère. Contrairement à ce qu'il paraît, les bornes de l'inconnu ne reculent pas. Nous n'explorons qu'un domaine restreint. Il est vrai que la prétention de le mieux connaître cache nos incapacités. Jugeons donc de l'étendue de nos connaissances quand il apparaît que l'inconnu s'installe dans les lieux d'où nous l'avions presque éliminé. La Science est l'art d'aborder les frontières d'un royaume sans jamais les franchir tout à fait. C'est en conséquence de cette lutte inégale de l'homme contre le mystère que la notion du divin-séparé est né.

A l'obscur il fallait un nom et nous l'avons déifié.

Suis-je coupable, dit Lug, de l'insolence du troupeau ? Il me cherche là où je ne suis. Le souffle est froid qui naît là-bas. Les fumées ont odeur de blasphème. J'ai tu l'oracle. Mon empire est silence et l'on brûle sur autel pour entendre le Verbe. Les princes d'en bas ont lapidé le messager qui parlait en mon nom. Il est vrai qu'ils n'ont point saisi le message après l'avoir entendu. Nos voies sont différentes. Je ne suis du temps ni de l'espace. Que ne cherchent-ils ailleurs ? J'ai vu le bœuf dans la fondrière et le désespoir dans son œil triste. Dégageait-il un sabot que les trois autres étaient engloutis. L'ai-je aidé quand ses larmes coulèrent dans la tourbe ? Ai-je pleuré quand il fut enlisé la gueule pleine de boue ? Pourtant mon cœur est pitié et je n'ai su parler son langage ni lui donner conseil. Il était du temps et de la glèbe.

L'homme ne connaît que le tourment de sa finalité. Celle-ci étant le souci majeur de sa quête. Ce Graal inconnu est inquiétude, du moins se confond avec elle. Le croyant accepte la mort comme passage. Passer de vie à trépas. La Foi, si ferme soit-elle, ne bouscule l'inquiétude que par auto-suggestion. Nul ne veut mourir. Qu'il existe devant la mort une répulsion moléculaire, c'est certain. Celle-ci se traduit par une douleur

physique, mais qu'une âme sainte soit acculée à la peur du grand départ prouve qu'aucune sainteté n'est certaine. La plus belle âme est incertaine parce qu'elle ignore ses origines. La fin ne serait plus une crainte si le départ était connu. L'homme se doit donc plus à la recherche de ses origines qu'à la définition de son avenir.

S'il savait ses origines, dit Lug, il tairait son erreur. Connaissant son erreur, craindrait-il son avenir ? Compagnon né de moi-même, par volonté de naître, le verbe qui était mien était vôtre et vous m'entendiez. Voilà vos nouvelles conquêtes où les enfants de vos enfants ont bâti Babylone et la tour maudite. Nous étions ensemble à la source. Vous avez bu mon eau et je partageais vos agapes. Que ne puis-je, sans vous, tronquer vos équipages et dresser la table au retour de la chasse. Que ne puis-je garnir la hutte de sangliers fumés.

Coule le temps...

Au troisième mois, la terre accouche d'un monstre. Le cercle du temps se referme. La glèbe a goût de cadavre. Demeurez, demeurez.

Coule le temps... Je vous suis et vous m'êtes.

Les massues d'octobre ont ferré les cavales

grises. La terre sourd le sang des morts, née du néant qui prolonge sa course folle. L'Occident et le Minuit s'enflamment. Les fondements se troublent en des jours raccornis. L'ivresse affaiblit. Voilà l'Hellespont aux portes atlantiques. L'espace a vécu. Le Très-Haut déchiffre à peine les vieux grimoires pour gerber l'opprobe et la pureté.

Les massues d'octobre ont ferré la cavale grise. Voici les routes éternelles ouvertes au temps. Assez tremblé devant l'oracle. La bave est desséchée qui nourrit la souffrance car elle est divine tant est divin le mal des hommes. J'en appelle aux bruits que la clarté ressuscite car ils sont mélodies. Il est doux le chant des hommes.

Les massues d'octobre ont étrillé la cavale grise, la chasse a quitté ces lieux pour d'autres carnages. Ne repose point sur ces mornes collines par crainte de la colère des dieux.

Les aspérités du terrain, tout en rocailles, m'obligèrent à mille détours, mille progrès à l'Orient et mille retours à l'Occident. Egaré dans une sorte de labyrinthe, je désespérais de progresser utilement. Une voix pourtant me guidait, et soumis au destin, faute de n'avoir aucun passé,

j'obéissais instinctivement. C'est ainsi que j'émergeai de la brume sur un plateau de sable parsemé, ça et là, de pittoresques rochers. La chaleur y était suffocante et l'air y bruissait. De chaque point d'horizon, me venait une monodie, invitation aux noces des terres d'au-delà.

L'or du sable et le bleu d'ailleurs me firent mal aux yeux. Je décidai d'attendre le mi-obscur pour entreprendre le pèlerinage des plaines et des hauts plateaux. Dès que l'ombre enroula le sable et les graviers, je perçus une singulière étoile, et l'œil rivé sur cet amer lointain je me mis en route. A tout instant, des pointes de feu me mordaient les talons, ce qui n'eut d'autre résultat que de me faire accélérer l'allure. J'ai depuis traversé maints déserts dans le confort d'une caravane, avec pour guide l'odeur de qui me précédait et le chant de qui me suivait. Mais ici la solitude n'avait d'autre mélancolie que celle de la solitude, d'autre invité que celui de la solitude, d'autre voix que celle de la solitude. Je ne me définissais pas encore assez pour m'être compagnon. Le grandiose venait d'ailleurs, de cette solitaire perfection. Je n'étais qu'un soi-même aux rives du néant. Mon étrange obsession débouchait sur l'absurde et l'inutile, absurde puisqu'inutile. Je la revis encore cette sauvage chevauchée et c'est en ce désert qu'il me fut donné la pesanteur, palier secret de la mort ou de la sauvegarde.

Depuis la première condensation, je vivais prostré et fataliste. Ici, pour un temps du moins, j'eus un avant-goût du rêve. Sans avoir mené d'autre combat que celui de l'inaptitude. Il m'était enfin donné de voir un horizon passé, champ même du rêve. Le pèlerinage menait à la quête et réveillait une conscience informe mais intelligente. J'étais au premier palier de la connaissance.

Trois fois le creuset des six mémoires dont la septième a tout oublié.

N'oublie pas : la rue se définit par les maisons et l'habitant, la rivière par la rive. Alors, imagine le vocabulaire qui m'oblige à parler de rue sans architectes, à définir une rivière sans berges. J'avais soif de partage et peut-être le sens de la rivière sans rives car mon sentier sans talus, ma route sans fossés étaient chemins, avant le mot. J'étais homme, bien avant le mot.

Je me suis sondé les reins et les entrailles. Il me fallait un compagnon et tendre à la forme totale, à la définition possible. Je ne pouvais concevoir d'autre chant qui fusse d'ailleurs. J'accouchais donc d'un être étrange et cet autre moi-même fut mon premier compagnon. Voila mes armées : une sanguinolente figure de nouveau-né, un rêve de soleil, une voix sans nature,

une faim intérieure sans projection, sans évasion réelle.

Aujourd'hui les voies sont multiples. Chacun renaît à sa manière et chacun refait ses jours. Aux origines, il n'y avait ni eau, ni terre, ni ciel. Il y avait la conscience désincarnée, incapable de situation. Le premier combat fut la définition.

Cette plage enlunée était aurore. Je n'étais plus seul. L'étoile bien sûr, mais aussi le chant, le murmure, l'envoûtante mélopée. Cela venait de si loin, une dimension d'espace, d'ambiance.

Marche, ombre de moi-même, je m'accompagne et les draps de ma couche sont de soieries. Quelle main a mis en volume cette roche d'assise ? Suis-je précédé ? Dieu ! ce vestibule et pour quel sanctuaire ?

Cette plage enlunée était aurore. J'avais un ancêtre et me cherchais. Cet autre avançait sans rompre l'or ni le bleu de la mélopée, dans le feutre d'une nuit couverte, d'une odeur femelle.

Eolie, harpe d'Eolie, je sais ton chant. Je suis né et mon ombre est née de moi-même. Accouche, le monstre est intime et je devine son visage sous les replis de ma peau. A l'autre rocher, puis à l'autre, à l'autre encore. Marche,

courbure de moi-même. Je devenais présence et chantais. Marche, tremblure d'ombre, je me cherche et sais les sentes de graviers qui mènent à la conquête, à l'autre guerre. J'ai le réel pour tombe et les draps sont de soieries fines.

L'étoile bien sûre. Celle qui se multipliait dans les ténèbres. Laquelle suivrai-je ? Je ne suis plus seul. Voici l'odeur du village. Là-bas c'est lieu de pâture, la fontaine coule un demain, je boirai à la source. Mon nombre demeurait. Ce jour je peux tuer. Je suis l'œuvre, l'orgueil et les peux détruire. Je suis volonté de marche. Nul n'écrira ma défaite. Je suis le Dieu d'un sable d'or, stratège d'une odyssée que m'imposait ma naissance. Ma race est noblesse puisque mon nom est nom de lieu.

Rien n'était hier, ce jour je me revis en mon ombre. Alors demain...

La nouvelle aurore me surprit en marche et pour la première fois il me fut donné de voir mes traces dans le sable. Je regardais étonné cette fuite dans le temps, sillon creusé. Le sable et la terre me recouvraient les pieds. N'est-ce pas ainsi que l'avenir se dessine sur un peu de boue ?

Alors viennent les trompettes, car rien, plus

rien n'étonne. Il suffit d'un instant pour se faire, mais il faut toute une éternité pour effacer un seul pas. Lug était mon état premier et je décidais qu'il serait mon état prochain, ma finalité propre. J'avais au fond du cœur l'orgueil de l'existant. Il arrive aux hommes de croire au mouvement quand il paraît que les jours ne se ressemblent pas. Saisiront-ils la volonté de vivre s'il faut se faire chaque jour des états différents ?

Tel le voyageur colportant au long des chemins l'expérience des veilles, tel qui n'accepte d'avancer sans gerber au fil des pas toute chose apprise et aimée. Ni lieu, ni temps, ni jour, ni nuit. Je m'accouplais avec mon ombre.

Gwall - dihan

LA PREMIERE CHASSE

Il est écrit au livre disparu que le poids de la terre n'en vaut pas l'esprit. Il est écrit dans le silence des mondes que l'esprit est tournoiement. Il est écrit que le repos n'est qu'ombre de sagesse et gardiennage de faiblesse. Il est dit dans le vent et la tempête que le réel est guerre, guerre sauvage. Il est écrit au premier livre des moissons que le glaive est moissonneur et la créature moissonnée. Je conterai ici le dialogue des épées.

Gourvad dit à sa femelle :

— Je réunirai à l'aube l'assemblée de guerre. Nos jeunes guerriers auront quittance pour quérir femelle sous la tente de Gwidan. Il est juste que leur sang se verse dans le ventre des femmes de Gwidan. A l'aube je réunirai l'assemblée de guerre.

Randil dit à son mâle :

— Il est bon qu'à l'aube tu fasses venir l'assemblée de guerre. Il est bon que Gwidan

n'accouche ses femelles. Il est bon de tuer tous les petits mâles de Gwidan.

Gourvad dit à sa femelle :

— Nos guerriers tueront tous les enfants mâles de Gwidan. Je dis sa race maudite.

Gwidan dit à sa femelle :

— Cette vallée est maudite puisqu'elle nourrit les petits de Gourvad. La chasse s'éparpille. A l'aube je tiendrai conseil sous la tente des hommes de guerre. Que les femelles se cachent. Les vierges seront couvertes cette nuit.

Ronoen dit à son mâle :

— Il est bon que les vierges reçoivent le sang des guerriers. Il est bon que les vierges protègent les enfants mâles de ta lignée.

Il est écrit dans le livre des royaumes : la couronne ne se partage pas. Il est dit dans le premier livre de la conquête : la terre ne se divise pas.

Gourvad dit à ses guerriers :

— J'ai profit de ma race et de ma descendance. J'ai l'orgueil de demain car la terre de cette vallée sera mienne. J'ai profit du combat qui me donnera la vallée sans partage. Je dis la race de Gwidan maudite et la veux mortelle. Je dis mes racines plus sûres. Je tiens mes feux plus honorables et mes chasses plus nobles que ceux de Gwidan. Mon glaive est un acier mieux trempé que celui de Gwidan.

Le guerrier dit à Gourvad :

— Ton acier est mieux trempé que celui de Gwidan. Le bâtard de Gwidan est moins preux que celui de Gourvad.

Gourvad dit à ses guerriers :

— Je tiens conseil par droit de guerre. Il importe que chacun prenne femelle dans la tente de Gwidan et que la femelle soit couverte. La race de Gwidan est maudite.

Le guerrier dit à Gourvad :

— La guerre est tribale. Les femelles de Gwidan seront fécondées. Gourvad est la source.

Le guerrier dit à Gourvad :

— Les enfants mâles de Gwidan ne chasseront plus dans la vallée. Les vierges viendront nues sous la tente de Gourvad.

Le guerrier dit à Gourvad :

— Il est écrit dans le livre des royaumes : nul ne peut défaire le trône sans tenir en main l'emblême du roi. Il est écrit dans le dernier livre de la conquête : nul ne peut tenir une terre sans un silo gorgé de semence.

Gwidan dit à ses guerriers :

— Gourvad a doublé ses chasses. Il ne respecte plus le repos d'après la moisson. Le contrat était le libre consentement. Gourvad a grevé la chasse des prochaines saisons. Ses guerriers ont brûlé la pâture des cerfs. Les faons se dessèchent faute de lait car la mamelle est tarie. Le sanglier laisse mourir ses petits. Chasserons-nous le rat aux prochaines neiges ?

Le guerrier dit à Gwidan :

— Elle sera douce la guerre qui rendra l'herbe à la prairie, la baie au sanglier. Gourvad a l'orgueil de ses fils et de sa race. Dis la maudite.

Gwidan dit à ses guerriers :

— Je dis la race de Gourvad maudite. Que sa maison se retire en haute montagne. Que ses enfants naissent velus sur les hauts plateaux. Je dis sa race maudite car il n'a point tenu le contrat de libre consentement. Gourvad a trahi son propre royaume. Les sources y sont taries. L'herbe folle gagne ses pâturages. La sagesse a délaissé sa demeure. Il a laissé l'ombre de la mort couvrir ses troupeaux. Les bâtards ont l'orgueil pour oriflamme.

Gwidan dit à ses guerriers :

— La maison de Gourvad doit se retirer sur les hauts plateaux. Je tiens conseil parmi mes gens de guerre. Mes enfants seront-ils de bon conseil ?

Le guerrier dit à Gwidan :

— Gourvad tient conseil sous la tente de ses gens de guerre. Il déclare son glaive plus mortel que celui de la maison de Gwidan. Il déclare sa lignée plus brave que celle de Gwidan. Il dit ses femelles plus fécondes.

Gwidan dit à ses guerriers :

— Gourvad est mensonges et folies. Demain nous tiendrons nos lieux de guerre. La maison de Gourvad se retirera sur les montagnes. Car il est dit que la vallée sera œuvre de sagesse et non pas lieu de guerre. Il est dit que la tribu de Gwidan aura la force de la sagesse pour mener la guerre. Il est dit que les tentes de Gourvad se traîneront dans le désert des hauts plateaux et que l'esclave de sa maison goûtera le fruit du sable et l'eau de l'amertume.

Je me souviens, je n'étais que fatigue en abordant la vallée. Qu'il me souvienne, je n'étais que soif. Toute soif est indécence. J'étais nu en descendant la colline. Qui vient vivre au clan des hommes est toujours nu. Je me trainais vers les demeures. J'ignorais leur combat mais il est toujours bon d'ignorer les décisions de guerre. Hier encore, j'avais une ombre pour compagne, amie de toute tendresse et de toute consolation. Et voici le champ de bataille. Le singe est issu de guerre et le singe se fit homme.

Je vis la rivière et le pâturage : au Nord, une armée découverte, au centre le troupeau, au Midi le soldat gardien de la demeure. Il est

impossible de choisir sa terre, il est toujours possible de dessiner sa tombe. Je choisis le troupeau, l'esclavage. Il est dit qu'il faut naître et naître tout à fait l'esclavage. Le vivant demeure imprécis, démotivé, sans le contact de l'opprobe ou de la dignité. A toute génèse, le temps conduit le bal des volontés de vivre. L'existant est mouvance. Le val du repos entrait en guerre.

Homme, fils d'homme, le combat te mène à ta nouvelle gloire. Les feux de la maison de Gourvad réchauffent les boissons de guerre. A l'aube, les guerriers seront fous. Les feux de la maison de Gwidan n'étreignent la nuit que pour dessiner la cavalcade de la mort. A l'aube, les guerriers seront fous. Lug a semé la colère aux portes du val. J'attends le premier choc, le premier affrontement. Je tiendrai la veille jusqu'aux premières heures car il faudra sauver le troupeau. J'ai choisi l'esclavage de qui ne guerroie pas le chant de la victime. Femelles, gardez vos couches de toutes souillures, la folie des camps défait les voiles d'honneur. Le mouton se veut loup, la brebis envie la tigresse.

Telles sont les lois de la guerre. C'est dans la rosée du matin qu'il faut laver les poussières de la veille. Marche nu sur l'humide terre et ne garde pas sous l'armure les odeurs du passé.

Fouille les dernières ombres pour froidir ton

cœur. L'acier a meilleure trempe sous les eaux de pluie. Fouille les dernières ombres par crainte de promener tout le jour un regard endormi.

C'est dans la rosée du matin qu'il faut laver les poussières de la veille. Tiens la tête haute et ne garde pas sous le cimier les relents de la fête.

L'âme est vagabonde aux orgies d'avant guerre. Taille le regard aux premières lueurs. Qui perçoit de nuit ne s'aveugle de jour. Le bronze et l'airain ont couleur de bataille.

Tiens toi debout pour le dernier jour et ne rêve à demain. Celui qui couronne au matin le soir de la bataille rêve de sauvegarde et laisse germer en son cœur la peur et non la haine.

On ne jouit pas de l'ombre quand le soleil mûrit les blés. Qui ose prétendre que la nuit ne prépare le jour ? Les larmes de ta femelle n'arrosent que ta victoire. Laisse tes filles pleurer ta gloire et l'ennemi prévoir ta défaite. Les unes pleurent inutilement et l'autre ne ment que pour se donner du courage.

Telles sont les lois de la guerre.

Ne cite jamais ton ennemi au tribunal de voisinage. A chaque intérêt sa haine et le voisin n'est pas ton ami. Garde toi.

Ne fais jamais boire ton troupeau à la fontaine d'un autre village, l'eau y est bonne mais ne désaltère pas. Garde toi.

Fais de ta propre bataille œuvre éternelle et de celle de ton ennemi un souci perpétuel. Le repos n'est que le temps d'entre deux-guerres. Garde toi.

Ne tends jamais la main à ton ennemi par bonté et ne relève jamais la bête blessée. Tue.

Ne dispose jamais de la guerre car il est plus facile de choisir l'ennemi que l'allié. Tue.

Ton père ne peut être ton ennemi. Le sang est raison de sagesse. Ne tiens jamais ton peuple en haine.

Ne tourne jamais le dos au vaincu. Seule sa mort assure ta retraite et repos. Tue.

Garde l'acier trempé sur ta couche de vainqueur. Le vaincu n'est tel que mort. Tue.

Tu forces la haine du vaincu si tu pardonnes

en vainqueur. C'est être assez généreux que de n'aimer point le pardon de l'ennemi.

Avant de limiter ton courroux, compte tes morts.

Que toutes les puissances conduisent le coupable au banc des accusés. Qu'elles ne jugent pas selon leurs lois propres. Le coupable n'est coupable qu'à demi selon qu'il est des uns ou des autres. Que les puissances jugent selon la Loi, l'universelle Loi du cœur et de l'esprit. Il en sera ainsi en toute bonne justice. Ainsi donc jugerai-je selon ma Loi, moi qui ne suis de nulle part et en tout bien de stricte observance.

Pour avoir sauvé le troupeau des guerriers et avoir été pâtre au jour de guerre, je convoque toutes les parties sans autre droit que celui d'être juge. Je parlerai aux coupables, car tous sont coupables de volonté d'accroître, au regard de la Loi.

J'ai guidé le troupeau sur la colline. Les bêtes ne sont sauvages qu'à demi. J'ai passé tout le jour à dresser l'enclos et toute la nuit à trier les bêtes, par race, afin que la guerre et le bruit ne gagnent le troupeau. Le chien peut dormir au flanc de la brebis, mais il suffit une odeur

de sang pour faire naître en lui une soif de sang. Il tue. Ainsi j'ai mis les chiens parmi les chiens ; les chèvres parmi les chèvres, les loups parmi les loups, les sangliers aux sangliers. Tout était dans l'ordre des choses quand l'aube vint avec la guerre.

Les hommes avaient mis les femmes aux fers par crainte de les voir s'égailler dans la montagne et perdre au-delà de la survivance le droit de progéniture. Elles ne pouvaient que vaquer lentement aux labeurs des jours sans bataille. Les enfants furent cachés dans les bois. Une dizaine de guerriers gardaient le parquage. Ainsi les hommes maintenaient leur droit aux prochaines guerres.

Gourvad dit :

— Voici matin de bataille, que les deux plus jeunes et les plus rapides de mes guerriers aillent au-devant des plus jeunes de Gwidan.

Gwidan dit :

— Voici la brise matinale. Que mes deux plus rapides et jeunes guerriers aillent à la rencontre des envoyés de Gourvad. Ainsi sera fixée la ligne du combat.

Gourvad dit à ses envoyés :

— Soyez les courriers les plus rapides de ma maison. Là où vous croiserez les lévriers de Gwidan, nous établirons la frontière. Portez la au seuil de la demeure de Gwidan.

Gwidan dit à ses envoyés :

— Piquez votre javelot au plus près de la tente de Gourvad. Soyez lévriers rapides, longues flèches et javelot pointu.

Ainsi fut fait dès que le soleil fixa son premier rayon aux cimes du mont noir.

Arrêtez les chants de guerre et voyez : la course de la gazelle efface le ruisseau. Le vieux cerf brâme d'indolence. S'il fut rapide aux lointains passés, tout est souvenance. Voyez la gazelle fendre les premières lueurs. Ainsi vont les coursiers porteurs de guerre.

A telle guerre convient tel arbitrage. Mais il n'est pas bon d'arbitrer entre le feu et l'eau. Les meutes ont d'autres rancœurs, le jour n'éclaire pas toutes les hontes car les hommes se masquent dès l'aube et nul ne s'habille pour bien faire. Quand le gonpanon est aux couleurs d'os et d'ossement, il ne reste au bien que de taire

la conscience. Jugez donc comme il est bon de ne pas sombrer dans la mélancolie quand le vivant est à la colère.

La nature n'accorde ni ne chante la douceur. Elle est sans respect, exigence, rose et aubépine. Refleurit-elle seulement sans ternir la gloire de qui la veut aimer par autorité et droit divin ? Nul n'est pourtant sans espoir, nul n'est sans amour et le dieu, qui oblige, a demain pour rêve et l'honneur pour envoi. Le dernier palier, la dernière marche : il faut rompre la bataille et se garder du souvenir. Hier j'étais colère, guerre qui se donne en spectacle. J'assiste et me demande pourquoi tant les faits de guerre ne deviennent importants que celle-ci terminée.

J'ai mené les troupeaux aux parquages et les femelles en lieu d'herbage. Je venais écrire le sommeil et la terre et dormais, simplement, avant la moisson. Dormir un peu quand tout est outrage et ne trahir jamais le repos des dieux. Je prendrai femme pour le désir qui m'occupe et femelle jusqu'à demain et serai saint pendant toute la bataille, saint parce qu'incapable.

Les archers ne firent pas la décision. La brume rendait les silhouettes imprécises. Dans de telles conditions, le meilleur tireur ne peut apprécier la distance. Les deux camps ne déplo-

rèrent que quelques victimes. Quand le soleil dépeça le brouillard, il fut clair que la bataille n'était qu'à ses débuts.

C'est alors que Gourvad dit à Gwidan :

— Il est encore temps d'éviter la mort de tes enfants. Laisse ma race croître dans la vallée et retire tes troupeaux. Laisse ma demeure dans les pâtures d'en-bas, je retirerai mes guerriers.

C'est alors que Gwidan dit à Gourvad :

— Rien n'est plus sain que l'air que le vent brasse. Les brises ont toutes directions. Ainsi en est-il de mes troupeaux. Garde les hautes terres et je retire mes guerriers. On dit l'eau limpide dans les collines. Un tel breuvage t'enseignera la paix et la sagesse. Mes guerriers sont aussi braves que ceux de ta maison. Monte aux vents des collines.

Gourvad dit :

— S'il en est ainsi, que le glaive me fasse raison.

Gwidan dit :

— Que toutes les puissances guident nos épées.

BARNER - BARN

LES TEMPETES ET LE JUGEMENT

Pour avoir su vivre parmi les hommes, je prétends conter leur histoire, pour être l'un entre eux, aimer leur façon de la faire. Il importe de conter toutes leurs batailles car toute leur histoire est chose de guerre. L'épée a plus sûrement signé les chapitres du passé que le rêve ne dessine l'avenir.

Toutes les batailles se ressemblent. Le plus simple troupier devient impitoyable bourreau. La douleur et les cris n'ont pas de frontières. Quand les hommes tuent et meurent, ils ont même langue et même langage. Les dieux du combat éclairent une impardonnable mouvance. Nulle atrocité n'égalera la férocité des hommes.

L'arène fut close à midi, pour cause de mort. L'aube vit dix mille guerriers dans les lices ; mille seulement vinrent au tribunal des sentences.

Je quittai l'enclos des bêtes pour gagner la vallée où le vautour préparait ses agapes. La peur flottait encore dans les dernières fumées. A ma vue, les survivants se turent, et je dis :

— Jugez de votre folie en dénombrant les morts. Ne dites pas : nous sommes justes parce que beaucoup des nôtres ont péri. Les disparus n'ont et n'auront plus jamais de poids et de parole. Vous seuls devez répondre. Les morts sont au-delà du jugement qui m'appartient. Que les tribus nomment leurs défenseurs. J'attends de vous célérité et franchise. Tous seront punis qui ne savent pourquoi ils ont tué. Tous seront rejetés au-delà de la montagne qui ne savent pourquoi ils ont tiré l'épée et qui de ce fait n'ont aucune raison d'en appeler à la clémence de la Loi. La tribu de Gwidan siégera au soleil couchant. Gourvad attendra aux portes orientales. Les Sages des clans siégeront à ma gauche et droite. Ils défendront leurs chefs de guerre. Gourvad fut le premier à tenir conseil de guerre sous la tente ronde. Qu'il soit aussi le premier jugé, premier rejeté ou premier couronné.

Gourvad dit :

— J'ai posé le glaive et demande justice. Mes sages diront en haute cour que ma tribu fut toujours tribu guerrière. Les dieux qui président aux destinées du clan et de mes troupeaux m'ont ordonné la dernière bataille. Devais-je laisser mes guerriers se couper la barbe et chevelure ? Les hommes de mon clan ne sont pas des femelles.

Le premier sage de Gourvad dit :

— Je suis prêtre des dieux antiques et sages qui guident le clan de Gourvad, chef de guerre. J'ai transmis l'oracle. La guerre de la vallée fut ordonnée par les demiurges d'outre-monde. Lug est unique et solitaire. Il importe à toute la vallée de l'honorer en tant que tel. Lug est unique et jaloux de sa gloire. Il est dit qu'il sera le seul dieu de la vallée. La tribu de Gwidan est coupable d'impiété. Lug a armé le bras de Gourvad pour châtier l'idolâtrie. Lug est au-dessus de la Loi de Survivance. Qui jugera le bras qu'un dieu armait ? Que le juge venu des collines réponde, dit le premier sage de la maison de Gourvad.

— Je répondrai. Nous ne jugerons pas deux fois les morts ni les absents. Que les dieux eux-mêmes mènent leurs guerres outre-terre. En ces lieux de justice, le sage ne peut parler au nom des dieux. Les hommes se donnent les dieux qui leur plaisent et ces derniers ne sont souvent que prétexte ; et je dis ceci : les dieux que les hommes se sont donnés ont de remarquable leur solitude et leur jalousie, leur égoïsme. Les dieux sont dangereux, d'autant plus dangereux qu'ils se veulent charitables et bons. C'est ainsi qu'en leur nom, les hommes se mettent en guerre et ces guerres sont dites saintes. Quand le sage enseigne la charité, l'universelle charité,

au nom d'un dieu juste et bon, il prétend à lui seul tenir l'unique Vérité. Ce sage est dangereux. Il dicte au clan des lois qui ne sont pas celles du clan. La tribu qui part en guerre pour imposer son dieu-vérité à d'autres tribus est coupable devant ma loi et mérite le châtiment des parjures et des impies. Il est entendu que dieux nous-mêmes, aucune divinité d'ailleurs ne peut imposer un combat contraire à la Loi de Survivance, qui demeure seule loi d'homme.

L'homme est au sommet et la guerre est service d'homme. Que ceux qui ont tué au nom de leur dieu soient exclus à tout jamais de la demeure des hommes et de la tente de ses frères. J'ai dit des dieux selon la Loi.

Gwidan dit :

— J'ai posé le glaive et demande justice. Nous avons tenu conseil quand les guerriers de Gourvad firent chauffer les boissons de guerre. Notre clan ne voulait aucune bataille. Nos troupeaux paissaient sur les plaines du Levant. Mais la chasse de Gourvad débordait sur nos terres. Les archers de sa maison ont tué nos meilleurs béliers. Ils ont grillé les jeunes marcassins que je gardais pour les fêtes de l'accouplement. Et voici maintenant les plus braves de mes cavaliers au royaume des ombres et des inutiles.

Gourvad dit :

— Pourquoi accuser et demander justice quand il est clair que les terres de la vallée appartiennent à ma maison. Nos pères furent seuls du levant au couchant. Gwidan est de race bâtarde. Il vient des lignées femelles. Gwidan vient en directe ligne des femelles qui furent rejetées de la maison de mes pères, par les sages d'alors. Elles furent données aux plus jeunes chasseurs de la tribu en récompense des bonnes chasses. Elles furent engrossées en dehors de nos tentes par les jeunes loups de la maison de nos pères. De quel droit Gwidan demande-t-il asile dans la vallée verte quand sa mère en fut chassée par décision des sages ?

— Moi, juge, parlerai au nom de la Loi de Survivance et je dis : l'importance du clan est due au nombre de tentes. La femme stérile est bouche inutile. Nous la condamnons au nom de l'humaine survie. Que le mâle batte campagne pour quérir femelle, cela est juste et bon. La femelle ne fait pas la race, il est donc bien de la prendre en n'importe quelle tente. Que les sages de Gourvad me disent pourquoi les femmes furent chassées au-delà de la colline.

Le premier sage de Gourvad parla :

— Le conseil des sages d'alors élimina les

femmes stériles. La sécheresse du temps fit mourir presque tous les troupeaux, et la pâture se desséchait. L'eau vint à manquer. Beaucoup moururent. Il fallut pour la sauvegarde du clan chasser les bouches inutiles. Les femmes qui n'avaient pu donner des enfants avant la famine furent rassemblées et conduites dans les collines. Saga, la femme du maître d'arme, cueillit une herbe sauvage dans les terres d'en-haut et guérit ces femmes de la stérilité. Elles refusèrent cependant, la sécheresse terminée, de revenir au clan. Librement engrossées par les jeunes héros de notre tribu, elles s'installèrent en contre-bas de la colline noire et enfantèrent toutes des jumeaux. Plus tard, les fils couvrirent leurs mères. Ainsi naquit le clan de Gwidan. Clan incestueux, maudit des hommes et des dieux.

— Moi, juge, je dis : La femelle n'est plus maudite si elle enfante et sa progéniture a droit d'asile sur toutes les terres d'en-bas et d'en-haut. L'origine du clan de Gwidan n'est pas raison de bataille. Gourvad a tué sans raison.

La nuit était là. Les deux clans allumèrent les feux funèbres. Gwidan s'avança au pied du juge et dit :

— Les feux de ma maison brûleront toute une lune si justice ne nous est pas rendue. Les

sages de ma tribu parleront et diront la vérité. Gourvad et ses pairs disent que nos mères furent engrossées par leurs propres enfants. Que mes sages qui lisent dans les étoiles disent la légende consignée dans les livres de la sagesse. Les pères de notre clan ne sont pas d'ici. Ils sont venus sur des chars de feu. Que mes sages parlent et disent la légende.

— La légende est secrète. Le juge seul peut entendre. Je parlerai bas. Le juge et les sages de notre maison peuvent écouter sans mourir avant la nouvelle lune. Ceci est écrit dans le troisième livre de notre science. Entendez donc et oubliez. Toute chose venue d'ailleurs doit pourrir dans la mémoire. Il n'est pas bon de se souvenir de choses qui ne sont d'ici, de notre temps ni de notre vallée. Il y a trois mille lunes, les sages de la maison de Gourvad répudièrent les femmes qui, en cent lunes, ne purent donner de rejetons à la tribu de la profonde vallée. Les guerriers les conduisirent aux portes des cavernes avec huit jours de viande séchée, des arcs, des flèches et des couteaux. Elles ne furent point condamnées à mourir de faim ni de solitude, mais à survivre, à chasser comme les hommes. Saga la sorcière les suivit dans l'exil quoiqu'elle ne fut condamnée en aucune façon. Ce fut à l'aurore, en cueillant des herbes de mort et de guérison, qu'elle vit devant elle un grand homme aux cheveux jaunes.

— Conduis-moi vers ta demeure, lui dit-il. Je veux parler aux hommes de ta tribu. Je viens la main en paix pour donner la bonne nouvelle et le savoir des autres étoiles, des autres prairies. Je suis venu sans glaive. Renvoie ta peur dans les ténèbres. Je sais les choses d'ailleurs que ton peuple ignore. Tes frères graveront dans la piérre les cycles éternels du ciel et des vallées. Conduis-moi vers les mâles de ta maison.

— Etranger, dit Saga, les hommes de ma tribu nous ont chassées. Nous sommes femmes seules, enfermées dans les cavernes des montagnes pour éviter l'assaut des jeunes chasseurs, car nous sommes condamnées, étant stériles, à servir leurs plaisirs et leurs débordements. Je ne puis te conduire vers les hommes de notre clan car ils me mettront à mort. Marche vers le soleil levant, tu toucheras la vallée verte avant la deuxième nuit. Maintenant passe ton chemin, Etranger.

— Conduis-moi aux cavernes, je guérirai les femmes de leur stérilité. Mon peuple enverra dix voyageurs pour couvrir les damnées. Elles auront des enfants par couple. Chacune d'elles accouchera de deux mâles ou de deux femelles selon la Loi de notre race et selon notre pouvoir. Conduis-moi vers les isolées et je les guérirai. Elles seront prospères et donneront naissance à une autre tribu qui gardera les secrets du ciel

et de la terre. Ainsi la descendance aura la puissance et la gloire du savoir. Elle occupera ces collines et d'autres collines, d'autres vallées que l'on ne voit pas d'ici. Tels seront les enfants des femmes stériles et des hommes de mon peuple. Conduis-moi vers les cavernes. Je nommerai reine la première accouplée, son premier-né sera maître de la tribu et des troupeaux. Je nommerai reine ma propre compagne car elle sera la première couverte et sera première mère. Guide-moi vers tes compagnes et je choisirai ma première femelle. Ainsi fut fait. Saga conduit l'étranger à Gwrienn, la plus jeune et la plus belle des exilées.

Il demeura, selon le troisième livre de notre science, douze lunes en compagnie de Gwrienn qui mit au monde deux enfants mâles. A la douzième lune, l'étranger reçut la visite d'un autre étranger qui lui parla dans une langue inconnue. Ils quittèrent les cavernes à l'aube et Gwrienn dit à ses compagnes :

— Mon compagnon nous quitte pour d'autres prairies, mais voici le message qu'il nous laisse : Mon fils premier né se nommera Gwidan et après lui tous les aînés de sa race, car ainsi se nomme l'étranger, son père. Tel est le message qu'il a laissé avant de gagner ses lointaines prairies : lui ne reviendra pas aux cavernes de ses enfants. Comptez douze lunes encore, et

vous verrez venir les vaisseaux du ciel. Chacune de vous connaîtra l'enfantement, et dans deux cents lunes nos enfants instaureront le règne de la tribu de Gwidan le pacifique. Nous ne ferons la guerre ni à la tribu de Gourvad par rancune ni à celle de ses enfants par vengeance. Les étrangers qui visiteront nos couches graveront pour nous et notre descendance les tables des sciences éternelles. La première génération devra garder les secrets du ciel. Les plus sages d'entr'eux diront aux sages des autres générations ce qu'il faut savoir des choses et des dieux, sur l'envers et l'endroit des choses. Attendez le retour des hommes d'ailleurs. Ne vous donnez plus aux chasseurs de la maison de Gourvad car vous n'êtes plus stériles. La race dont vous serez la source viendra d'une autre vallée. Ainsi l'homme sera de multiples origines et de multiples chevelures. Gwidan, fils du ciel, révéla les premiers secrets des origines. Le clan de Gourvad n'en a pas de plus noble. Les livres sacrés témoignent pour nous. Ils furent écrits par la première génération des fils du ciel, sous la dictée de leurs pères, avant que ceux-ci, œuvre faite, reprirent leurs vaisseaux pour les vertes prairies.

Les sages de Gourvad dirent :

— Nous avons écouté. A quelle science appartient le juge ? Toute science est originelle. Le juge n'est ni de la maison de Gourvad ni du

clan de Gwidan. Si les dieux sont maîtres en sa demeure, il dira Gourvad juste et ordonnera l'exil de Gwidan et des siens. Si la science du juge appartient aux livres des secrets, il dira Gourvad coupable de crime et ordonnera la mort de son clan. Est-ce là juste jugement ? Si le juge est de notre souche, il ne peut juger car l'homme ne peut être juge d'homme. A quelle science appartient le juge ? Qu'il le dise et nous saurons son jugement.

— Les coupables seuls doutent de la justice et je dis : le prophète est maudit qui prédit sans savoir et par impressions selon les désirs de tout le monde. Sages des deux tribus, entendez et n'oubliez plus : la Loi n'est ni des hommes ni des dieux. Ceci seul est vrai : nul ne peut tuer inutilement. S'il tue sans raison, il doit être puni selon le crime. Que les sages disent si cette loi est juste.

— Il est à la gloire des sages de dire que cela est bon.

— L'aigle et le vautour, hôtes des vallées en guerre, disent bien quelle est ma science. Mais avant il faut que chaque clan dise ceci est juste et cela est injuste. Une mort n'est juste qu'utile et je vous demande, vos morts sont-ils utiles ? Direz-vous aux enfants de l'enclos que le père est mort victorieux ? Un mort est tou-

jours vaincu. Que servent, à la vallée, ces monceaux de cadavres ? Direz-vous à l'enfant que le père est mort par sagesse ? Il lui suffira de contempler la plaine et de sentir les vents du Sud. Les vents de Midi lui diront la vérité. On ne meurt pas par sagesse car la sagesse ordonne de vivre. Vous dites aux enfants mâles : « Voici l'arc et la flèche pour vos nouvelles chasses, soyez rapides et sûrs car le gibier ne se laisse surprendre. Vous devrez toutefois nourrir la tribu ». Dès que le petit d'homme tue son premier sanglier, le chef de clan le dit fier guerrier et lui ordonne de tenir l'homme pour gibier, de mener la chasse à son frère de race. La tribu se nourrit-elle des guerriers morts ? La Loi de Survivance ordonne les chasses du clan, mais elle interdit toute guerre.

Gourvad se leva et dit :

— Il y a mille lunes, la tribu de mon père comptait autant de tentes que de jours en douze lunes. Ce jour, mes tentes sont six fois plus nombreuses. Que le juge me dise s'il est possible de nourrir tout le clan sur les mêmes terres et les mêmes chasses. Comment faire reculer l'horizon pour que le chasseur ne revienne besace vide et ne plus entendre pleurer les enfants que les mères ont sevrés ? C'est au nom de la Loi de survivance que j'ai ordonné la guerre car il

me faut toute la vallée verte et toutes les collines. J'ai dit. Que le juge réponde.

— Telle sera ma réponse. Si l'un de tes guerriers voit sa tente pleine parce que ses femmes lui ont donné une multitude de petits, a-t-il le droit de prendre de force la tente d'un guerrier plus jeune parce que celui-ci n'a pas encore d'enfants ? Qu'ordonnerait Gourvad pour punir l'insolence et la prétention de celui qui est comblé ? Le guerrier qui voit sa tente trop petite doit ordonner à ses aînés de quitter la tente et de bâtir ailleurs. Il est juste que les oiseaux aux nouvelles plumes apprennent à voler avant que la mère n'aille au sombre royaume. Gourvad doit dire aux aînés de chaque tente : « Prenez femmes. A l'aube de la nouvelle lune, quittez en paix la vallée verte. Marchez à l'Orient avec le savoir des chasseurs derrière le sage qui vous gardera les sciences acquises. Marchez pendant trois lunes et plus, puis dressez la tente au point d'eau où viennent boire la gazelle, le tigre et toutes les bêtes et toutes les proies. Vous aurez sous vos pieds de nouvelles terres que nulle guerre ne souillera. La renommée du clan gagnera ces lointaines contrées où le ciel épouse le sol ». C'est ainsi que Gourvad doit ordonner aux aînés de ses tentes. Les cadets demeureront. Ils hériteront du droit d'ainesse et maintiendront la race dans la juste mesure et la vigueur du sang. Si les chasses de la vallée

verte ne suffisent pas au clan de Gourvad, que les aînés marchent vers une autre vallée. Moi, juge, j'ordonne : « Marchez au Levant. Ils marcheront deux mille portées de flèche par jour, pendant trois lunes et plus.

Gwidan se leva et dit :

— Il est un juste jugement que les temps garderont en mémoire. Mes enfants paîtront joyeusement les brebis sur les terres de la vallée verte sans craindre la flèche et le glaive des orgueilleux de Gourvad. Que ces derniers aillent au Levant et nous demeurerons en paix avec les cadets de leur tribu. Beaucoup de mes guerriers sont morts. Que le juge ordonne au coupable de nous livrer mille vierges car il est dit dans le premier livre de notre science : « Vous prendrez mille vierges dans le clan des hommes du nord pour que le peuple élu sème et moissonne sur la terre de ses origines. Les enfants de ses enfants établiront le règne de la sagesse et de la lumière sur les lieux et le temps de leurs nouvelles aventures ».

— Ai-je parlé en lieux et place des sages ? Que dire alors des volontés de Gwidan qui dit à ma place et condamne sans entendre mon discours ? Les aînés du clan de Gourvad ne sont pas plus coupables que les aînés du clan de

Gwidan. Ne croient-ils pas déjà tirer parti du départ des archers ennemis ? Ceci est ma réponse : « Les aînés de Gwidan prendront femmes. Il leur sera remis armes et chevaux. Ils marcheront, chaque jour, deux mille portées de flèche, pendant trois lunes et plus. Ils iront au couchant jusqu'à l'immense étendue d'eau. Ils construiront des vaisseaux et vogueront, des jours et des nuits, jusqu'aux nouvelles terres. Que les sages disent si ceci est juste et bon pour la paix de la vallée verte. J'ai souci de bien décider. »

Les sages de Gwidan ont dit : « Il est bon que les aînés de Gourvad marchent à l'Orient ».

Les sages de Gourvad diront : « Il est bon que les aînés de Gwidan marchent vers l'Occident ».

Les anciens et les aînés ne chaufferont plus les boissons de guerre. Encore une lune et les troupeaux ne paîtront plus en dehors ni au dedans de telle ou telle frontière. La terre est domaine sans limites. Vous ne direz plus notre herbage, nos collines, notre chasse, car tout herbage est vôtre et toute chasse est acquise à toutes les demeures.

Que chacun confie son cœur aux rêves qui le hantent. Peuplez les voyages nocturnes de

remords. Dès l'aube, vous dresserez les bûchers funèbres et brûlerez tous les morts. Ramenez sous les grandes tentes ceux qui gémissent de blessures. Le soleil demain effacera les derniers relents de la bataille. Levez une pierre à égale distance des deux villages pour que les enfants de vos enfants aient mémoire des morts inutiles. J'ai dit pour le bien des hommes. J'ai parlé en raison de la Loi de Survivance. J'ai ordonné en regard des seules nécessités.

Tel fut minuit et son tapis d'étoiles mortes. Je vécus l'obscur le front posé sur les tables de Justice. La vallée ployait sous le silence. Aux bruissement du vol des oiseaux nocturnes, s'ajoutait le glissement feutré des âmes. Les fantômes voguaient neutres et douloureux. Bien avant l'aube, les bûchers illuminèrent les deux camps de fortune. Avec l'âcre odeur des chairs brûlées, l'esprit des morts quittait la vallée. Je ne pus saisir leur dernière plainte, je m'étais endormi dans les brumes. A midi, les macabres senteurs s'accrochaient encore aux terres basses et s'envolutaient dans les rocailles des pentes. Telle fut la nuit des fantômes et des vivants.

Les deux tribus revinrent aux lieux des sentences dès que les troupeaux eurent quitté les parquages. Les sages ordonnèrent aux enfants de regagner les tentes et rassemblèrent toutes

les vierges. Elles se présentèrent nues. Nul ne pouvait savoir leur origine. Les sages le décidèrent ainsi. Les aînés vinrent en armure, tout habillés de guerre. Les partages commencèrent. Chacun reçut selon les décisions. A chaque couple, il fut donné deux chevaux de guerre, deux chevaux de chasse, deux béliers et deux brebis, deux petits mâles de sanglier et deux petites femelles de sanglier, de la viande fumée pour une lune. Ils reçurent aussi des peaux pour se vêtir et habiller les femmes. Les sages me convièrent à ordonner les lois de l'accouplement. Il fallut d'abord calmer les rancœurs des jeunes du voyage, chacun voulant au nom de la race prendre femmes en son propre clan. Et je dis :

— Ne quittez pas la vallée verte la haine tribale dans le sang. J'ordonne ce jour les jeux de la réconciliation. Quand l'oisillon s'envole, qu'a-t-il à faire des duvets du nid ? Les nouvelles terres, les terres de la conquête, ignorent vos racines, il vous importe davantage d'y semer d'autres grains. Que les jeux commencent donc. Les plus adroits et les plus rapides choisiront les vierges selon leur désir. Prenez selon la beauté et non selon la race. Elles ont toute même nudité et même plumage. Que les plus adroits choisissent les plus belles et les plus aptes à donner les enfants de la conquête. J'ordonne les jeux.

Ceux-ci durèrent trois jours, et chaque nuit

s'allumaient les feux des épousailles. Au sixième jour, les vierges furent couvertes. Beaucoup d'aînés marquèrent leurs compagnes au fer rouge et cerclèrent leurs chevilles au titre d'appartenance et de propriété. Puis vint l'aube de l'exil. Les tribus vinrent à la pierre levée dès que les trompes guerrières éveillèrent la vallée verte. Ils attelèrent les bœufs et chargèrent les chariots de nourriture, armes et outils de labour. Ils rassemblèrent les troupeaux du voyage. Les aînés de Gourvad s'ébranlèrent vers le soleil, les aînés de Gwidan marchèrent vers le couchant. A midi, la poussière des caravanes s'estompait aux horizons. Quatre sages menaient en pèlerinage, deux sages marchaient vers le soleil, deux sages marchaient vers les océans.

DIOUGANER - DIOUGAN

LES PROPHETIES

Le monde a déjà vécu. La vie est continuité mortelle. Les peuples vivent dans les tourbes funèbres. Nul temps, nul lieu ne sait nourrir les six milliards d'hommes qui devront à la mort de la moitié d'entre eux le droit de survivre sur une terre que l'homme lui-même condamne à n'être que trop petite. A quel niveau pouvaient se trouver les lois de l'équilibre et de la survie ? Qui sait le dire ? Qui le dira jamais ?

Viendra le temps où le plus fort et le plus volontaire diront leur malheur de vivre dans les jardins que déserteront les fleurs et les herbes. Les terres ne seront nouvelles qu'au-delà de la terre, au-delà du domaine. Je monterai à la tour des merveilles et parlerai au nom de qui m'envoie. J'ignore le mandement, je le chercherai dans les solitudes. J'attends l'ordre et le pouvoir de dire que sera la vérité des jours et des peuples. J'attends les commandements des mondes nouveaux et des voûtes messianiques. N'agissez pas en solitaires ni en multitudes. L'aigle ne survole les monts qu'en solitaire. Ainsi le veut sa chasse, et l'homme le dit royal. Des sommets, la voix vous convie aux éternelles nuées. Je gravirai la tour des renoncements et des oublis car les temps sont échus au pied des monts. Les flammes fleurissent au-dessus des voûtes. Au drame, ajoutez le drame. Tout vint du silence. Une immense paix aux termes voilés par le silence, le seul silence. Tout vint d'un socle que nul bruissement ne vint caresser. Nous vînmes du silence et de l'unité de silence. N'imaginez pas le point car de là vous ferez l'espace,

n'imaginez plus l'instant car vous en tirez l'éternité. Que peuvent dire les dieux si le verbe est figé, si la parole est éclat ? Exilé parmi les bruits, égaré dans une forêt de potences, le Dieu de l'exil se renvoie au sommet. Je gravirai la première coudée, puis la seconde m'inquiétera et seule l'inquiétude décide de ma vaillance. Ainsi je toucherai le sommet. Je décide de l'exil et du passage, ne suis-je dieu qu'accidentellement ? Un terme de lumière pour l'ombre, une ombre de sommet. J'ai guidé mon peuple vers les nouvelles collines par juste jugement, je le mènerai vers les sommets, la source et l'origine.

Aucun peuple n'est encore sorti des ténèbres, car tous vivent de mystère. Avec le doute originel, ils n'ont conscience d'aucune lumière. Alors je dis : « J'ai la nuit des temps pour semailles et les nuits de demain pour devenir. J'ai toujours parlé au nom d'un peuple parce que je n'étais que solitude. Je suis le prophète que les peuples n'ont pas encore imaginé. Je suis en retour le prophète des peuples qui n'existent pas. Je parle pour moi seul, sur un chemin d'étoiles. Qu'ils viennent d'alors ou d'autrefois, ils ne combleront jamais mes singulières solitudes. Le vent pousse mille de mes vaisseaux vers les épices d'Orient. Quant aux flots qui bercent mille autres de mes navires, ils baignent mille côtes au Couchant. Sur la foi qui fut mienne, je jure m'être trompé. Pouvais-je dire, ces temps

là, que la science était ailleurs ? Quand les dieux m'ordonnèrent de vivre, ils m'apprirent à tuer. Il m'importe peu de quérir les hommes à mon écoute quand chaque ivresse mène à la divinité. Je ne guerroie que des ombres, celles qui m'égarent. Corolle femelle, lit de paille, mon peuple ; je dors déjà sur la septième mémoire. Si la sente me dictait la souvenance, si la pouille me comblait en obole, je voguerais mes navires aux portes de l'oubli. Puis-je dire la science est ailleurs sans rompre les amarres et gagner les antiques sortilèges ? »

Je fus l'hôte de la vallée verte vingt lunes entières. Je siégeai de longues heures au conseil des sages. Nous écrivîmes les lois et les traités de paix. Il fut décidé que les deux clans mêleraient leur sang et que seul le Conseil ordonnerait les chasses, les justes combats et le départ des conquêtes toutes les fois que la vallée deviendrait trop petite et les tentes trop nombreuses.

Quand tout pacte fut scellé dans les faits, je décidai mon voyage. Je reçus deux vierges de la tribu de Gwidan et deux vierges de la tribu de Gourvad. Je reçus deux bœufs pour tirer le chariot et deux chevaux, toute chose utile pour une longue route. J'attendis l'aube d'une nouvelle lune et décidai de marcher vers le minuit. Je m'éloignai vers les ombres mystérieuses qui

ne virent jamais se lever la lumière des hommes et des choses. Au premier jour, les bœufs peinèrent à travers les collines et les rochers. Nous dûmes accomplir de longs détours pour éviter les escarpements et les forêts impénétrables.

Au crépuscule, les femmes dressèrent la tente au bord d'un ruisseau. Nous ne mangeâmes que de la viande fumée et des baies sauvages. N'étant ni chasseur ni guerrier, j'ignorais l'art de vivre de viande fraîche. Brenda et les trois autres vierges qui avaient nom Stora, Wienn et Ristel, allumèrent des feux protecteurs. Puis toute chose faite pour garder notre première nuit des envoûtements et des fauves, je tins le premier discours domestique.

— Nos générations seront immortelles car elles sont premières. J'ai descendu les marches de l'Empire d'au-delà pour siéger parmi les tribus et juger de leurs guerres. Voici venu le temps d'écrire la page des Monarques et des Princes. Bientôt je siégerai parmi les enfants et les enfants de mes enfants. Nous gagnerons les rives boréales où d'autres tribus attendent dans la terreur l'oracle des mondes inconnus. Nous y dresserons les tentes du savoir. Telles ces flammes qui n'effraient que le loup et la bête sauvage éloignent la peur des hommes, telle la science éloignera les dieux lugubres de ceux qui ne savent pas encore.

Je dirai aux tribus : « Ouvrez les portes sur la nuit, j'apporte la manière de lire au travers des ténèbres. Ne craignez plus les vents ni les esprits, la paix vogue aussi bien dans la tempête que sur les calmes brumes. Tout ce qui agit sur la terre naît de la terre. Seul l'homme né sur terre peut agir pour et contre la terre. Ne craignez que les hommes qui ne savent pas, ceux-là tuent par crainte d'être tués. Ne craignez que la peur. »

Femmes, étendez les peaux du sommeil. Nous marcherons six lunes et j'attendrai de vous les premiers rejetons de ma race.

Ce fut en cette première nuit du voyage que je goûtai aux tièdes odeurs de la femelle car toutes furent couvertes avant l'aube. Aux premières lueurs, je gagnai les bois dans l'espoir de prendre quelques oiseaux sauvages. Mes flèches ne touchèrent le but qu'une seule fois. A mon retour, les femmes se moquèrent de ma chasse. Dès lors, chaque jour, je me fis un devoir d'acquérir quelqu'adresse à la lance et à l'arc. Mes progrès furent très rapides. Je devais au calme de l'âge les résultats que l'agilité et la rapidité donnent à la jeunesse. Je découvris très vite l'art de l'affût quand les jeunes ne connaissaient que la poursuite et le traquage. Je pus nourrir les femmes de viande fraîche, assurer la survie de tout le pèlerinage. Nous dûmes

dévier vers l'Orient et suivre les rives d'une grande rivière car il était impossible de gagner l'autre rive tant l'eau était profonde. Je sus tout de suite que cette route tracée par le hasard devait nous mener au premier terme de notre voyage.

A l'art de la chasse, il me fut donné d'ajouter l'art de la pêche. Les femmes entretenaient le feu avec amour, sachant bien que perdre l'étincelle était aussi perdre le droit de vivre en ces natures sauvages.

A la troisième lune, nous trouvâmes les premières gelées. Nous avions péniblement grimpé toute une montagne. Au froid, s'ajoutait la rareté du gibier. Au sommet des monts, le bois venait à nous manquer. Maintes fois, le feu faillit s'éteindre. La pénurie de branches mortes nous obligeait à n'entretenir que de toutes petites flammes pour la nuit. Le hurlement des loups se faisait de plus en plus proche. Les femmes connurent la peur que dicte l'instinct de conservation. Lorsque nous vîmes les sommets couverts de neige et la totale nudité de ces paysages nouveaux, je décidai de ne plus avancer avant d'avoir fait cueillette de bois et chasse abondante. La sagesse elle-même nous demandait de revenir sur nos pas, de redescendre le fleuve et de chercher un accueil plus clément vers l'Occident. J'interrogeai la nuit et les étoiles. Le ciel

gardait le silence. Dans la vallée verte qui m'ordonnait ce voyage, m'appelait-il vers ces domaines enneigés où devait, sans avoir vécu, s'étioler l'espoir de ma race ? Nous demeurâmes trois jours et trois nuits, indécis. Chaque matin, je scrutais le ciel. Au troisième jour, sous une voûte sans nuages, nous vîmes, venant du Minuit, des oiseaux de proie dont l'ombre géante se dessinait sur un sol immaculé. J'attelai les bœufs et chargeai le chariot de tout le bois et fourrage qu'il fut possible de trouver. Nous grimpâmes encore toute une journée sans toucher les sommets. Il fallut creuser la neige pour dresser le camp. Toute la nuit, je demeurai éveillé car les loups affamés, attirés par l'odeur que dégageaient les peaux de la tente, tentaient de mordre notre éphémère demeure. Toute la nuit, je tendis l'arc et chacune de mes flèches fouillait la poitrine des fauves. Au matin, la neige était tachée de sang. Plus de vingt loups expiraient sur place.

Dès que nous reprîmes la route des cimes, nous vîmes le reste de la meute se jeter sur les cadavres et les dépecer avec une sauvagerie que justifiait la famine de ces déserts de neige et de froidure. Les vivres diminuaient. Nos bêtes furent les premiers touchés par les privations et le gel. Affaiblis, les bœufs chûtaient de plus en plus souvent et se relevaient avec de plus en plus de peine. Je craignais la prochaine nuit.

Le vent de tempête se mit à soulever une fine poussière blanche, avant de se déchaîner tout à fait. Aveuglés, nous traînâmes toute la journée une fatigue sans mesure. Il était impossible de définir les lieux vers lesquels nous progressions par unique volonté de sortir vivants de cet enfer. La nuit allait nous surprendre dans la tempête. Puis, avec la même rapidité que le vent nous avait enveloppés, nous débouchâmes dans un crépuscule ensoleillé toujours très froid. Nous avions passé le sommet. Nous dûmes cependant dresser le camp et vivre encore une nuit sans feu et sans protection. Les femmes veillèrent à tour de rôle auprès de la flamme rouge, telle la mère devant l'enfant malade. Nous mangions froid pour garder intact le bois et alimenter ainsi la mince espérance de garder jusqu'au bout la flamme née dans la vallée verte. Les loups ne nous inquiétèrent pas et nous pûmes dormir et reprendre quelque force. Nous ne rencontrâmes pas de grandes difficultés dans la descente. Par moments, la terre gelée obligeait les bêtes à ralentir. Dès que nous touchâmes les pâturages, j'ordonnai une halte de quelques jours, tant pour refaire les forces de tout le pèlerinage que pour se réapprovisionner, et poursuivre, avec toute chose nécessaire, notre marche vers Minuit.

En laissant le camp et les bêtes sous la garde des femmes, je partis pour la chasse. Notre feu avait repris la splendeur des campements. Nous

pouvions donc rôtir et fumer du gibier frais. Je marchais déjà depuis de longues heures et désespérais de tuer de belles pièces tant le pays semblait désert. Pourtant je poursuivis mon chemin sans trop savoir pourquoi. De tout temps mes décisions me furent dictées. En réalité, il me semblait impossible de revenir tant j'avais le pressentiment d'une nouvelle aventure. Je venais enfin, à force de persévérance, de transpercer un daim de bonne taille et m'apprêtais à regagner le camp, lorsqu'un bruit sourd me fit poser mon fardeau ensanglanté. Je crus d'abord que c'était là le feulement d'un fauve en quête de quelques amours ou de quelque proie. Une espèce de clarté inonda le paysage. L'irréel envahissait des lieux qui jusqu'ici étaient le domaine d'une faune sans originalité et, semblait-il, peu dense. La clarté s'épaissit encore, les arbres s'effacèrent et, sans avoir bougé, je me trouvais dans un paysage de nudité et de transparence. J'étais paralysé, aussi figé que la roche des antiques rives. Au milieu du drame que je ne devinais pas encore, trônait le silence. Auréolé d'un passement d'ombre, je vis apparaître la première voix. Je nomme voix cet être de haute stature de qui émanait une mélodie irréelle sans qu'une seule ligne de son visage ne bouge. Toute la nuée était trempée de musique ou plutôt de bruissements indicibles. Une sorte de somnolence floue envahit les dernières velléités de ma conscience. J'étais totale écoute et pure audition.

Et voici ce qui me fut dit :

— Les peuples n'entendront jamais les voix de la sagesse. Ceux qui dans les tribus ont décidé du savoir dissimulent la vérité derrière les remparts de l'orgueil et de la colère. La sagesse doit abattre les murs du domaine et, portes ouvertes, elle dictera les lois du départ et des retours. Ils sont nés pour le voyage, toute terre acquise est appartenance pour une seule saison de nourriture ; toute vallée est accueil le seul temps d'une halte, le temps d'un repos. Pourtant les peuples fixeront les limites de leurs domaines et feront la guerre par ambition d'élargir les lieux de leurs débats. Ecris pour le peuple la première loi de la sagesse. Grave dans la pierre l'image d'un oiseau des mers, il sera tout symbole de voyage et de liberté. La sagesse ne se cache pas dans un enclos. Elle est déesse des horizons les plus reculés. Tout peuple doit se guider vers son temple. Mille et mille générations marcheront vers l'étoile. Beaucoup chuteront en chemin et ne toucheront jamais le parvis du temple. La voie est rude et les dangers si nombreux que les élus diront : « Nous ne referons jamais le même voyage. Seule la folie nous a menés vers les sommets de la sagesse, seul le mépris de toute raison nous a conduits sur les rives escarpées de ce temple, seul le refus des troubles nous a boutés hors des tentes et nous a jetés dans cette quête qui ne console même

pas, le but atteint ». Ceux-là se trompent qui disent être arrivés et se reposent en fin de course, car le temps d'un repos, les rives de la sagesse se sont éloignées et tout chemin est à refaire. Grave dans la pierre les signes de l'éternelle marche. Un seul peut-être comprendra l'errance du savoir et dira à toutes les générations de ne pas demeurer sur les collines et d'éviter le sommeil et le repos qui ne sont, en fait, que le sanctuaire de la mort et de l'ignorance. Il se trompe qui dit ; « J'ai franchi le portique des sages, je siège parmi mes pairs dans l'immobilité du savoir ». Grave dans la pierre les signes de la mouvance ; ainsi le berger ne parquera plus le troupeau dans l'enclos de la mort. Il dessinera pour lui le chemin de l'éternelle transhumance. Ecris la première loi de la Sagesse : le sage n'a pas de repos. Celui qui demeure refuse le savoir. La sagesse se confond avec la quête de la sagesse, une marche tenue vers la fécondité. Une mouvance perpétuelle vers une autre mouvance, un élan vers un autre élan.

Passe l'arcade car voici ce qui sera écrit sur le premier pilier au temple de la sagesse : « Laisse flotter le rêve au-delà des réalités et ne toucher ainsi que le réel. Toute chose n'est qu'apparente, elle appartient de par nature au vent, à la tempête, à tout ce qui vient et disparaît. Le rêve seul touche l'immuable et le sage doit naître et vivre d'un autre monde. Ne dis plus, la sagesse

est affaire d'âge. La vieillesse a l'égoïsme du savoir, mais elle quitte le temple par prétention. Ne quitte jamais le monde de l'enfance et de l'évasion et de la magie intime du vouloir être. La vieillesse n'a que l'ambition de durer. La sagesse est au dehors du temps et des lieux. »

Le navire voguera droit devant, que les vents viennent de Sud ou de Noroit, droite ligne sur les arcanes secrètes. Tu trouveras les lieux de délices derrière les sombres murailles du quotidien. C'est au-delà du chaque jour que coule le fleuve de miel et les parfums des aubes aux Orients fabuleux.

Mais voilà bien les tribus qui diront : « La chasse est essentielle car il nous faut vivre », et voilà le clan qui dira : « Vivre est occupation principale, alors vivons pour la chasse et l'enfantement. Au-delà il n'y a que les retours aux misères des voyages, à la torpeur des nuits froides. Vivons pour le feu des tentes car les rêves sont fous et ne mènent à rien qui soit du bonheur. Nous ne chercherons pas au-delà du chaque jour les raisons d'espérer. »

La quête est actuelle et méprisable est celui qui tente l'évasion vers l'ailleurs que tous ignorent ou ne connaissent qu'au travers de l'imprécision du rêve.

Tu écriras pour les clans et les tribus la deuxième loi de la Sagesse : « Le sage rêve son domaine. Il bâtit chaque jour le meilleur empire et n'invitent au partage que ceux-là qui veulent bien rêver à ses côtés. Les convives du bonheur ont table mouvante. »

Passe l'arcade, la troisième, et grave sur la pierre l'image du renard et de l'inquiétude. La sagesse est perpétuelle inquiétude. Les peuples diront : « Nous avons ordonné les guerres et les chasses pour que nos enfants ne souffrent plus de nos inquiétudes et de nos tristesses. Ainsi nous sommes sages ». Est-il possible cependant d'avoir abouti et de mener encore la quête ? Si la sagesse est quête éternelle, alors les peuples en repos n'aborderont jamais aux portes des nouvelles terres. Condamne la paresse des tribus. Ils ordonnent les guerres et les chasses pour eux-mêmes et n'entendent pas l'avenir de leurs rejetons. Dis aux peuples l'inquiétude des sages et leur totale mouvance. Le labour n'est jamais accompli ; semailles faites, vient l'inquiétudes des futures moissons. D'où viendront les vents, et combien de tempêtes feront trembler les pousses ? Des mille graines semées, deux épis seulement fleuriront. Le labour n'est jamais accompli car entre la graine et l'épi il y a toute une page d'inquiétude, d'échec et d'espérance. Le sage est le laboureur des rocailles et des grands vents. Rien ne lui dicte le succès, ne lui

garantit les lendemains d'abondance. Il vit d'inquiétude. Les peuples diront : « Nous sommes au temps des certitudes et des sciences acquises. Nos enfants ne connaîtront plus les terreurs folles des ancêtres car ils savent et rien ne demeure caché ». Les peuples diront : « Voici les sommets que nous léguons aux tribus de demain, ce sont des sommets de lumière, nous avons écarté les ténèbres des origines, la route est de sécurité car les voies sont droites et sans embûches. Voici les degrés du savoir gravis par les hommes. Nous avons divinisé la marche, ainsi le pèlerinage ne croisera plus les torrents inconnus. Le savoir vaincra la mort et nous serons maîtres de la vie. »

Tu diras aux tribus des plaines et des montagnes : « N'écrivez pas les livres de la certitude et de la science, car ces livres sont trompeurs et éloignent les hommes du temple de la sagesse. Le progrès appartient au cœur et non au savoir. La certitude dicte un repos et le repos est vestibule de mort. Sages des tribus, dites au peuple que toute quiétude est abandon. La terre est gelée, qui s'y couche accepte la torpeur des grandes froidures et se laisse couvrir du grand linceul. Ne vous laissez pas surprendre par les fausses aurores. »

Ecris pour les peuples la troisième loi de la

Sagesse : le sage dit que la science n'est qu'un instrument et non pas une fin. Le savoir n'est pas une consolation définitive. Le sage a l'inquiétude de ses détresses et les détresses de ses inquiétudes. Choisis pour toi et pour tous, le doute pour dépasser les mortels paliers du savoir.

La lumineuse brume s'était diluée et tout le décor d'avant avait repris sa place. J'embrochai le gibier, cueillis quelques baies sauvages et pris le chemin du campement.

Les femmes, inquiètes de ma longue absence, entretenaient le feu. Affamés, nous nous empressâmes de griller le gibier de la chasse, puis, repus, j'entrepris le deuxième discours domestique :

— Je vous tairai les piliers de la sagesse et pourtant nous sommes au cinquième progrès du monde. L'homme fut et mourut par miséricorde. Contemplez les montagnes et les plaines. Qui peut dire la mesure et leur étendue, qui nous dira la contenance de l'amphore que l'on nomme terre ? Quelle que soit l'importance de l'outre, goutte à goutte, elle se remplit. Ainsi en sera-t-il de la terre. Imaginez toutes les vallées où les tribus ont guerroyé, où chaque génération d'homme tuait une autre génération. Ima-

ginez ces vallées avec cent mille ans de paix et de bonheur. Toute vallée serait alors termitière où le père écraserait ses propres enfants, où le dernier serait sacrifié à la survie des plus grands. Ainsi en serait-il de la terre entière. Quand dix hommes devront vivre sur un arpent de terre et que tout arpent de terre devra pourvoir aux besoins de dix hommes, nous serons les insectes ravageurs et, terre ravagée, l'homme mangera l'homme.

Je vous dirai donc les mondes de demain. Ils détruiront les temples bâtis par la simple charité. Ils déferont tous les voiles qu'ils ont tissés pour couvrir les pauvres nudités. L'aventure de demain se dessinera sous un ciel d'anxiété. Les mondes auront à cœur de mener les chasses de la survie. L'homme chassera l'homme. Car toutes les guerres auront devant la justice les mêmes lois et les mêmes pardons. Ils viendront, tels les loups, de tous les coins du monde, prendre la dernière part au dernier festin. Ainsi les mondes auront vécu les temps de paix et n'écriront que les temps des tempêtes. Alors ne survivront que les ignobles et les sauvages. Ils seront les pèlerins des nouvelles conquêtes. Ils rebâtiront le monde au nom des Lois de leur survie, repeupleront les vallées.

La sagesse se situe à mi-chemin entre le

monde imaginaire et le monde du rêve. Le monde imaginaire n'est qu'une projection dans l'avenir d'un monde réel et passé. Une supposition faite, une solution ni conclue ni concluante. Le monde imaginaire a en lui-même le principe de sa destruction. Le monde du rêve est indestructible. Le rêve renie l'imaginaire. Je puis imaginer un monde qui avance inéluctablement vers sa fin réelle pour renaître de ses cendres, encore que rien ne soit moins sûr. Et je rêve de ce même monde, éternel, immuable, les vallées sans guerres tribales car la sagesse dicte la paix au cœur des hommes. Sous les tentes, naît la sincère volonté d'aimer tout ce qui vit de vie.

Les collèges des sages seront divisés selon que certains tiendront pour inévitable la marche du monde imaginaire et ordonneront les guerres et les tempêtes. Ils seront nommés les sages politiques et diront : « Nous voulons un monde éternel. Il faut déjà détruire les tribus de l'invasion, les morts n'auront pas d'enfants, ainsi l'amphore ne sera jamais trop pleine et tous les survivants vivront heureux. Ordonnons de petites guerres aujourd'hui pour que demain il n'y ait pas la guerre ». Ces sages là diront aussi : « Le faible peut mourir. La force seule peut projeter le monde d'aujourd'hui dans une fuite vers demain ». Bien sûr, ils regretteront les morts, mais ils diront, ils sont morts utilement, ils ont donné leur vie pour que survivent les

enfants. Ces sages là mèneront le monde, ils dicteront les lois pour se donner le pouvoir. Ils seront rois, princes, chefs de guerre. Ils promettront aux tribus les fausses républiques où chacun se croira libre quand il sera dans les chaînes.

Les collèges des sages seront divisés. D'autres diront : la sagesse appartient à la vie que nul ne peut détruire. Ceux-ci seront dits sages philosophes. Ils voudront bâtir le monde du rêve et tiendront pour vraies les lois naturelles. Elles ont en elles la juste mesure, et que la nature seule mène le monde à son éternité. Ils diront : « Les hommes n'ont nul besoin d'intervenir car le monde ne porte en lui aucun germe de destruction. L'homme seul détruit et sa destruction est inutile. La Loi vient d'en haut. Car il est dit que ce qui ne se touche pas pénètre et s'accomplit avec tout ce qui se voit et s'entend. Car l'inommable est la voix et l'œil de chaque chose. La véritable sagesse est l'acceptation de l'inommable comme seule loi et seul commandement. Tout ce qui existe est le jouet de l'au-delà, l'homme ne peut et ne doit intervenir ». Le sage-philosophe dira : « Toute l'histoire et le passé doivent être oubliés, car le monde de demain ne lui ressemblera pas. Taisons l'histoire car aucune sagesse n'y est écrite. Les conquérants ont dit : notre loi est dictée par l'au-delà et nous sommes dépositaires de tous les droits. Les esclaves ont dit : notre loi est

dictée par le cœur et la fraternité, ainsi nous devons émasculer l'envahisseur ». Les uns sont les demiurges d'en haut et les autres les demiurges d'en bas. De l'esclave au conquérant, il n'y a qu'histoire d'hommes et la sagesse est ailleurs. Les sages-philosophes diront : « La loi n'est propriété de personne, elle est par nature d'être et tous doivent en savoir le fond et la forme. Nous enseignerons au monde l'universelle Loi de l'Au-delà. L'homme apprendra ainsi qu'il n'a que des devoirs et ne dispose de rien, ni de lui-même. »

Car il existe deux mondes, qui n'ont ni mêmes mesures ni mêmes règles. Qui se conçoit au-dedans n'est concevable au-dehors. Le monde d'Au-delà appartient aux nomades. A tous ceux que la farandole des voyages tient lieu de raison et d'autorité. Les nomades butinent toutes les cités et affirment qu'au bout du voyage ils aborderont la Cité des jeunesses éternelles. Leur quête est extérieure, ils cherchent en lieux et temps. Pourtant ils ne savent pourquoi ni comment et quel chemin prendre pour y parvenir. Qui accepte le monde extérieur doit admettre les errances multiples et les marches de nuit. Dans ces labyrinthes, les voies souterraines, beaucoup se perdent. Mais aussi pourquoi gréent-ils leurs navires pour les mers calmes et ne prévoient-ils jamais les tempêtes ?

Ce monde d'Au-delà est imaginaire car il est bâti sur des apparences et des mirages. Ce qui se voit, se touche et s'entend, a peu d'importance car l'essentiel ne se voit, ne se touche et ne s'entend. Il appartient au monde d'Au-dedans que n'aborde jamais la logique des phénomènes et des sciences qui en décrivent les courbes et les méandres. Il sera interdit de dire du monde d'Au-dedans car il est impossible de de circonscrire et sa teneur et sa tenue. Est-il possible de définir la lumière sans les phénomènes qui la situent ? Ainsi en est-il du monde d'Au-dedans que nul ne peut décrire sans se fourvoyer dans les dédales du monde d'Au-delà. Le rêve seul nous guide aux verts pâturages, aux quiétudes d'un tel monde car le cœur seul y aborde par les rivages de la générosité. Le rêve n'instruit pas, il donne.

Femmes, entendez : Les Cités nouvelles seront éphémères, car les hommes bâtiront la demeure avant d'élever les remparts. Ils n'auront soin que de leur bien-être et commodité. Ils appartiendront au monde d'Au-delà et diront que seules existent les voies décidées selon les sciences, leurs volontés et leurs ambitions. Le monde d'Au-delà est condamné comme tout arbre aux racines coupées, comme toute chose de source coupée, comme tout corps d'âme coupé. Les hommes des cités nouvelles fatigueront leurs yeux à fixer les étoiles inaccessibles quand toutes sont à portée du rêve.

Les nouvelles Cités seront éphémères car leurs fondations ne seront que poussières et particules de savoir. Les sables mouvants de la science définiront le monde de cent différentes façons tout en affirmant, en chaque temps, que la Loi est immuable. Tous les savoirs auront pour soubassement les notions d'unité et de nombre. Mais encore les nombres et les unités ont couleur éphémère.

Ainsi la Cité du Savoir appartient au monde d'AU-DELA, à l'éphémère, et en dernier lieu aux temps des servitudes.

AR RANN KENTAN

LE PREMIER MONDE

Les flammes bruissaient encore et refoulaient les ombres au-delà de notre cercle. Les femmes se retirèrent dans la tente après avoir nourri le feu et recouvert de cendres la bonne braise. Je demeurai longtemps assis sur une pierre, cherchant à délier l'écheveau des faits et dits des heures passées. J'entrevis de façon fugitive les portiques secrets du rêve et le choix continuel auquel s'obligent ceux qui par volonté d'être inondent leurs nuits oniriques.

Le silencieux prend racine dès les premières heures de la nuit. Les bruits veloutés du sommeil de la terre éloignent des cœurs les tempêtes journalières. Le silence..., les nocturnes bruissements d'âme...

Coule le temps.

A l'aube, nous descendrons la montagne, les femmes accoucheront dans la prochaine vallée. Nous attendrons là-bas que les rejetons prennent

force avant de gagner les terres froides des tribus boréales.

Va le temps.

Dans la diffuse clarté qui enveloppait toute chose, je vis briller le poil roux des bœufs que sept jours de pâturage avaient engraissés. Le souffle des chevaux troublait les langueurs domestiques. La nuit silencieuse était habitée.

Va la nuit.

Nous avons clos le sérail pour mieux voguer sur les plaines où sont éperonnées les étoiles, mais il n'est possible de toucher les célestes parquages sans hisser les voiles des vaisseaux fantômes.

Vogue le rêve.

Où donc ai-je su, où donc ai-je appris les maîtres mots des deuxième et troisième mondes, sinon lors du pèlerinage des âmes noctambules ? Ne dormez pas sous le soleil. Le jour ne creuse aucune route dans le sable du désert.

Mais il revient le jour.

Les étoiles pâlissaient sous la voûte, annon-

çant les approches de l'aurore. Je m'étendis sur les peaux et m'endormis malgré la fraîcheur des fins de nuit. Je ne fis aucun rêve et ne m'éveillai qu'aux bruits que firent les femmes en réanimant le feu. Tous les matins, elles avaient coutume de fumer des lamelles de viande en brûlant des herbes et des branches vertes. La fumée était tellement âcre et épaisse qu'elles toussaient. Folles comme toutes les jeunesses, elles en riaient beaucoup. Toutes quatre étaient alourdies. Les travaux leur devenaient de plus en plus pénibles. Je rassemblai les bœufs et les chevaux pour nous remettre en quête d'une vallée à l'abri des vents et des tempêtes. Au midi de la journée, tout fut prêt pour les nouvelles étapes. Les dernières pluies avaient détrempé le sol, nous rendant ainsi plus difficiles les premières heures du pèlerinage. Les femmes se hissèrent sur le chariot et je dus mener moi-même l'attelage. Dans un ciel de connivance, les oiseaux de proie survolaient notre caravane. Déçus sans doute par notre progression ralentie mais régulière, ils mirent le cap sur le couchant.

Les ombres s'allongeaient quand nous perçûmes les roulements sourds et rythmés d'un lointain tambour. La prudence me commandait d'arrêter là notre chevauchée. J'organisai la halte, regrettant de ne pouvoir continuer dans l'or du jour. Sur le visage des femmes, se lisaient la peur et l'inquiétude. Qui pouvait ainsi battre

force avant de gagner les terres froides des tribus boréales.

Va le temps.

Dans la diffuse clarté qui enveloppait toute chose, je vis briller le poil roux des bœufs que sept jours de pâturage avaient engraissés. Le souffle des chevaux troublait les langueurs domestiques. La nuit silencieuse était habitée.

Va la nuit.

Nous avons clos le sérail pour mieux voguer sur les plaines où sont éperonnées les étoiles, mais il n'est possible de toucher les célestes parquages sans hisser les voiles des vaisseaux fantômes.

Vogue le rêve.

Où donc ai-je su, où donc ai-je appris les maîtres mots des deuxième et troisième mondes, sinon lors du pèlerinage des âmes noctambules ? Ne dormez pas sous le soleil. Le jour ne creuse aucune route dans le sable du désert.

Mais il revient le jour.

Les étoiles pâlissaient sous la voûte, annonçant les approches de l'aurore. Je m'étendis sur les peaux et m'endormis malgré la fraîcheur des fins de nuit. Je ne fis aucun rêve et ne m'éveillai qu'aux bruits que firent les femmes en réanimant le feu. Tous les matins, elles avaient coutume de fumer des lamelles de viande en brûlant des herbes et des branches vertes. La fumée était tellement âcre et épaisse qu'elles toussaient. Folles comme toutes les jeunesses, elles en riaient beaucoup. Toutes quatre étaient alourdies. Les travaux leur devenaient de plus en plus pénibles. Je rassemblai les bœufs et les chevaux pour nous remettre en quête d'une vallée à l'abri des vents et des tempêtes. Au midi de la journée, tout fut prêt pour les nouvelles étapes. Les dernières pluies avaient détrempé le sol, nous rendant ainsi plus difficiles les premières heures du pèlerinage. Les femmes se hissèrent sur le chariot et je dus mener moi-même l'attelage. Dans un ciel de connivance, les oiseaux de proie survolaient notre caravane. Déçus sans doute par notre progression ralentie mais régulière, ils mirent le cap sur le couchant.

Les ombres s'allongeaient quand nous perçûmes les roulements sourds et rythmés d'un lointain tambour. La prudence me commandait d'arrêter là notre chevauchée. J'organisai la halte, regrettant de ne pouvoir continuer dans l'or du jour. Sur le visage des femmes, se lisaient la peur et l'inquiétude. Qui pouvait ainsi battre

le bronze en ces lieux où semblaient régner la solitude et le vide. Nous nous gardâmes de ranimer la flamme de crainte d'attirer sur notre campement l'attention de tribus inconnues. Les bœufs et les chevaux eux-mêmes se prirent de panique et piétinaient sur place.

Je laissai l'attelage sous la garde des femmes et me mis à la recherche du lieu d'où venaient les grondements, me dissimulant dans les replis du terrain et derrière les rochers. Je parcourus la distance de trois portées de flèche et devins incapable de m'orienter tant les sons m'arrivaient de toute part. Inquiet, je décidai de progresser vers le nord et de pénétrer dans la forêt qui commençait là. Sous les frondaisons, je risquais moins de me laisser surprendre. La peur me laissa quelque repos. Je demeurais cependant incapable de situer l'origine exacte de ces roulements. Je crus devoir revenir sur mes pas quand éclata le son des trompes et des flûtes, puis le chant monodique d'une assemblée. Cette nouvelle harmonie tendre et mélancolique arrêta mes errements. J'empruntai une sente vers le levant et n'éprouvai plus aucune angoisse. Ces chants là n'étaient pas le fait de sauvages barbares. La forêt devint moins épaisse. A travers les branches, je vis des ombres immobiles. Je me figeai à l'entrée de la clairière et pus suivre ainsi le déroulement des étranges rites de la tribu au visage ras.

Au nord, se dressait un autel de pierres. On y accédait par des marches irrégulières aux deux côtés. Un vieillard y entretenait un feu en y jetant des poignées de graines. La fumée dégageait une odeur douce-amère.

Sur un signe du vieillard, le silence revint. Un batteur frappa le bronze et le bruit se répercuta dans les profondeurs de la forêt. Une jeune vierge, toute enveloppée dans une tunique rouge, avança vers l'autel. Le vieillard descendit, lui donna la main et gravit les marches à ses côtés. Il la dévêtit et la présenta nue à l'assemblée. Le bronze résonna encore une fois et je vis un jeune guerrier marcher à son tour vers l'autel qu'il gravit seul par d'autres marches. Il se déshabilla et tous deux s'allongèrent sur un lit de mousse devant la flamme. J'étais encore trop loin pour saisir le sens de ce que disait le vieillard. La vierge et le guerrier s'accouplèrent. Les femmes entourèrent l'autel et se mirent à danser en mimant les gestes de l'accouplement. Les hommes ne quittèrent pas leur place, tous demeuraient impassibles, tandis que le miaulement des femmes devenait de plus en plus fort et de plus en plus saccadé, comme au plus fort du plaisir. Le halètement devint presque insupportable et se termina par un cri si aigu qu'il me fallut couvrir les oreilles. Puis ce fut le silence, étonnant silence. Les femmes reprirent leur place et redevinrent immobiles.

Le vieillard reprit la parole. Ici encore, je ne pus en saisir le sens. Le jeune guerrier se releva, se recouvrit, tandis que sa compagne se tenait à genoux face à l'assemblée. Le sang coulait sur sa cuisse. Le jeune guerrier la recouvrit d'une tunique blanche, puis lui donna la main. Ils quittèrent l'autel et gagnèrent le couvert.

Nul n'avait encore remarqué ma présence. Je crus l'instant venu d'avancer et d'interroger ces hommes au visage ras. Dès qu'ils me virent, tous reculèrent avec des signes de frayeur. Les femmes s'égaillèrent dans les bois. Je fis un signe d'apaisement. Le silence devint insoutenable. Je fis un autre signe de paix, quelques pas et dis :

— Ecoutez, hommes et femmes de tribu, je suis voyageur et je suis seul et n'ai point d'armes. Vous avez le visage nu, je suis velu, mais ne craignez rien, nous avons même visage.

Le vieillard qui, tout à l'heure, officiait, fit quelques pas. Il brisa la flèche qu'il tenait à la main.

— Que le voyageur reçoive ici l'accueil qui convient à son âge et ses fatigues. Avance, visage velu et conte-nous les merveilles du monde qui t'envoie.

— Nul monde ne m'envoie. Je suis en quête de tous les mondes. Me direz-vous les sources où l'eau est fraîche, où les bêtes et les femmes de mon voyage pourront boire et se désaltérer ? Me direz-vous, aimable vieillard, où s'étend la vallée des ombres protectrices ? J'ai quitté les tribus du midi pour glaner le savoir des tribus du minuit.

— Etranger, nos demeures seront vôtres. Nos jeunes guerriers te guideront vers les chasses et les pâtures. Notre enclos protégera ta caravane. Conduis la sous la sauvegarde de ces solides guerriers.

Je saluai le vieillard et revins chercher les femmes et l'attelage. Les jeunes chasseurs qui m'accompagnaient me dirent qu'ils venaient d'accoupler l'aîné du chef de la tribu avec une vierge choisie par le conseil des sages ; le chef de la tribu des visages ras venait de mourir et son fils aîné ne pouvait lui succéder sans avoir d'enfant. La tribu était menée par le conseil des vieux en attendant la grossesse de la jeune fille. Si dans dix lunes elle ne mettait pas au monde un enfant mâle ou femelle, elle serait répudiée. Le futur chef devra alors prendre une autre femme et attendre encore. Si la deuxième et la troisième demeurent vides, il sera dit stérile et perdra à tout jamais ses droits de régner sur l'empire des hommes au visage ras.

Le conseil des vieux désignera alors celui qui mènera la tribu vers le destin que lui assignent les dieux du nombre.

Nous eûmes quelques peines à traverser le bois. Notre chariot était souvent trop large et les chemins mal dégagés. Nous atteignîmes pourtant le camp des hommes au poil ras avant la nuit, grâce au courage et à la force des jeunes chasseurs. Je m'enquis auprès d'eux de leurs guerres et de leur façon de vivre. Ils m'apprirent que parfois du nord venaient des hordes chevelues, comme moi-même, et qu'il fallait alors se défendre. Ceci expliquait la crainte qu'avait provoquée mon arrivée dans la clairière. Ces hordes sauvages n'avaient d'autre but que d'enlever les femmes. Aucune d'elles ne revenait. Aussi les femmes de la tribu tremblaient d'être capturées.

La tribu des hommes au poil ras ne portait jamais la guerre ailleurs. Ils vivaient dans une vallée où poussaient des plantes aux fruits savoureux, et le gibier était abondant. Chacun était libre de vivre, de chasser à sa guise et nul ne possédait une chose qui ne fut à tous. Ils se disaient choisis des dieux et les sages enseignaient la science des nombres.

Lorsque les femmes dressèrent la tente à

une portée de flèche du campement, nous entendîmes rire les curieux que notre équipage avait attirés. Notre abri en peau de bête leur paraissait pour le moins précaire à côté des solides demeures qu'ils dressaient eux-mêmes. Celles-ci étaient rondes, faites de pierres entassées suivant des normes bien précises, entre des troncs d'arbres plantés en terre. De solides branches soutenaient les mottes de terre d'un toit conique.

Dès le lendemain matin, les hommes de la tribu se mirent en devoir de nous bâtir une demeure selon leur coutume, et nous vîmes une suite de vieillards venir à notre tente. Je sortis au-devant d'eux et les saluai avec respect. Le plus vénérable et sans doute le plus âgé de tous me salua et dit :

— Etranger, c'est la dernière fois que tu seras nommé ainsi. Qui vient ici en toute paix pour apprendre le secret des trois mondes est frère de race et de cœur. Sois donc le bienvenu dans le clan du Gotthar. Si tu es né sous le signe des errances, nul ne t'obligera à demeurer, mais tes femmes sont lourdes, tes fils pourront demeurer ici et plus tard régneront peut-être sur cet empire. Demeure et quitte-nous selon le destin et les étoiles. J'ai dit.

— J'habiterai la demeure que me dressent

les braves jusqu'à la naissance de ma lignée et plus longtemps si votre savoir m'est accessible. Me sera-t-il donné d'entendre les premiers secrets des nombres ?

— L'unité n'existe qu'en elle-même et ne peut exister deux fois. Telle est la première loi de notre science. Je dirai ce soir à toute la tribu les raisons de la première loi. Tu pourras entendre et dire ce qui convient en toute sagesse. Mais avant, la tribu décide des agapes et des présents de bienvenue. Viens dans la demeure du clan.

— J'irai dans l'enclos de la tribu des hommes sans barbe.

Les vieillards s'éloignèrent en silence. Les jeunes guerriers cessèrent leur labeur et se retirèrent aussi. Un beau soleil se répandait comme une grâce nouvelle sur les prairies de la vallée. Les femmes se mirent à chanter. Après les perpétuels tourments du voyage, elles se réconfortaient au cœur d'une tribu étrangère où semblait régner une paix éternelle. C'est en devisant gaiement que nous nous rendîmes dans l'enclos du Gotthar.

Toutes les demeures étaient blotties en cercle à l'intérieur d'une palissade carrée pratiquement infranchissable. De lourdes portes de bois,

mal taillées mais épaisses, permettaient d'y accéder aux quatre côtés. Ces portes, d'ailleurs, étaient toutes ouvertes. On ne les fermait que la nuit et lorsque les hordes sauvages étaient annoncées.

Les femmes avaient dressé la table sur la place centrale. Sur des écorces tressées, s'étalaient de multiples fruits dont j'ignorais le nom et le goût. Je fus invité à en goûter. Toute la tribu n'attendait que mon geste pour entamer les agapes d'accueil. Ces fruits me parurent excellents et me creusèrent l'appétit. Nous en mangeâmes de grandes quantités, debout, tout en devisant dans la plus fraternelle gaieté. Les jeunes filles avaient leurs plus belles parures, tout le camp était couleur et rire. Les femmes enlevèrent les baies que nous n'avions pas mangées et les danses commencèrent. Elles furent interrompues par un coup de gong, et je vis venir, portées par deux jeunes hommes, sur des branches croisées, des pièces de viandes grillées, couvertes d'herbes. Nous nous allongeâmes à même le sol pour mieux continuer le festin. Seuls les vieillards s'étaient assis sur une pierre levée et mangeaient lentement ce que les femmes gardaient pour eux : les meilleurs morceaux.

Nous bûmes copieusement une liqueur amère et touchâmes l'ivresse bien avant que le soleil ne se couche sur les collines. Les plus

jeunes s'endormirent à même le sol, les plus rudes et les plus âgés se retirèrent dans leurs demeures. Je m'assoupis aux côtés des plus jeunes.

Le sommeil dissipa l'ivresse et je pus recevoir des sages les multiples cadeaux qui nous furent promis. Les femmes les ramenèrent sous la tente en attendant que notre demeure soit terminée.

A la nuit, le bronze et la trompe nous appelèrent à l'intérieur des palissades. Les femmes demeurèrent sous la tente, je me rendis seul à l'enclos. Quelques jeunes gens formaient un demi-cercle devant le vénérable qui m'avait salué le matin. Je pris place et fixai le vieillard, perdu dans ses rêves. Un étrange calme régnait aux alentours. Le regard fixe du sage avait quelque chose de funèbre. Son visage frippé n'avait aucune couleur ni, semblait-il, aucune vie. Respirait-il seulement ? Je reconnus sa voix, mais ses lèvres ne bougèrent pas. Il parlait sans les signes extérieurs de la parole. Et j'entendis :

— J'ai mâché, sans crainte, l'herbe rousse de la montagne. Me voici immobile parmi les immobiles et vous demeurez sur le champ de mouvance. Ne vous inclinez pas devant ma parure car il vient un temps où celle-ci n'est qu'éphémère demeure. Bientôt je la déserterai

pour l'abandonner à la terre. Mais il est temps de dire la loi sur le nombre premier. Le premier n'existe qu'en lui-même et ne peut être deux fois. Ne dites plus : « J'ai sondé le secret du savoir » s'il vous est possible d'ajouter ou de retrancher qui ne se ressemble pas. Voici ce qui est vrai dans le premier monde. L'unité ne subit pas la loi du tout et le tout n'est pas une somme d'unités. L'unité est éternelle, elle est son énergie et ne peut être détruite ni se détruire. Le tout peut disparaître parce qu'il n'est pas une somme d'unités, mais une alliance provisoire d'unités. Dans le premier monde, toute unité se réalise en dehors des autres unités. J'ai mâché l'herbe rousse des montagnes et je suis immobile parmi les immobiles du deuxième monde. Ainsi il m'est donné de parler du premier monde à ceux qui sont dans la mouvance d'en bas.

Quand la voix se fut éteinte, je dis :

— Sage du clan du Gotthar, je vous ai entendu dans la montagne lorsque je menais une chasse solitaire. Ainsi les voix du deuxième monde entreprennent le pèlerinage des solitudes.

— Homme des errances, ne situe pas le deuxième monde, il est le point où tous les lieux se rejoignent. Je parlais ici et tu m'entendis dans la montagne. Partout ailleurs dans le pre-

mier monde il t'eut été donné d'entendre les lois de la sagesse.

— Sage du clan du Gootthar, j'ai jugé les hommes des tribus de la vallée verte. Ai-je bien jugé selon les lois du deuxième monde ?

— Les lois que tu dictais là-bas étaient lois de solitaire qui veut sauvegarder le troupeau. Elles sont justes et bonnes et le seront jusqu'au jour où la mouvance des choses en changera le sens.

— Sage du clan du Gotthar, dis-moi les meilleures lois du premier monde.

— Le premier monde est héritier de tous les vents, de toutes les tempêtes. Existe-t-il de loi définitive pour les vents et les tempêtes ? Le premier est apparence du tout ; peut-on écrire des lois sur des apparences ? Le tout est éphémère ; écrira-t-on des lois définitives pour ce qui meurt un jour pour reparaître demain dans un autre vent, sous une autre tempête ? Les meilleures règles que l'homme du premier monde peut écrire pour lui-même ont l'éphémère en fondement. Dans ce monde où seule l'unité est immobile, immuable, quand le tout est dans la mouvance du temps et de l'espace, les lois ne sont bonnes que si elles reconnaissent une

très large interprétation. Ainsi l'homme écrit des lois pour les temps de guerre et d'autres lois pour les temps de paix. Ces lois n'ont même raison ni même nature. Qui écrit pour la tempête demeure dans la tempête, qui ne connaît que la plaine craint la montagne.

— Sage du clan du Gotthar, dis-moi le bonheur des hommes du premier monde.

— Homme des errances, pourquoi quittes-tu la chaleur et la quiétude des camps pour un pèlerinage incertain ? Ton bonheur d'aujourd'hui est la quête des joies de demain. Ainsi tu appartiens à la transhumance des hommes du premier monde. La recherche du bonheur condamne le défini, l'ignorance du lendemain est la principale source du bonheur, l'espérance d'un bonheur futur suffit au bonheur du jour. Plus tu espères de joies aux prochaines aventures, plus ton bonheur est grand au jour des peines. C'est parce que l'espérance est la vertu de la jeunesse que le bonheur du premier monde leur appartient. Quand l'espérance s'estompe avec l'âge, le pèlerin se détache des joies du premier monde. Il accepte l'immobilité comme devenir, le détachement comme seule loi, la mort comme portique du deuxième monde. Il est écrit au livre des sages du Gotthar : au deuxième monde, le tout est alliance définitive des unités du

premier monde. Un tout devient ainsi unité immuable en rapport avec d'autres touts immobiles.

— Homme des voyages, écoute, portes-tu tes enfants en bandoullière ; quand la crainte quitte le berceau, ne crois-tu pas qu'ils sont admis et pardonnés ? Je reviens au premier monde, je me réveille, dis-moi les merveilles du monde qui t'envoie.

— J'ai médit du monde et ai soif de l'aimer. Reprends ton visage, quitte la voix, sage du clan du Gotthar, déride ta peau, écoute ma jeunesse.

Pour toute science, moi qui médis de la fortune, je donne les rêves que nul ne peut payer. Sage du clan du Gotthar, l'évasion du rêve conduit aux portes de tous les mondes. Mais tous les rêves ont une fin et nul ne peut demeurer dans les rêves sous peine d'être fou aux yeux de la tribu. Ainsi donc celui qui par constance et sagesse part à la conquête d'un autre monde est rejeté du clan ou de la tribu. J'ai quitté les tribus de la vallée verte avant que les clans ne m'aient lapidé. Vois donc les merveilles du monde qui m'envoie et qui me chasse. J'accepte pour moi, et les enfants nés de moi, le signe de l'errance. Il est bien temps de frapper aux portes de demain sans trembler plus

longtemps sur les chemins de l'incertitude. Sage du Gotthar, trouverai-je les clefs des mondes d'au-delà ? J'ai cru longtemps que toute porte était ouverte aux rêves du premier monde. Mais les rêves n'abordent jamais les rives dont tu parles.

Je fixai le vieillard et ne reçus aucune réponse. Son visage reprit un peu de couleur, le regard s'anima et j'eus même l'impression que son sang se réchauffait. Le corps quitta sa stature erratique. Nul ne bougea. Nous avions conscience d'assister à un phénomène hors du commun dépassant notre entendement. Un jeune guerrier me confia que le départ vers l'autre monde était encore plus angoissant que ne l'était le retour. Nul d'ailleurs n'avait le droit d'assister à cette évasion car les lois de la tribu punissaient sévèrement ceux qui s'approchaient du sage avant le coup de trompe. Quelques jeunes gens imprudents s'étaient naguère risqués à surprendre le sage. Le spectacle les rendit fous. La tribu les exila au village des innocents dont nul ne sort jamais.

Le sage se tenait debout. Son regard délavé errait encore sur d'autres plaines. Il se retira paisiblement vers sa demeure sans dire un seul mot.

Je gagnai la tente, où les femmes dormaient profondément. Le sommeil déserta longtemps ma couche. Toutes les choses dites me revenaient en mémoire et je vis combien mon erreur était grande d'avoir défini le monde de rêve au deuxième monde. Le savoir et le rêve des hommes du premier monde ne débordent jamais les limites de la mouvance des choses. Ainsi toutes les velléités de notre imagination ne peuvent percer la sphère qui nous tient lieu de prison. Découvrirai-je jamais le portique où commence la voie du soleil et des sciences nouvelles ? Je décidai de me rendre dès le matin au village des innocents. En prévenir les sages du Gotthar me semblait imprudent. Sans doute n'admettraient-ils pas que je rende visite à ce mystérieux village. Le sommeil me visita et j'ignorais encore comment accomplir le voyage.

Va, doux messager, porte la tendresse des nuits aux arcanes éternelles. Laisse dormir l'attelage car il ne faut plus s'embourber sur les chemins inconnus. Le charroi a des lourdeurs de terre, les chevaux et les bœufs n'ont jamais le pied sûr. Passe, doux messager, par les sentes nouvelles, nul ne sait où mène le dernier appel. Tu nous diras les lieux et leurs immuables froideurs que couvent les rois immobiles. Tu poseras aux croisées des chemins le signe des errances, ainsi retrouverai-je, pour moi-même

et ma descendance, les voies les plus rapides pour mener mes vaisseaux aux demeures des dieux. Va, doux messager, porte la tendresse des nuits jusqu'aux arcanes éternelles.

Le lendemain, je fus sur pied à l'aube et me mis à la recherche du jeune guerrier qui m'avait la veille parlé du village des Innocents. Ce dernier construisait notre demeure. Il vint à moi, se tint debout, mais ne souffla mot.

— Je cherche un compagnon pour un voyage. Les autres villages du clan du Gotthar sont nombreux, la forêt est épaisse, je crains l'égarement. Sois compagnon agile et éclairé. Si tu me guides, je ne craindrai pas l'embûche des nuits.

— Etranger, me dit-il, j'accepte ton compagnonnage. Je connais tous les enclos du clan du Gotthar. Moi-même suis né dans une autre vallée. Mon père décida depuis longtemps qu'il me fallait venir vivre ici pour apprendre la science des sages de ce village. Je te guiderai donc vers la demeure de mon père. Nous marcherons deux jours.

Notre demeure fut terminée dans l'après-midi. Nous repliâmes les peaux et j'installai les

femmes dans leur nouvel abri. Il m'était difficile de les laisser sans pourvoir à leurs besoins pendant de longs jours. Je m'en ouvris à mon compagnon. Sans me dire un seul mot, il se dirigea vers un groupe de jeunes chasseurs. Il s'entretint avec eux et tous se dirigèrent vers moi.

— Etranger, ne t'inquiète plus du sort de tes femmes. Ceux-ci pourvoiront à tous leurs besoins pendant notre absence. Nous partirons demain à l'aube. Prévenons les sages qu'ils ne s'inquiètent de l'absence de l'hôte.

Nous nous rendîmes au conseil des vieillards et leur fîmes part du désir de visiter tous les villages du Gotthar. Ils me conseillèrent la prudence et d'éviter toute intrusion irrespectueuse dans les sanctuaires. L'un des vieillards me dit de ne pas approcher le village situé le plus au nord. Ceux qui y vivent, dit-il, ne sont d'aucun monde et l'étrangeté de leur savoir en fait des morts vivants qu'il est dangereux de troubler en leur silence.

Je passai ma première nuit dans une demeure de pierre et fus surpris du confort et de la douce chaleur de ces bâtisses dans lesquelles ne pénétrait pas le souffle humide et froid de la nuit.

Au premier soleil, mon compagnon vint me

chercher et nous partîmes dans la rosée. Mon guide se révéla bon guide et bon soutien. Sa rapidité n'avait d'égal que son adresse. Ainsi libéré des soucis de la chasse, je pus à loisir rêver tout au long des sentiers mal définis dans la forêt et les nombreux taillis. Je me gardai bien d'entretenir le jeune chasseur de ma volonté de pénétrer dans le royaume interdit. Je comptais bien que le temps me réserverait l'occasion de m'y rendre seul en trompant la vigilance de mon compagnon.

Il ne parlait guère et notre première journée s'étira dans le silence. Au soir, nous gravîmes des pentes abruptes, nous atteignîmes une plateforme au flanc d'un rocher percé de grottes. Nous réanimâmes la flamme à l'entrée de l'une d'elles pour y passer la nuit. Mon compagnon demeurait silencieux et je n'osais pas interrompre sa méditation.

Allongés sur les peaux qui nous servaient de couche, il dit :

— Homme des errances, j'ai lu sur ton visage la hâte et l'inquiétude et j'ai su depuis le matin l'objet de ta quête. Tu n'es pas de notre tribu et nos interdits t'inspirent une moindre crainte. Tu es doux compagnon et ta sagesse est grande. Je t'écoutais quand tu parlais au sage du deuxième monde. Mais il ne te répondit pas

quand tu lui parlas du rêve. Le sage ne répond pas aux questions qui sont déjà des réponses. Tu sais donc aujourd'hui que nos rêves ne débordent jamais le monde de la mouvance, le premier monde. Tu veux tout de même quitter nos rivages. Je sais, tu iras au village des Innocents. Prends garde, nul n'est revenu de ces monstrueuses luminosités qui couvent là-bas un peuple de morts et de désolation.

Pour moi qui suis de la tribu, je conduirai tes pas jusqu'aux portes de la vallée sans retour. J'attendrai toute une lune. Si tu ne reviens, je regagnerai le village où sont tes femmes et leur dirai de ne plus t'attendre. Si tu quittes la vallée des innocents avant le terme, je te ramènerai vers ta demeure et garderai le silence pour que les sages ne te chassent pas du clan du Gotthar.

— Pourquoi les vieillards me chasseraient-ils ? Aurais-je défait l'ordre établi par simple volonté de savoir et de chercher les raisons de vivre de toutes les tribus, ou prétendent-ils être seuls dépositaires du savoir ? Compagnon, écoute, le secret de toute leur science est aux confins du monde interdit. Ils ont entouré leur savoir et leurs connaissances d'un rempart d'interdits et de craintes. Ainsi tiennent-ils toutes les tribus sous leur pouvoir. Le secret est toute leur puissance. Si tu veux que ta maison ait pouvoir réel

et que ta descendance règne à tout jamais, par la sagesse, sur la tribu du Gotthar, il te faut découvrir le secret et retirer aux vieillards leur injuste part de pouvoir.

L'homme est triple en sa composition. Il est des trois mondes à la fois et participe à la mouvance, à l'immuable et à la divinité. Le savoir des sages se limite à la connaissance des passages d'un monde à l'autre. Ceux qui ont surpris le secret sont exilés. J'irai donc les trouver. Ne m'accompagne pas. Au retour, je te dirai les voies secrètes des mondes d'au-delà. J'irai cueillir les fleurs du savoir dans la vallée interdite. Mais avant, je dormirai sous les tentes de ton père.

— Gageons cette nuit au sommeil bienfaiteur. Demain, au coucher du soleil, nous toucherons les demeures de mon père.

Nous quittâmes la plateforme dès l'aube. Après un long temps de marche, nous touchâmes les rives d'une petite rivière. Mon compagnon me fit savoir qu'il suffisait de monter le courant pour ne plus s'égarer.

Il se mit à pleuvoir. A midi, nous eûmes de la peine à ranimer la flamme, l'herbe et le bois étaient trop humides. Le jeune chasseur descendit dans la rivière et redoubla d'adresse pour

nous ramener deux gros poissons. Nous ne tardâmes pas. Le vent se levait au couchant. Une véritable bourrasque rendit très pénible notre course. A certains passages, mon compagnon me tendait la main, m'évitant ainsi des chutes dangereuses, sinon mortelles. Son agilité était surprenante. Je devinais dans son regard le calme, la décision nécessaires à son futur rôle de chef.

Le ciel se dégagea rapidement au cours de l'après-midi, mais le vent ne désarmait pas. Nous fîmes une halte sous les frondaisons.

— Homme d'ailleurs, je ne crains ni la mort ni l'inconnu. Je ne suis en quête d'aucune immortalité. La sagesse du guerrier se limite au savoir de guerre, comme le savoir du chasseur se résoud à l'adresse dont il fait preuve en face du fauve. J'ai mené toutes les battues avec rudesse et vigueur, cela suffit à ma gloire et justifie mon droit d'héritage. Toi qui quête le savoir au-delà des montagnes, dans une perpétuelle errance, dis-moi qui te pousse à vouloir toucher au secret des trois mondes. Mèneras-tu ta descendance vers un empire inconnu de nos sages ?

— Si je savais où mon aîné dressera son

trône, je ne quêterais plus, alors tout serait écrit. Je ne cherche ni un empire ni même une terre, je me cherche et ne me trouve pas. Il y a en tout homme des plages inconnues qu'il soupçonne et ne peut circonscrire, d'où ses éternelles inquiétudes. Je sais aussi ne jamais pouvoir y aborder sans refuser de vivre. L'homme marche vers la mort. Certains la veulent ignorer et d'autres décident de l'aborder avec quelque chance d'y échapper. L'homme mettra toute sa science au service d'une seule volonté : devenir éternel. Je sais que seul un monde est éphémère, encore que la vie y prolifère. C'est le monde de la mutation. Au long des jours, nous ne sommes jamais les mêmes ni jamais tout à fait autres. La continuité de notre vouloir n'appartient pas au monde de la mouvance. Il m'importe de savoir si elle appartient au deuxième monde car tout le secret est de savoir jusqu'où l'on meurt et combien nous sommes vivants au monde de la densité et du poids. Nous nommons premier monde celui qui n'est qu'apparence. Nous nous égouttons à travers un sable mouvant. Le temps lui-même est apparence. En soubassement, il y a l'éternité où nous ne sommes pas encore. Telle est ma quête, mon seul empire.

La halte s'était prolongée. Le vent se radoucissait. Le ciel avait retrouvé son allure éthérée. Nous progressions maintenant avec plus de régularité. Le jeune guerrier n'hésitait jamais

quant au sentier qu'il fallait emprunter. Il connaissait parfaitement toutes les pistes qui longeaient la rivière. En fait, nous étions déjà sur les terrains de chasse de son village. Je fus surpris de découvrir un lac blotti entre deux collines. Mon guide m'expliqua que son village était au nord de cette étendue d'eau d'où sortait d'ailleurs la rivière que nous suivions depuis midi.

Le jeune chasseur devint plus bavard. Il voulut m'expliquer et me décrire, pendant tout le reste de notre voyage, les coutumes, les lois, la vie de son village. J'appris ainsi que son père régnait en maître sur toutes les chasses et les biens du clan. Que tous les villages du clan du Gotthar étaient indépendants les uns des autres. Son père n'avait pas de comptes à rendre au collège des sages. Les vieillards étaient respectés, écoutés aussi, mais, en aucun cas, ils ne pouvaient intervenir. Seul le chef du village avait droit de vie et de mort sur tout homme du clan. Jamais le père de mon ami n'avait décidé de la mort d'un coupable. De mémoire d'anciens, seul l'exil avait été la plus terrible des punitions, car une fois banni d'un clan, aucun autre village n'ouvrait ses portes au coupable. Condamné à vivre seul, dans une nature sauvage, sans feu et sans arme, le condamné n'avait qu'une chance infime de survivre à sa condamnation. Si au bout de vingt lunes, il se représentait aux

portes du village, il pouvait y séjourner deux jours et deux nuits. Il recevait alors les armes et le feu nécessaires à sa survie. Le village des innocents fut créé par un de ces exilés, coupable d'avoir violé la femme de son frère pendant que celui-ci était à la chasse. Il revint au village trente lunes plus tard exiger son droit à la survie et la femme qu'il avait violée.

Ils marchèrent vers le Nord et bâtirent leur village en un lieu presqu'inaccessible. Ce village fut dit maudit. Toutes les tribus du Gotthar y envoient sous bonne escorte ceux qui se dérobent aux lois.

Je savais maintenant ce qui me serait donné de trouver dans la vallée interdite. Je savais aussi que cette vallée se trouvait au haut d'une montagne et que le chemin pour y parvenir était plus ou moins secret et difficile. Le guide avait promis de m'y conduire. Je n'avais donc pas le souci du chemin. Il sera là. Je remis aux jours suivants les inquiétudes de ma quête, le village était en vue.

Les sentinelles, invisibles pourtant, avaient alerté tout le clan. Le retour du fils mit le village en liesse. Nous nous rendîmes à la maison centrale, devant laquelle se tenait un homme de haute stature. Mon compagnon se tint immobile devant lui.

— Fils, ton retour nous est agréable. L'étranger est aussi le bienvenu. Le voyage sous les vents et la pluie donne aux pèlerins abondance d'appétit. Bois et mange selon ta faim et selon ta soif. Ensuite tu diras à ton père les raisons de ton retour et tes projets de demain. Mange et bois.

Les femmes nous servirent des baies, des fruits, de la viande grillée. Nous nous rassasiâmes et bûmes des boissons fermentées. Toutes les fatigues du voyage s'évanouirent comme par enchantement.

— Père, l'Etranger nous vient des tribus du soleil. Il a traversé les montagnes de neige et les marais du midi en poussant son attelage de bœufs et de chevaux. Ses femmes aussi l'accompagnent. Ils ont été reçus au village des sages. Ses femmes sont grosses. Aussi nous lui avons bâti une demeure de pierre car il vivait sous des peaux comme tous les nomades du soleil. Il attendra au village des vieillards la naissance de sa lignée. L'Etranger est pèlerin. Il te dira mieux que moi son pèlerinage. Qu'il parle.

— Les tribus du soleil ont mené la guerre. Ainsi j'ai vu le frère tuer le frère sans souci d'apaisement. Je me suis fécondé dans la solitude et n'étais pas de la tribu des uns ni des autres. Je leur ai demandé de se rendre au

tribunal pour entendre la Loi de la survie. Elles ont accepté mon arbitrage. Une fois la vallée verte établie dans la paix et les jeunes guerriers partis à la conquête des nouvelles terres, j'ai conduit mon pèlerinage vers minuit. Nous avons marché longtemps. Mes femmes sont lourdes et le destin nous a conduits au clan du Gotthar. J'entreprends le pèlerinage de tous les villages.

— Etranger, tous les villages du Gotthar auront pour toi l'accueil que tu mérites. Garde-toi seulement du village maudit. Perdu dans la montagne, au plus lointain minuit, il est maudit à sa source et sera maudit jusqu'à la fin. Ils ont volé le secret des mondes d'au-delà. Ils ont établi sur le trône l'homme-dieu et se disent innocents de toutes les fautes des tribus qui les ont exilés. Ils disent aussi qu'ils ont dressé le temple de l'Eternel. Ils ont érigé leurs lois au-dessus de toutes les lois et refusent toute obédience aux règles du Gotthar. Ils disent leur origine inconnue et par le fait même divine. Nos anciens disent pourtant que le fondateur fut exilé du Gotthar pour avoir pris la femme de son frère. Il réussit à survivre en dehors des villages, revint au bout de trente lunes prendre la femme de son frère et se retira dans la montagne. Il apprit à sa descendance qu'il était né de la solitude et que les divinités guidèrent ses pas dans la nuit de l'exil. Son aîné construisit le

temple et se fit honorer comme l'incarnation de la divinité.

Je vécus douze jours au nouveau village. J'y appris tout l'art de la pêche et de la navigation sur le lac.

EIL RANN

LE DEUXIEME MONDE

Ecoute le chant de la montagne, la mélopée des vents engourdis par la chaleur des jours. Ecoute les vents et les bruits que se disent les sommets et les pentes. Vois s'étendre aux pics l'heure secrète des lucioles. Au nombre des souffles égarés, retiens l'haleine et le souffle de ton cœur. Ecoute l'épopée de la montagne où chaque rocher est pierre et chaque pierre cathédrale. Quand les vents et le sable taraudent ses flancs, tous les fantômes mènent la ronde dans les vallées. C'est la nuit des montagnes dressées sur la plaine comme des croûtes de pain séché sur les divines patènes. Et tu dors sur la paisible colline.

Nous avions gravi le flanc de quelques collines où l'herbe poussait encore. Le sol devenait de plus en plus aride, les taillis de plus en plus clairsemés. Nous marchions depuis trois jours. Nos provisions se faisaient légères. Mon compagnon m'invita à demeurer deux jours au pied des pics pour lui permettre de renouveler la chasse. Le gibier, dit-il, se fera de plus en plus rare à l'approche des sommets. Ceci je le savais déjà pour avoir traversé d'autres montagnes.

Gourdes et gibernes pleines, le jeune guerrier me mena sur la piste des hauteurs. Au sixième jour, je contemplais la vallée des Innocents. Une oasis lovée entre des pics rèches et dénudés.

— Etranger, te voilà aux portes interdites. Je ne guiderai pas ta marche plus longtemps. J'attendrai ici ton retour si les dieux ne te condamnent à demeurer dans les enfers. Cette eau qui tombe des rochers abreuve le village. Il te suffit donc de la suivre. Marque ton front du signe de l'errance pour que ceux d'en bas ne te reconnaissent pas pour l'un des leurs. Prends garde aux envoûtements des sorciers. J'attendrai ici toute une lune.

Je laissai là mon compagnon et me retrouvai seul au bord du torrent. Malgré ses silences prolongés, sa présence me gardait de la pire des solitudes. Je me sentis nu quand il ne fut plus à mes côtés. D'un autre côté, l'appréhension du lendemain me tenaillait. L'enclos des innocents me faisait peur. En dépit de toutes les raisons qui me poussaient à quêter en ces lieux les portiques et les arcanes du deuxième monde, le mystère m'effrayait.

J'atteignis un promontoire d'où il me fut facile d'observer le va-et-vient des exilés. Tout d'abord ce qui me frappa fut la lente allure de

ceux qui vaquaient à leurs occupations. Plus étonnant encore, je n'apercevais aucune femme. Dans tous les clans, les femmes se chargeaient de tous les travaux domestiques. Les plus jeunes déambulaient, de-ci, de-là, avec les mêmes gestes lents que les adultes. Bien que je fus à portée de voix, je n'entendais aucun bruit. Un silence désertique. A force d'observer l'enclos, je ne vis aucun danger à m'y rendre. Je remis tout de même au lendemain mon entrée. A la tombée du jour, les hommes se dirigèrent vers l'entrée d'une grotte ouverte à même le flanc de la montagne. Tout le village pénétrait sous la voûte sculptée. J'étais cependant trop éloigné pour percevoir les détails de la sculpture. Je m'étonnai aussi de ne voir s'allumer aucun feu. La nuit inonda la vallée la plus silencieuse du monde, et n'eussent été mes observations du jour, on eut dit ces lieux abandonnés des dieux et des hommes.

J'assistai, dès l'aube, au réveil du clan. Aux premières lueurs, sortis de je ne sais où, ils se rassemblèrent au cœur de l'enclos. Immobiles, ils semblaient attendre, je pense, l'éclatement des premiers rayons du soleil. Dès que le premier filin d'or toucha le flanc de la montagne et l'entrée de la grotte, ils tombèrent à genoux et se mirent à psalmodier sur un rythme d'une monotonie exaspérante. Ils ne se relevèrent que lorsque toute l'oasis fut inondée de lumière.

De vieilles femmes apparurent alors et distribuèrent les boissons. Après avoir bu longuement, les hommes se retirèrent, sans ordre, et s'assirent à même le sol, au lieu de leur choix. Plus rien ne bougeait. Sous le soleil, le clan avait les mêmes silences que sous les voûtes de la nuit.

Je m'inquiétai bientôt du bruit de pas en contrebas et au-dessus de mon promontoire. Dissimulé au pli d'un rocher, quel ne fut pas mon étonnement de voir les femmes mener la chasse, armées d'arcs et de flèches. L'une d'elles, légère comme une gazelle, déboucha sur mon palier. Je lus dans son regard plus de curiosité que de peur. Je ne portais aucune arme. Elle me fit un signe de paix.

— Femme, parles-tu le même langage que les hommes du Gotthar ?

Elle me fit comprendre qu'elle entendait cette langue.

— Celui qui touche ces rives, dit-elle, doit son exil aux lois stupides de ceux d'en-bas. Je ne te demande pas quelle est ta faute ni quelle est ta punition. Toutes les lois d'en-bas n'ont ici aucune puissance. Les clans d'en-bas vivent dans la tourmente quand nous demeurons dans la sérénité. N'aie crainte de descendre jusqu'au temple des innocents.

— Je ne viens pas en coupable en regard des lois du Gotthar. Je n'ai transgressé que l'interdiction de venir ici ; encore je n'appartiens pas au clan des hommes d'en-bas et leurs lois ne sont point miennes. Où est la faute ?

— Le voyageur a droit de cité dans le temple du silence. Il siégera immobile parmi les immobiles. Frappe aux portes des mondes d'en-haut et le frère accueillera le frère. Les vigiles guideront tes pas jusqu'à l'autel et tu boiras les boissons du pèlerinage.

Je ne craignais plus l'enclos des Innocents. Le calme et le repos du val ne pouvaient que rassurer mes pas. J'empruntai la sente qui menait à la première porte. Celle-ci n'était pas fermée. Mon apparition à l'intérieur de l'enclos ne provoqua aucun mouvement. Sur tous ces visages figés, se lisait la plus mortelle indifférence. J'avançai vers l'entrée de la grotte sans me soucier outre mesure de ces statues mort-vivantes. Je pus à loisir contempler les figures gravées dans les pierres du portique. Elles étaient simples. Tout avant de la voûte, étaient creusés des cercles. Toutes les figures représentaient trois cercles concentriques de dimensions différentes selon la surface plate que laissait naturellement le rocher. Je pénétrai dans le temple. La pénombre, contrastant avec la clarté exté-

rieure, m'aveugla totalement. Je dus faire une halte pour habituer mon regard à la quasi-obscurité de la grotte.

J'étais dans une galerie creusée dans le roc de la montagne. Le sol était dallé de grosses pierres jointes selon l'art d'un emboîtement que je n'avais encore vu. La voûte très haute permettait même aux géants de s'y tenir debout. De coudée en coudée, une luciole encastrée dans la paroie donnait tout juste assez de lumière pour permettre d'avancer. Cette galerie était l'œuvre des hommes de la tribu des Innocents. Aucun bruit familier ne venait troubler le calme de ces demeures souterraines. Je heurtai bientôt une porte de bronze toute ouvragée. Elle s'ouvrit sans que nul n'intervienne, et je fus frappé par la clarté d'une immense salle ronde. Je crus d'abord que cet amphithéâtre était à ciel ouvert ; en réalité la lumière provenait d'une immense boule de cristal posée sur un piédestal de pierre noire.

La voûte et les dalles étaient incrustées d'or et de gemmes. Tout autour, des portes de bronze identiques à celle que je venais de franchir. Je m'habituai très vite aux odeurs lancinantes des fumées qui tombaient de la voûte. J'eus beaucoup de peine à gagner un socle de pierre qui entourait le temple entre toutes les portes, J'étais prisonnier du sommeil. La même voix que

naguère dans la montagne m'interpela.

— Etranger, tu as marqué ton front du signe de l'errance, tu ne peux donc surprendre les secrets du temple car alors il te faudrait demeurer frère parmi les frères et ne point trahir les commandements du monde d'en-haut ni du monde du dedans. Les fumées du rêve ont mis ton cœur à l'écoute des voix de l'au-delà. Il est juste que tu touches au savoir sans pouvoir agir selon le savoir. Tu seras éternellement malheureux de savoir et de ne point faire selon le savoir. Nul ne peut être pèlerin et immobile. Le pèlerin vient au temple pour dire son pèlerinage, l'immobile n'appartient pas au monde de la quête. Quand la nuit endormira la montagne, nous viendrons dans le temple. Tu boiras les boissons chaudes des immobiles et pour un temps tu tiendras du deuxième monde. Ainsi verras-tu les merveilles de la mémoire d'hier et de demain. Tu ne garderas souvenir que du monde d'en-haut sans qu'il te soit possible d'y revenir une fois sorti du temple. Sache, Etranger, que les secrets de la montagne sont gardés par la montagne et nul ne garde mémoire à son retour dans la vallée ou dans la plaine. Tu vivras quelque temps en dehors du temps et de l'espace, le voile s'étalera sur le passé et le devenir, tu verras en même temps la génèse et la fin.

Je me réveillai à la même place, n'étant plus

seul toutefois. Tous les hommes de la montagne siégeaient à mes côtés. Tels des fantômes, ils étaient silencieux. Les plus alertes nous remirent des boissons chaudes que nous bûmes lentement. Au fur et à mesure que je m'abreuvais, je désertais mon propre corps comme l'on quitte un simple vêtement. Le monde entier devint visible, j'étais au sommet de la plus haute montagne où, par transparence, je lisais le passé, la mémoire et l'avenir des peuples, de tous les peuples. Je me rendis au clan du Gotthar où régnaient les vieillards. Je vis tout ce qui pouvait advenir du peuple et de tous les peuples que je ne connaissais pourtant pas. Je vis les guerres et les querelles des temps lointains. Je vis tous les mondes finis et à naître selon les lois du deuxième monde. Je rejoignis la vallée verte et sus que les lois étaient respectées et que la paix durait sur les pâturages. Je vis la fin du pèlerinage des aînés de Gourvad. Tous avaient péri par l'eau et le feu jaillis du monde d'en-bas sans que nul ne soit coupable. Les aînés de Gwidan avaient gagné les plaines fertiles du grand fleuve et prospéraient déjà, mais aussi je vis leur fin et la rancune des peuples qui, bientôt, allaient mettre à mort tous les enfants mâles du clan des aînés de Gwidan.

Je percevais toutes les ondes d'un monde sans espace et sans pesanteur. Car l'œil du deuxième monde ne connaît pas d'obstacle. La

volonté de savoir donne ici le savoir. La nette vision des choses nous vient du survol des choses. Vivre le passé autant que demain, n'être en merci de rien de ce qui fut ou de ce qui sera. Le rêve d'en-bas ne mène à aucune science tant il est vrai qu'il est une évasion d'un lieu pour un autre lieu, d'un temps pour un autre temps. Il demeure dans la mouvance des choses extérieures. Le rêve est mince consolation pour qui se fatigue de l'arbitraire du premier monde, celui des premières perceptions.

Je contemplai mon corps figé dans le temple, chose morte pour un temps, un temps de désertion. S'abstraire c'est déjà participer au monde d'ailleurs et à sa mort car il est bon de se voir mourir dans la mouvance. Qui ne se suicide momentanément ne connaîtra jamais l'immuable de la survie. J'ai passé l'arcane essentielle et ne sais encore comment il me fut possible de gravir la dernière montagne, celle d'où le monde devient un point, un moment. J'irai bientôt visiter les étoiles sans quitter le temple de la montagne des Innocents. Mais il est dit que le retour au monde du temps et de la mémoire me laissera en souvenir le monde vu sans qu'il me soit possible d'intervenir et d'en prévenir la fin. Il est écrit : ceux qui par évasion ont touché les sciences sacrées ne garderont mémoire que des choses passées et ne pourront en retour participer au monde du de-

main car il est bon d'ignorer le destin des choses.

Celui qui voit au haut de la montagne se défiler le fleuve du temps dans sa continuité éternelle n'a le droit qu'au silence des sages sous peine d'être coupable de méfait. Je me tairai donc.

A mon réveil, le temple une fois de plus était vide. J'entendis la voix :

— Etranger, tu as gravi les paliers du deuxième monde, si tu demeures frère parmi les frères, tu connaîtras toutes les sciences des devins et tu mépriseras le monde d'en-bas. Nous te garderons et tu verras les étoiles et les immensités d'au-delà. L'homme est trois dans le monde de la mouvance, il est deux au deuxième monde, il est un dans le troisième monde. Etranger, tu peux choisir la multiplicité ou l'unicité. Choisis les vents et la tempête des vallées ou le calme des hauts sommets. Ici, ici seulement, tu peux gravir les degrés éternels sans perdre la conscience d'être. Quand tu toucheras les rives bleutées du troisième monde, tu ne seras plus toi. Car dans la troisième demeure se trouve la matrice dont procède toute vie et tu seras dilué en d'autres et les autres se dilueront en toi. Telle la goutte d'eau retourne à l'océan, tel tu retourneras à l'origine. Le deuxième monde est le seul

cercle où la connaissance du tout te laisse libre de disposer de toi-même.

Au premier cercle, la vie se joue au diapason du temps et de l'espace. Au deuxième monde, la vie se joue au niveau de soi. Au troisième monde, toutes les particularités retournent au tout originel, à l'éclipse de la conscience de soi pour une conscience du tout. Seul le troisième monde est créateur. Ainsi nous le nommons Dieu.

L'homme est triple en sa composition, mais il tend vers le non-être, vers la totalité divine. Etranger, les mondes ne sont pas séparés, tous se compénètrent et l'homme participe aux trois mais il est libre de refuser l'accès aux paliers des mondes d'au-delà ; ainsi es-tu libre de regagner les clans des hommes d'en-bas. Ceux qui ont touché les merveilles du monde de la montagne ne descendent plus dans la vallée. Demeure frère parmi les frères ou regagne la vallée des hommes. Garde le silence. Les hommes des tribus ne pourront comprendre et te diront fou quand tu parleras de choses qu'ils ne soupçonnent pas et qu'ils croient impossibles. Ils disent notre montagne maudite parce que nul d'entre nous n'a enseigné les merveilles que nous savons. Il vaut mieux passer pour maudits car ils évitent ainsi de nous importuner et de

troubler le repos de ceux qui savent ne pas demeurer dans la tempête.

— Je ne sais qui m'entend et pourtant, sages d'ici, les vieillards du clan du Gotthar savent le secret du deuxième monde. Ainsi tiennent-ils le pouvoir car les jeunes craignent leur savoir. Peut-on craindre le savoir du deuxième monde ?

— Les vieillards du clan d'en-bas ne savent du deuxième monde que les choses de l'espace et du temps. Ils ne sauraient dire de demain et ne peuvent mener les peuples. Ils ne peuvent non plus enseigner ce qu'ils ne savent qu'imparfaitement. Nul ne peut quérir la science de la montagne en dehors de la montagne. Ici, toutes les forces d'évasion coupent le roc et maintiennent la lumière dans la pierre sans le secours des hommes. Le soleil vit dans les pierres transparentes et maintient en vie tous ceux qui baignent dans la clarté du temple. Ici se trouvent la seule lumière, la seule sortie. Il est ailleurs un temple plus grand, là où la lumière demeure jour et nuit. En ce haut-lieu finira ton pèlerinage.

La porte de la galerie s'ouvrit d'elle-même. Je savais que rester était y demeurer pour toujours. Soucieux de ma promesse, je me dirigeai vers le soleil. Celui-ci se levait. J'avais passé dans le temple un jour entier et une nuit en-

tière. Il me semblait pourtant n'y avoir séjourné qu'un instant. Mon voyage dans la deuxième sphère située en dehors du temps avait laissé couler un jour et une nuit sur les vallées et les hommes.

Je quittais l'oasis, lorsqu'un homme au visage décharné et sans âge m'accosta.

— Etranger, tu quittes le temple et ignores l'histoire de l'enclos. Ecoute, je ne puis encore te montrer nos écritures et sans doute ne saurais-tu les lire car tout est secret. Nous n'avons pas construit ce temple. Il existait depuis des temps et des temps. Lorsque notre père fut chassé de la vallée, condamné à l'exil, il se dirigea vers cette montagne, pensant trouver au-delà un peuple n'obéissant pas aux lois du Gotthar, pour le prendre en pitié. Epuisé, il découvrit cette vallée où vivait alors un clan inconnu qui se disait originaire des vertes prairies et d'une autre planète. Ces hommes, n'ayant ni de femmes ni d'enfants, voyaient s'éteindre leur race. Ils accueillirent le condamné et lui apprirent à maîtriser le feu du ciel et de la terre, à charge pour lui de créer une descendance. Notre père regagna la vallée du Gotthar pour y prendre la femme qu'il aimait, qui était aussi celle de son frère. Elle le suivit. Ils eurent douze enfants. Plus tard, tous les condamnés de la tribu purent se rendre ici et survivre à leur condam-

nation. Les hommes d'ailleurs leur apprirent le secret des boissons du voyage. Ils connurent alors les secrets des mondes. La montagne nous a donné les visions éternelles, mais elle a tari notre lignée. Nos femmes sont devenues stériles. Nos derniers enfants ont la langueur des éternelles fuites et bientôt l'enclos se nommera vallée-des-morts. Les sages t'ont permis de sortir du premier monde et t'ont donné les boissons solaires. Voici ce qu'ils m'ont dit :

— Tu parleras à l'étranger. Sa source n'est pas tarie. Il aura une longue lignée. Qu'il conduise ici les aînés de son sang et nous lui dirons les secrets de la Cité souterraine.

Il est écrit en effet : si la vie déserte la montagne, celle-ci détruira les mondes d'en-bas car le feu sortira de ses flancs. Les sommets s'écraseront dans les vallées et les eaux inonderont la terre. La loi est donc loi de sauvegarde. Si tu conduis ici les aînés de ton sang, la montagne revivra pour la survie des hommes. Nos pères commirent la fatale erreur d'enseigner toutes leurs sciences à tous les hommes de la montagne. Ceux-ci ont négligé leur descendance pour envahir les empires du deuxième monde. Il est écrit aussi qu'un homme viendra du midi pour rétablir les lois de survie et la sagesse. Etranger, les sages qui savent les secrets disent que tu reviendras. Seuls les aînés connaîtront

alors les arcanes secrètes. Les autres chasseront et auront des enfants. Ainsi ne périra jamais la science des hommes venus d'ailleurs.

— Dis aux sages que je reviendrai quérir ici les secrets du troisième monde. Je conduirai mes enfants au temple de la montagne. Que les femmes chasseresses s'apprêtent pour l'accouplement. Je viendrai conduisant les jeunes guerriers de la tribu du Gotthar.

Mon compagnon avait dressé le camp à l'endroit même où nous nous étions séparés. Il revenait de chasse et je le trouvai devant l'abri qu'il avait dressé. Une onde de frayeur lui traversa le regard dès qu'il m'aperçut.

— Ne crains pas celui qui vient de l'oasis car la vallée n'est pas maudite. Sous la montagne, vivent les sages d'un autre monde. L'exilé fut accueilli en toute paix. Nul ne me retient et nul ne peut te retenir.

J'ai marché longtemps sur les plaines d'un autre monde et pourtant je n'ai point quitté le temple. J'ai vu le feu que le soleil a confié à la pierre, le feu qui chauffe les boissons du voyage. J'ai bu la coupe d'or et toutes les forces de la montagne m'ont poussé au sommet d'un autre monde. Je te dis, nul n'est maudit à l'enclos des Innocents. J'ai charge pour eux de la

descendance. Mais avant nous marcherons vers les clans du Gotthar et vers les autres vallées. Nous ne retournerons plus au clan de ton père. Allons au village des vieillards car je sais le secret de leur science imparfaite.

⁂

A peine arrivés, nous fûmes l'objet de la curiosité de tous. Aucun vieillard ne vint à notre rencontre. Comme il était interdit à tout un chacun de se rendre à leur demeure sans y être prié, je restai longtemps sans les voir. J'appris par les jeunes chasseurs qu'ils voulaient renier le fils du chef sans attendre les délais prévus par la loi du clan. Personne n'osait cependant prendre parti contre eux. Un matin, à peine le soleil levé, nous entendîmes la trompe. Tout le clan se rendit à la demeure des sages. Le plus âgé dit :

— J'ai lu sur les plages secrètes de notre science que le fils aîné du Gotthar est stérile et n'aura pas de descendance. Notre conseil décide de son exil et nommera un chef d'une autre lignée.

Les guerriers se retirèrent mécontents d'une telle décision, et mon guide vint me faire part de leur déconvenue. Je fis courir le bruit que

les sages avaient menti et que leur science imparfaite ne pouvait prévoir l'avenir. Mon compagnon se fit l'écho fidèle de mes affirmations.

Le soir même, la trompe sonna et tout le village se retrouva devant les tables de délibération.

— Le conseil des anciens ne peut admettre que soit mise en doute la science qui est sienne. Qui ose parler contre notre savoir et faire courir les bruits de révolte au village du Gotthar ?

— Je suis étranger et l'hôte du clan. Je n'ai pas à subir les lois du clan puisque je n'ai pas choisi d'y demeurer. Sages, entendez : j'ai gravi la montagne, la montagne que vous dites maudite des hommes et des dieux. J'ai pénétré le temple où la pierre chauffe les boissons solaires et j'ai bu dans la coupe d'or. Vous ne pouvez connaître les lois de demain quand vous ne pouvez que courir l'espace. Vous avez cueilli l'herbe rousse des collines, mais vous ignorez les secrets des hommes de la montagne. Ainsi me l'ont-ils affirmé. Je dis, moi, que l'aîné du Gotthar n'est nullement stérile et que sa descendance sera grande et sage selon la loi de son clan. Que le conseil des anciens décide d'attendre le temps prévu par la loi avant de décider de l'exil de l'aîné. Le temps donnera raison à qui a déjà vu sa longue lignée.

— Etranger, ainsi tu parles au nom de la montagne interdite et tu oses enfreindre la loi du clan. Reprends ton pèlerinage car tu ne peux contredire la loi de tous en demeurant dans l'enclos. Le conseil des anciens te condamne à l'exil, ainsi que tous ceux qui t'ont écouté. Il vous reste à gravir les pentes maudites.

— Sages du Gotthar, la puissance n'est pas le fait des hommes d'âge, car les guerriers ne sont aveugles qu'à demi. Je prendrai l'exil avec l'aîné du Gotthar et tous ceux qui voudront me suivre dans la montagne. L'aîné du Gotthar reviendra rétablir ici sa descendance et vous-mêmes serez chassés de l'enclos. Vous viendrez aussi sur les sommets, mais le temple vous demeurera interdit. Telles sont les choses écrites.

Le lendemain je refis l'attelage. Douze jeunes chasseurs suivaient mon guide. Les femmes montèrent dans les chariots et nous nous dirigeâmes vers la montagne de minuit. Lorsque la piste devint trop raide, nous dûmes dételer les bœufs et abandonner les chariots. Tous les jeunes guerriers se partagèrent les charges que les chevaux ne pouvaient porter. L'un des bœufs chuta dans un ravin. Nous le dépeçâmes et le soir je fis sécher et fumer la viande. La nuit tombée, je parlai longuement de la montagne

et des mystères du temple sans dire l'exacte vérité.

— Les sages de là-haut attendent de nous les merveilles de la descendance. Chacun trouvera les femmes chasseresses qu'il se plaira à prendre et assurera sa propre lignée. Les femmes se tiendront hors du temple ainsi que les cadets et les aînés de toutes les familles. Quand les terres d'en-bas seront englouties dans les flots, la montagne demeurera et notre race sera sauvée. Nous serons entourés d'eau, les pentes arides deviendront fertiles et l'île sera nommée Mona. Elle sera secrète et intouchable, détentrice du secret des trois mondes et du feu de vie. Tout ceci se passera quand mille fois mille lunes auront coupé mille fois mille soleils. Ne craignez donc pas l'exil qu'imposent les vieillards, il assure la pérennité de notre lignée et de la science des hommes venus du ciel. Je graverai les lois du clan de Mona selon la science éternelle et quand les mondes d'en-bas verront venir le chaos, nos lois demeureront et seront connues jusqu'à la dernière souche.

Nous franchîmes les sommets au plus fort du soleil. Je lus quelque crainte sur le visage des guerriers. Malgré mes discours, l'interdit des anciens les inquiétait encore. J'ordonnai une halte. Ils purent ainsi observer à loisir l'enclos des Innocents. Demain je mènerai l'équipage aux

portes de l'enclos. Que chacun se console du passé quand l'avenir et le savoir sont gardés en cette vallée.

Ce soir, je vois les solstices de tous les mondes disparus et de tous les mondes qui vont paraître. Les feux de la terre viendront à la surface et les mers bouillonneront. Toutes les vies ne seront pas détruites car elles se retireront au deuxième monde. Quand les feux du premier monde auront tout brûlé sur les plaines et les rivages, les sages de la montagne reprendront vie, leur corps se réchauffera au feu de la pierre.

Ce soir je vois les enfants de nouvelle lignée refaire les feux du camp, puis regagner les plaines dévastées, semer et cueillir les nouvelles moissons. Ils disent les merveilles d'avant aux générations d'après. Ils disent aux enfants des rois que les rois sont morts et les terres des empires disparus dans les flots.

Cette nuit j'entends les pleurs et les cris de tous ceux qui demeurent dans les ténèbres des froides tranchées et se gardent bien mal des maux qu'évitent ceux qui gagnent les sommets. Dans les gouffres, s'éteignent les dernières lumières du passé.

Notre entrée ne provoqua aucune rumeur.

Les sages pourtant se tenaient tous debout devant l'entrée du temple et regardaient notre cortège lourd de fatigue et de crainte. J'avançai seul jusqu'au trône du sage dont les vêtements en fils d'or indiquaient la majesté et la puissance. Le sage leva la main en signe de paix et de salut. Il dit :

— Homme des errances, il fut gravé sur les plus anciennes tablettes gardées dans le temple et dans la galerie secrète, que la sauvegarde des trésors de la montagne serait assurée par un homme venu du midi et des vieilles terres. Aujourd'hui, avec le soleil des fins d'été et les premiers vents de minuit, tu as guidé vers la pierre de feu la vigueur des jeunes guerriers du Gothar. Règne en maître sur toutes les choses de la montagne hormis les choses du temple et des sciences cachées.

Le peuple de la montagne vivait dans des grottes aménagées en demeures spacieuses. Nous nous installâmes dans une partie du camp délaissée par la mort des vieillards sans enfants. Dans chaque demeure, se trouvait une pierre lumineuse de taille beaucoup plus petite que celle du temple. L'obscurité était ainsi chassée à la tombée du jour.

an drede rann

LE TROISIEME MONDE

A l'étale des solstices, le repos a une vague senteur d'ambre et d'encens. Suivez la piste des femmes chasseresses. Que le musc et les odeurs du long effort guident votre marche. Suivez la piste des matinales chasseresses. Ferrez votre proie avant qu'elle ne goûte la viande rouge et chaude de son gibier. Vous ne retrouverez le clan du Gotthar qu'après avoir dressé les fières amazones. Elles sont sauvages et s'accouplent avec les fauves des sommets. Il vous appartient de rendre la femelle à l'homme et de la tenir en lieu domestique, soumise et engrossée.

Ne demandez pas d'où vient et que fait la femelle. Nul ne le sait. Le savent-elles quand elles répondent que les loups gardaient leurs demeures ? Elles datent de la dernière Loi. Alors tout homme devait avoir enfants mâles ou femelles avant de goûter au breuvage du soleil. Puis les hommes d'âge négligèrent la Loi et condamnèrent à l'errance et à la chasse les filles nées de leurs derniers accouplements. Celles-ci devinrent sauvages. Elles n'abordent le clan de la montagne que de nuit. Encore font-

elles garder leurs demeures par des loups à la gueule de feu. Ce jour encore, nul ne s'égare dans le clos des chasseresses.

Il importe pourtant que les jeunes du clan du Gotthar posent ici leurs descendances. Ne tirez aucun orgueil des prochaines chasses. Les courses folles sont œuvres folâtres.

Amener au camp le cerf robuste et de bonne envergure est meilleur pari que de cueillir en sa bauge le sanglier endormi. Le calme et la patience couronnent toute bonne chasse. L'habile lévrier piste à coup sûr et n'éparpille ses efforts au gré des odeurs et des vents fous. Ayez la vigilance des chats sentinelles et l'ardeur du taureau des plaines. Ainsi le clan de la montagne verra croître et se multiplier sa descendance.

Dès que le camp fut installé et que chacun eut choisi son lieu de repos, je me rendis au temple et demeurai dans le vestibule tout le temps d'une évasion. Ainsi le voulait le rite : « N'entre ici qu'une fois coulées les ombres et lumières qui t'accompagnent ». Les sages siégeaient dans une tout autre luminosité. La porte de bronze s'ouvrit et j'avançai vers le gardien des livres secrets. Il se tint debout, immobile,

puis me fis signe de boire à même la coupe qu'il tenait.

Les prochaines saisons n'auront ni la couleur ni les signes des anciennes saisons. Ce qui fut hier ne sera plus. Ici le changement ne vient d'ailleurs. Il est du dedans. Ceux qui sont morts ne le sont que pour ceux qui ne savent et ne sauront jamais vivre. Les vivants d'en-bas ont la même vie que les arbres et les pierres. Ils demeurent dans la mouvance des choses et leur vie est habitude.

Et voici ce que me dit le gardien des secrets, coupe terminée :

— Les sages qui savent ne peuvent gouverner car ils ignorent le hasard. Celui qui sait ne peut laisser libre qui ne sait pas. Connaissant les destinées du clan et de chacun, il ne peut laisser le clan décider. Si le clan doit mourir, le sage hâterait sa mort. Si le clan doit survivre, il l'obligerait à la survie. Ainsi nul ne serait libre sous le gouvernement des sages. Seul l'ignorant peut guider l'ignorant, seul l'aveugle peut guider l'aveugle en toute liberté. Car il confie la route au hasard des lois que les savants découvrent.

Homme des errances, tu n'es pas de notre monde, aussi gouverneras-tu le val des Innocents.

Lug ne gouverne pas. A charge pour l'homme de mener l'homme à travers ses destinées et non vers sa destinée. Homme du voyage, ne sachant pas les destinées du clan, tu guideras le clan.

Celui qui dictait autrefois, en d'autres lieux, les Lois de la Survivance, peut aujourd'hui écrire les nouvelles lois du clan des Innocents. Tu quitteras la lumière du temple pour les clartés de tous. Comme les ombres suivent les lumières, l'homme d'en-bas ne gravit pas les sommets en droite ligne, et pour toucher plus haut il lui faut souvent redescendre. Les voies ne sont pas droites pour qui ignore. Et celui qui sait ne peut conduire le troupeau par le droit chemin qu'il connaît, sans mettre la vie du troupeau en danger.

Un jour tu reviendras au temple et tu perdras le droit de mener le pèlerinage des autres. Nul ne peut être au terme et demeurer pèlerin.

Lug a envoyé le loup guider le loup, il envoya aussi l'homme pèleriner les hommes.

Homme du voyage, ne te soucie plus des mondes qui ne sont de la mouvance. Pour que demain les grands secrets trouvent un gîte et une garde, il importe que le peuple de la montagne reste au monde de la mouvance et de

l'aventure. Puis tu dicteras les lois qui maintiendront les enfants des générations nouvelles dans les vents et les orages des sommets. L'homme est né pour les tempêtes, et c'est le condamner que de l'en vouloir sortir.

Nous finirons la coupe puis tu tiendras conseil parmi les guerriers du Gotthar. Les sagesses d'en-bas suffiront à ta puissance. Quand tout sera fait pour le peuple de la mouvance, il te sera donné de gravir les sommets du troisième cercle. Va vers les clartés de tous.

J'irai donc vers les contrées insoumises où les rosées ne désertent plus les prairies. Les fraîcheurs de là-bas aboliront toute fièvre. Déjà la solitude me nomme. Je quitterai les hommes, mais pas avant d'avoir écrit une nouvelle fois les lois des sciences véritables et du savoir de demain.

Je réunis tous les jeunes guerriers du Gotthar. Tous tremblaient. Le mystère de la montagne les dépassait. Ils avaient encore en mémoire ce qui leur fut dit dans la vallée. L'immobilité, le silence des gens de la montagne effrayaient une jeunesse plus accoutumée aux repas de fête, aux accouplements d'hiver et de printemps. Je dis :

— Il vous appartient de rendre vie à cette

montagne, il vous appartient de redéfinir le temps de la vendange et le temps des semailles. Ne craignez point les Immobiles. Ils vivent un autre monde. Ne les importunez pas, car ils ne vous répondront pas. Ayant vision de toutes choses, ils se tairont pour le bien des générations nouvelles. Nul d'entre vous ne connaîtra le secret du monde caché de la montagne. Vous vivrez au dehors, suivant la Loi des hommes et des vivants. Vous vivrez selon les lois de la pluralité et des variances. Il est bon que cet enclos retrouve les cris des enfants, la musique des fêtes et des humaines orgies. Chassez et fêtez chaque instant de la vie.

Il y a derrière ces montagnes des prés somptueux où le daim a pelage luisant et sain. Coupez vos ceintures dans le cuir des montagnes. Il y a derrière ces montagnes de l'ébène souple. Taillez vos arcs et vos flèches dans le bois des montagnes. Il y a derrière ces sommets les fruits les plus savoureux. Cueillez donc les baies de la montagne. Laissez vos chevaux libres car ils ne quitteront pas l'enclos des Innocents. Laissez paître vos bœufs, leurs femelles et leurs petits car le loup est ici domestique et ne mange que la viande froide.

L'aîné du Gotthar s'avança et me tint ce discours :

— Je viens à toi et parle au nom des au-

tres. Nous avons suivi la sagesse de l'étranger et défié la colère des sages du Gotthar. Nous avons gravi les sommets en quête de vie nouvelle et de puissance car il nous appartient de dominer par la sagesse. Etranger, n'est-ce pas dérision d'aboutir aux portes de la mort ? Nous ne sommes pas des rats pour vivre dans ces grottes humides. Je parle au nom de tous et dis : « Il valait mieux se remettre à la colère des vieillards que de quêter une vie dans le vestibule de la mort ». Je parle au nom de tous et je dis : « Mène-nous au-delà de cette montagne maudite. Il importe que les Immobiles te donnent le secret d'un autre voyage. Nous le mènerons à tes côtés. Quittons ces faux sommets ; les montagnes écrasent cette tombe et nul d'entre nous n'a soin d'y demeurer. Ainsi nous avons voyagé vers l'exil et nous voilà au fond de la nasse, prisonniers des pics et de l'inquiétude. Est-il seulement bon de rendre vie à ce qui tout compte fait est heureux de mourir ? »

Je répondis :

— Est-il vivant celui qui dans sa hâte ne demande à l'errance que de passer sans cueillir ? La vie appartient au réel autant qu'au possible. Les jours d'étape sont aussi chauds que les jours d'arrivée. Qui est pèlerin ? Celui qui voyage les yeux fermés et ne s'éveille que le sanctuaire atteint, ou celui qui s'enivre du voyage au

montagne, il vous appartient de redéfinir le temps de la vendange et le temps des semailles. Ne craignez point les Immobiles. Ils vivent un autre monde. Ne les importunez pas, car ils ne vous répondront pas. Ayant vision de toutes choses, ils se tairont pour le bien des générations nouvelles. Nul d'entre vous ne connaîtra le secret du monde caché de la montagne. Vous vivrez au dehors, suivant la Loi des hommes et des vivants. Vous vivrez selon les lois de la pluralité et des variances. Il est bon que cet enclos retrouve les cris des enfants, la musique des fêtes et des humaines orgies. Chassez et fêtez chaque instant de la vie.

Il y a derrière ces montagnes des prés somptueux où le daim a pelage luisant et sain. Coupez vos ceintures dans le cuir des montagnes. Il y a derrière ces montagnes de l'ébène souple. Taillez vos arcs et vos flèches dans le bois des montagnes. Il y a derrière ces sommets les fruits les plus savoureux. Cueillez donc les baies de la montagne. Laissez vos chevaux libres car ils ne quitteront pas l'enclos des Innocents. Laissez paître vos bœufs, leurs femelles et leurs petits car le loup est ici domestique et ne mange que la viande froide.

L'aîné du Gotthar s'avança et me tint ce discours :

— Je viens à toi et parle au nom des au-

tres. Nous avons suivi la sagesse de l'étranger et défié la colère des sages du Gotthar. Nous avons gravi les sommets en quête de vie nouvelle et de puissance car il nous appartient de dominer par la sagesse. Etranger, n'est-ce pas dérision d'aboutir aux portes de la mort ? Nous ne sommes pas des rats pour vivre dans ces grottes humides. Je parle au nom de tous et dis : « Il valait mieux se remettre à la colère des vieillards que de quêter une vie dans le vestibule de la mort ». Je parle au nom de tous et je dis : « Mène-nous au-delà de cette montagne maudite. Il importe que les Immobiles te donnent le secret d'un autre voyage. Nous le mènerons à tes côtés. Quittons ces faux sommets ; les montagnes écrasent cette tombe et nul d'entre nous n'a soin d'y demeurer. Ainsi nous avons voyagé vers l'exil et nous voilà au fond de la nasse, prisonniers des pics et de l'inquiétude. Est-il seulement bon de rendre vie à ce qui tout compte fait est heureux de mourir ? »

Je répondis :

— Est-il vivant celui qui dans sa hâte ne demande à l'errance que de passer sans cueillir ? La vie appartient au réel autant qu'au possible. Les jours d'étape sont aussi chauds que les jours d'arrivée. Qui est pèlerin ? Celui qui voyage les yeux fermés et ne s'éveille que le sanctuaire atteint, ou celui qui s'enivre du voyage au

risque de ne jamais toucher les lieux tant convoités ? Donnez à vos demeures les couleurs de la vie. Il vous appartient de rendre la vie au val des Innocents avant de reprendre la route de la quête. Aussi, pour que demain ne soit une aube éphémère, je dicterai les lois de la vie.

Vous avez, au cœur de la montagne, devoir d'innocence. Pourquoi, dès lors, laisser fleurir le doute et l'incertitude ? J'écrirai les interdits et les droits quand le calme couronnera les feux domestiques. Quand l'esprit se trouble et confond le détail et l'essentiel, il ne peut agir en toute sagesse. Il faut alors laisser le temps couler le détachement au passé.

Je me rendis à l'enclos des chasseresses, ignorant tout des coutumes de ces femmes sauvages, et pensais trouver en leur clan le plus mauvais accueil. En fait, n'eussent été les chants et leur âpre musique, l'enclos semblait vide et nullement gardé. Pour ne pas irriter les amazones de ces lieux, je demeurai immobile au centre de l'enclos et fus entouré d'une meute de loups aux yeux morts qui, malgré leurs airs féroces, se tinrent à bonne distance. J'ai su par la suite qu'un seul mot, un seul ordre suffisait à cette horde pour me dépecer. L'ordre ne vint pas.

— Etranger, dit une voix, marche lentement

vers la pierre longue que tu vois à ta gauche. Allonge-toi. Tu y trouveras le sommeil puis tu nous diras ce qui a conduit tes pas dans cet enclos. Marche vers la pierre et ne crains ni les loups ni les flèches du clan.

Je fis selon l'ordre. Les loups s'écartèrent. C'était une pierre plate soutenue aux deux extrémités par deux pierres debout enfoncées dans le sol. Tout autour, s'étalait un champ de graviers aux mille couleurs. Je m'étendis. Ma couche fut aussitôt enveloppée par une brume légère au parfum suave et engourdissant. J'eus à peine le temps de voir les fumées sourdre des graviers et déjà le sommeil m'enlevait sur un fond de musique.

« Une odieuse ivresse a mené les plaisirs de ta couche. Aux drames des saisons, tu ajoutes le drame des après et des avants. Tu vivras sept fois la mort des lâches parce que le repos est ta seule quête, ton seul souci. Tu ne toucheras pas les solives du ciel en gardant sous la main les biens et les domaines d'en-bas. Tu craignais les monstres nés d'un océan quand les hordes d'ailleurs volaient à ton secours. Sous les temples de la solitude, tu rêves d'armées et de conquêtes, et sur les aires de la bataille tu gourmandes les dieux et les sanctuaires. Tricher ainsi n'est point vivre en dehors de soi. Les voix que tu n'écoutes plus sont nombreuses et sont-

elles les plus chaudes ? La voix que tu entends est celle de ton cœur, la plus triste. La montagne est silence tout le temps du repos, mais viennent les vents, les pluies et les neiges, elle se met à hurler et les loups eux-mêmes tremblent. Ainsi tu cherches la solitude et tu vis mort, ayant peur de la tempête tu retournes à la solitude. Tu joindras la solitude et le fracas des fins de monde. Peut-être ainsi violeras-tu les neiges éternelles.

« Tu n'es pas encore au portes de l'intouchable. Ici, tout est à ta mesure. Les brumeuses voûtes de ta demeure ont le gris de l'éphémère et du déjà vu. Aux drames des saisons s'ajoute le drame du quotidien. Sieds parmi les voleurs de chevaux pour voler des chevaux. Hurle avec les loups pour n'être pas dévoré. De chasse en chasse, de cueillette en cueillette, tu retrouveras l'odieuse ivresse des couches impures.

« Je suis la brume qui te garde, le dict des jours venus et des temps d'homme à venir. Je suis le porcher épique et tiens conseil sur les fumures du bas monde. De quel chêne es-tu, toi qui prétends ne gravir que la voie royale des trois autres mondes ? Ajoute au poids de tes membres le poids de ton ignorance et tu retrouveras les bauges originelles.

« Je suis le cauchemar du pâtre et du trou-

peau, l'aventure du bas-fond, l'algue sous-marine, le linceul du naufragé et berce l'inquiet. Coule-toi dans les ondes fastueuses. Je te conterai la volupté des antiques cités, l'impatience lascive des femelles. Je te bouterai sur la girelle du monde souterrain ou tout verbe est gravelure. Tu sauras les joies du blasphème, les ciments de l'opprobe, la taille et la vigueur du mensonge. De quel signe es-tu, toi qui prétends au trône des trois mondes ? Ajoute ton impuissance aux débris de ta mémoire et tu regagneras les forges éventées de l'en-delà. Plus bas, plus bas, telle est ta mesure. »

Je me réveillai. Le ciel de lit avait une tout autre teinte que le ciel d'avant. La couche aussi n'était plus la même. En fait j'étais allongé sur une peau d'ours des montagnes, dans une grotte spacieuse, la voûte, les murs émaillés de pierreries. Ce qui me frappa fut l'odeur sauvage du lieu : une odeur de sang, de fumées et d'herbes brûlées. Je fus incapable de préciser l'origine, le sens du discours, et l'assimilai aux brumes du rêve, inquiet seulement du drame qui se jouait en cette demeure. Il ne me fallut que peu de temps pour juger de ma situation. J'étais prisonnier, même si la prison était d'or et de diamant.

L'attente fut longue.

— A qui parlerai-je ? Ne suis-je pas venu sans armes ? Suis-je bête chassée ou homme à qui la parole est donnée ?

La voûte s'ouvrit alors. Une jeune chasseresse descendit en se glissant le long d'une liane souple. Elle était nue. Je contemplais encore sa ferme beauté lorsqu'elle me dit :

— Peu de gens savent notre malheur d'être les dernières nées des hommes morts. Etranger, toi qui viens au val des Innocents, est-il plus triste délire que celui de la femme infécondée ? Ici la vierge partage la couche d'une vierge. Les plus âgées se rident comme les baies que les vents brûlants de l'été assèchent. Elles ne veulent plus se nourrir. Toutes perdent leurs dents et la chevelure. Qui prendrait en pitié les fées d'autrefois, les épaves d'aujourd'hui ? Les Immobiles de la montagne ont flétri leur descendance. Nous avons mené la chasse pour des hommes sans vie, dans l'espoir de voir le sang chaud du gibier leur rendre force et courage. Les boissons du soleil, qui nous furent interdites, ont tari leurs sources. Nous avions alors cherché, au-delà les sommets, d'autres clans, d'autres mâles vigueurs. Nous fûmes chassées, traquées. Beaucoup sont mortes. Pour survivre, il fallait inspirer la crainte. C'est pourquoi nous avons apprivoisé les loups qui gardent notre demeure.

Etranger, tu viens sans armes, seul et pacifique. Que nous apportes-tu qui ne soit notre malheur ? Es-tu venu pour le bien des chasseresses ou pour parfaire notre renvoi ? Parle et je transmettrai à toutes celles qui attendent.

— Ecoute. Je t'apporte demain et la survie et les générations nouvelles. J'ai conduit au clan des Immobiles les jeunes guerriers du Gotthar. Il leur sera interdit de goûter aux breuvages du soleil. Ainsi garderont-ils l'ardeur guerrière des chasseurs. Il est écrit au troisième livre des secrets que le val des Innocents retrouverait la vie délaissée par les Immobiles, car un étranger venu de Midi dictera les nouvelles lois et les nouvelles peines pour ceux qui voudraient les enfreindre. Je suis venu à l'enclos des chasseresses pour que soit fait selon le livre des Anciens. Les guerriers du Gotthar viendront vous quérir pour les nouveaux accouplements. Les chasseresses retrouveront les labeurs domestiques et le fécondement. Je suis le garant de l'accouplement et du retour au naturel des choses.

La chasseresse s'étendit à mes côtés. Nous nous accouplâmes. Tel fut le gage. Je me glissai pour la seconde fois dans le sommeil, entouré de la même brume et du même parfum. A mon réveil, je me retrouvai sur la dalle plate du mitan de l'enclos et quittai le clan des chasseresses.

Les jeunes guerriers du Gotthar, inquiets de ma longue absence, s'étaient réunis dans ma cellule. Tous formaient le projet de quitter ces tristes lieux pour mener ailleurs plus souriante aventure. Honteux de leur décision, ils gardèrent le silence. Peut-être attendaient-ils de moi plus de pardon que de colère.

— Les chasseresses sont belles. J'ignore le temps de mon absence car elles m'ont donné le sommeil et la solitude, et je n'ai vu ni le jour ni la nuit. J'ai parlé pour la sauvegarde de la montagne. Aussi bien je n'ai pas encore de réponse ni de sureté. Attendons les prochaines nocturnes. Viendront-elles soumises et désœuvrées ou faudra-t-il conduire la chasse jusque sous leurs tentes ? Je l'ignore. Les chasseresses ne sont sauvages qu'à demi. Elles vivent l'inquiétude des plantes desséchées et savent que la mort règne en toute superbe sur les demeures qui ignorent la fécondation. Viendront-elles aux agapes domestiques et partageront-elles vos couches ? Je ne le sais. Attendons les prochaines nuits. Elles ne viendront pas sous le soleil car elles sont nues. Elles viendront de nuit comme les louves. J'ai vu le temple où les plus délaissées, incapables d'assurer leur survie, se donnent la mort. Tel est le dernier sacrifice des vieilles solitaires dont les mâles moururent en ces grottes. Dans l'enclos des chasseresses, la fille égorge la mère qui se ride. Il vous faudra apprivoiser

les cavales sauvages. Elles viendront telles les louves gardiennes. Allumez les feux de vigie devant chaque demeure. Ce soir nous fumerons les viandes, préparez l'âpre jus des boissons de feu. Les chasseresses se reconnaîtront aux rythmes de nos danses, aux bruits des cymbales et des conques. Lorsque les cris briseront ces silences, toute la montagne saura que la vie revient au val des Innocents. Alors, tous ceux qui désertaient les lieux d'abandon prendront place au banquet du retour. Les sages se retireront dans le temple, et toutes les vallées, tous les sommets seront nôtres.

— Homme des errances, pendant ton absence tes femmes ont accouché. Tu as trois fils. Nous saluons les premiers rejetons de ta race. Les guerriers du Gotthar te souhaitent longue lignée et racines solides.

— Voici venu le matin de l'ère nouvelle. Mais il appartient au matin de colorer le jour. Les trois rejetons de ma couche n'auront à vivre que les temps du clan et les siècles qu'il vous faut faire germer en ces lieux. Ce qui est né n'a jamais l'importance de ce qui doit naître. Mes rejetons auront l'audace du clan, le clan aura votre audace. Tout est à vous : les fêtes d'aujourd'hui comme les guerres de demain. La vaillance des enfants n'est que le reflet de la vaillance du père. Allumez les feux. Je vais au

temple et demain je dicterai les nouvelles lois.

Je trouvai le temple vide. Habitué aux apparitions et disparitions des Immobiles, je ne fis aucun cas du silence sous la montagne. Je trouvai ouvert, sur une table de marbre, un livre aux feuilles d'or. Les signes gravés m'étaient inconnus. Jusqu'ici tout me fut enseigné par la parole. L'écriture confinait à l'énigme le plus absolu. Je me penchai pourtant sur ces plaques, devinant qu'ici étaient gravés les secrets essentiels des origines et des finalités. Mes doigts effleuraient encore les gravures lorsqu'une voix me fit sursauter. Le maître des secrets se tenait debout à mes côtés. Son regard ne laissait sourdre aucune colère. D'ailleurs quel secret pouvais-je violer quand il m'était impossible de saisir le moindre signe ?

— Etranger, telles sont les plaques gravées par ceux-là qui savaient résoudre le temps et l'espace. La déchéance vient de l'enracinement. Tout ce qui prend racine ne connaît que le nom de la liberté sans être jamais libre. Tout ce qui se mesure appartient à sa mesure, à ses limites. Il est essentiellement ses mesures. Sur ces feuilles d'or sont gravés les secrets des mondes sans poids, sans limites. Ces mondes là sont proches et lointains. Ils sont au-dehors du labeur des hommes. Les Immobiles ont touché l'autre rive, ils ne sont plus parmi les hommes. Dicte la pre-

mière loi qui en toute nécessité obligera l'homme à se tenir parmi les hommes. Que servirait à celui-ci de vouloir l'inommable si ce faisant il assèche toute vie ? Va et ne reviens au temple que tâche accomplie.

Le velours d'une chaude nuit drapait la montagne. Les guerriers du Gotthar avaient allumé les feux de garde. Tout était prêt pour la fête nouvelle. Je fis signe aux trompes de réveiller les échos rouillés du val. Les lourds battements des gongs, les flammes fumeuses donnaient au nocturne festoiement une houppelande inquiétante. Tous les guerriers se mirent à danser. Ils étaient nus jusqu'à la ceinture, le torse cuivré par le soleil des chasses. Le miracle devait sortir de la nuit : viendront-elles, divines chasseresses, se rouler sur la couche du guerrier ? Se laisseront-elles prendre aux feux domestiques ? La nuit se coulait entre les boissons d'ivresse et les chants de la fécondité. J'ordonnai alors d'éclairer tout le val par un immense bûcher. Quand tous les feux furent une seule flamme, les guerriers dansèrent et chantèrent les rites de l'accouplement, tels qu'ils leur furent appris au clan du Gotthar.

La première parut dans sa splendide nudité. Je la reconnus. Elle tenait à sa main droite un arc, à sa main gauche les flèches. La cavale blonde vint à moi et posa les armes à mes pieds.

— Etranger, vois la soumission qui est mienne. Je servirai ta demeure et te donnerai bonne lignée. Tout fut accompli dans le temple. Les chasseresses sortiront de la nuit car il est écrit que nulle femelle ne reste sourde à la parade du mâle.

Et les chasseresses quittèrent la nuit. Toutes avaient même nudité et toutes même beauté. Elles déposèrent dans le cercle de lumière la viande fraîche de leur dernière chasse. Les agapes des noces se prolongèrent. C'est au soleil levant et dans les brumes matinales que les guerriers choisirent les femelles qui leur convenaient. Chacun revint à sa demeure et l'aube connut les cris de l'accouplement en même temps que les louves égaillées réveillaient la faune des sommets.

Je retournai vers la montagne et les solitudes du haut — la Loi vient du silence — et vécus seul toute une lune, loin du clan, nourri de maigre chasse, abreuvé aux sources du sommet. Dès l'aube, je percevais les bruits, les roulements de la meute. Personne ne vint pourtant à ma retraite. Il me fut donné de concevoir les nouvelles lois loin des grondements de la tribu et du souci de gouverner les jeunes cohortes.

A mon retour, je rassemblai le clan. Tout y était ordonné à la volonté de chacun de par-

faire les demains de la tribu. Le val des Innocents vivait selon les lois du Gotthar. Il importait que celles-ci fussent changées. Il n'est pas bon de confier au vieillard le droit de dicter les règles de survie. A celui-ci appartient le passé, il se contentera de conter l'Histoire aux enfants afin que nul n'ignore d'où vint la vie dans la montagne et comment elle fleurit sur les décombres. Les peuples qui confieront leur destinée aux vieillards verront celle-ci se rider comme la peau de qui les mènent. On dit le vieillard prudent et plein de sagesse. Quelle prudence peut conduire la chasse ? La sagesse du vieillard n'est que crainte du changement, peur d'un autre demain, crainte de la mort. Seuls peuvent gouverner ceux qui nourrissent le clan, mènent la chasse et font la guerre. Qui doit être nourri ne gouverne pas. Je dis :

— Le val des Innocents est un nouvel empire et le clan portera le nom de Krec'hell. Ce nom sera le signe et chacun se reconnaîtra d'appartenance. Le clan est chose qui ne se trahit pas sans être éliminé. Qui donc dira je ne suis plus des vôtres ne peut demeurer dans la tribu. Qui demain agira contre l'intérêt du Krec'hell sera condamné. La première Loi est Loi d'appartenance et d'identité. Qui se dit du clan est protégé par le clan. La première Loi est Loi d'accueil. Qui ne se veut plus du clan est

condamné par le clan. La première Loi est Loi d'exil et de mort.

Je dis encore :

— Nul ne peut situer la Loi ni dans le temps ni dans le lieu. La Loi sera de toujours et de tout lieu. Nulle terre, nul soleil, nul hiver ne peuvent abroger la Loi. Quand vos enfants quitteront la montagne pour les futures conquêtes, ils diront : la Loi fut écrite en dehors du temps et de l'espace, ainsi il convient de la respecter en tout lieu de pèlerinage ou de bataille. Le fils aîné du Gotthar est de bonne souche, il mènera la chasse et maintiendra les lois nouvelles. Qu'il parle.

— Moi, fils aîné du Gotthar, appartiens au clan du Krec'hell. J'accepte tout défi de force et de courage. Qui me défie devra prouver sa valeur et me vaincre. Vaincu, je quitterai le clan et ne gouvernerai que moi-même. Si l'un de vous accepte le combat et sort vainqueur, il mènera le Krec'hell vers ses destinées. J'attends.

Aucun défi ne fut lancé. Tous admirent l'autorité de mon premier compagnon. Il dit encore :

— L'homme des errances nous a conduits dans la montagne. Il est né sous le signe du

pèlerinage et n'est pas des nôtres. Aux enfants de sa lignée revient le droit du savoir des Innocents. Ils seront puissants parmi nous car ils toucheront les secrets et voyageront dans les arcanes du savoir. L'homme des errances, qui n'est d'ici ni d'ailleurs, a dicté la Loi d'appartenance et d'identité. Je dicterai les règles du savoir vivre selon la Loi. Ainsi nul ne goûtera aux boissons du soleil s'il n'est appelé par le clan à le faire. Nul ne percera les secrets du temple qui ne soit de la lignée de l'homme des errances. Qui marche vers le temple pour y découvrir le secret sera exclu. Il perdra toute identité.

Je mènerai le clan tant que forces feront de moi le meilleur chasseur et le plus adroit. Tout guerrier pourra dire au conseil selon sa pensée et tous seront écoutés tant qu'ils auront titre de frère. Tout appartient au clan et nul ne possède et chacun dispose. L'abondance est commune, les jours de tristesse aussi. La peine singulière est peine commune. Ainsi nul ne volera car le voleur ne prend pas ce qui lui appartient. Nul ne tuera dans l'enclos ni au dehors car nul ne veut se tuer. Quand tout est à chacun, quand tous sont soi-même, nul ne peut enfreindre la Loi.

Dans les jours suivants, le Krec'hell construisit la demeure commune. Elle s'élevait au cœur même du val, longue de vingt pas et large

de dix. Ici, se tiendraient les conseils du clan et les fêtes saisonnières. La vie des sommets se régla selon les nouvelles lois. Nous convînmes de signes pour aider la mémoire. Ils furent gravés sur des pierres plates. Tous durent apprendre à les déchiffrer et promirent d'enseigner aux enfants des nouvelles générations le sens et la lecture des gravures.

⁂

En fin d'hiver, la terre se mit à trembler. Ci et là les sommets se vêtirent de fumées. Les hommes les plus courageux se gardèrent bien de quitter leurs grottes. Beaucoup crurent en la malédiction des vieillards. Toute une nuit nous vîmes tomber du ciel une pluie de flammes. La demeure commune s'embrasa. Les femmes hurlèrent tout en maudissant les puissances inconnues. Seuls les Innocents restèrent impassibles. Inquiet moi-même, je me rendis au temple.

Les Immobiles voguaient au-delà de la mouvance. « Sages de la montagne, qui me dira le demain du val ? Ici la terre tremble et les flammes tombent du ciel. Est-ce la fin du Krec'hell ? Les forces de l'au-delà ont délaissé leurs empires inconnus, est-ce pour notre malheur ? »

Ils me tendirent une coupe. Je goûtai une

fois encore au breuvage du soleil, et je vis.

Tout ce qui vivait hier encore n'était plus. Le monde s'était délavé dans un maëlstrom d'eau, de feu, de souffre. Je cherchai en vain les survivants du Gotthar. Les lieux-mêmes de leurs vagabondages s'étaient effacés. L'eau inondait les moindres criques. Et chaque sommet était un brasier. Sur les ailes du troisième monde, je vis l'océan sans fin. Au cœur du chaos, survivaient le val des Innocents et le clan du Krec'hell.

Vers le Minuit pourtant la terre se perdait à l'infini. Je sus alors le chemin qu'il me fallait prendre pour terminer la quête qui de tout temps fut mienne. A mon réveil, je me trouvais seul au milieu du temple. Les Immobiles s'étaient retirés dans la montagne. Je revins au clan.

— Ne craignez plus, la montagne est sauve. Le clan des sommets a mille raisons d'espoir car la montagne est bon navire qui mène au port. Les sommets sont carènes solides qui défient les tempêtes de l'au-delà. Ne cherchez pas ailleurs les consolations qui sont déjà les vôtres. Vous êtes le clan de la survivance et du nouveau monde. Vous ne direz plus autrefois car il n'existe plus. La grande tempête a rasé le passé. Vous direz demain car il est votre seule sauvegarde. Demain je quitterai le val des Innocents.

Le val dormait encore. Je quittai la montagne par les sentiers du Nord. Depuis deux lunes je rêvais de cette bande de terre qui au-delà des sommets se perdait dans les brumes du Minuit. Tel était mon chemin. Je portais à même l'échine toutes provisions utiles pour une lune de marche.

Je ne parvins sur la sente qu'après de longs jours de marche rendue de plus en plus pénible par les secousses qui avaient labouré toutes les passes. Parmi les rochers brisés, les crevasses, chaque pas devenait une nouvelle aventure, un nouveau danger.

Plus j'approchais les eaux d'en bas, plus l'air se réchauffait, rendant ainsi la respiration de plus en plus pénible. Outre cette chaleur lourde et latente, l'odeur de souffre provoquait une toux qui m'obligeait à m'arrêter tous les dix pas. La progression se fit encore plus ardue lorsque je pénétrai la zone brumeuse où tous les maléfices semblaient s'être donné rendez-vous.

Enfin je touchai la rive étalée sous la voûte plombée que je venais de percer. L'air y était poisseux

Voici la sente dépliée au milieu des mers, un tapis de sable ni plus ni moins large que la piste

des chasses. Je marcherai donc sur les sables mouvants, vers le minuit des mondes. Ne couvre pas la jument qui vient des labours avant le labeur terminé, car le suin de la peine ne se dissipe qu'aux brises. Je ne demeurerai pas. Marche.

Je me rappelle les plaines où je vis pour la première fois les traces de mon pas dans l'or des dunes et des sables. Je découvrais alors le temps au profil de méandre. Aujourd'hui, une onde informe et froide défait la piste derrière mon ombre. Je ne reviendrai plus à la Montagne des Innocents.

Mona, Mona, tourte brûlée posée sur l'océan, je ne toucherai plus tes rives. J'ai oublié les abords de la jeunesse pour la nuit des mondes. Mais aussi est-il doux d'accoster le dernier préambule.

Tout homme a rêvé un jour avoir emprunté la piste qui s'engloutit derrière sa course. Tout homme a rêvé avoir accéléré le pas pour ne pas laisser à la piste le temps de s'effondrer. Tout homme a ri, dès l'aube, au souvenir du cauchecard, le corps encore humide de crainte. Je ne crains plus, ne rêvant pas. Ma dernière piste naufrage.

Cette voie est inscrite sur les toiles du troisième monde. Il est dit qu'un dieu est au bout et toute divinité en nous. Je suis donc la voie impériale qui ne mène qu'à moi. Je suivrai donc la piste qui ne se découvre qu'une fois pour un seul passage.

Voilà dans les brumes mes nouvelles prairies, ma terre séparée. Terre au bout d'un centre que l'histoire des hommes n'avait pas encore touchée. Il serait vain de chercher ici une quelconque rétribution pour sa peine d'y vivre.

Je grimperai ma dernière montagne. Nul ne revient d'ici. Je marcherai longtemps à travers les éternelles jachères jusqu'au point de dissolution, à la recherche du divin campement, le temple des temps et des choses.

Il est un point semblable à tout autre point où l'homme ne peut gérer que lui-même. A lui d'en fixer la hauteur et les exigences. De toute façon, il n'y a plus de retour possible vers le passé des temps, des choses dites et vécues. En cela, l'homme est à la divinité ce que la lumière est au jour.

Je n'ai pas hésité à quitter le monde de la pluralité et des choix. J'aborderai bientôt la rivière de vif argent pour m'y confondre tout à

fait. La quête a son terme. Voici venir ma septième mort, l'immuable, la définitive.

J'ai longtemps pèleriner sous les voûtes avec l'espoir de gagner les sommets étoilés. Et pourtant, je n'ai jamais banqueté à la table des princes. Je n'ai jamais quitté la souillarde où les restes m'étaient jetés. Je fus le mendiant qui demandait à l'homme son humanité, à Dieu sa divinité. Ainsi je fus rejeté des tentes et des camps, car il est dit à chacun selon son autorité et sa naissance. Sur quelle dalle poser enfin les choses fugitives ? Quand l'arbitraire soutient aux vents, la loi et la demeure des hommes où couler le lit de justice et de repos, chacun vaque à ses besognes le regard vide souvent et le cœur aux nuées.

La mort elle-même se dessine en habit de solitude. Et n'est-il pas juste que la semence accouche de semence ? Et le sillon que l'on a semé se chauffe pour d'autres blés.

Celui-là seul chevauche à ta droite, qui t'a donné lumière en exil et la meilleure part de la chasse. Celui-là seul veille ton ombre, qui te donne gîte et amitié.

Et voici le désert où se repaît la solitude. Le clan des autres est ailleurs. D'où vient l'es-

poir quand l'âme désespère ? Si le soleil passe par ici, il n'y verse que des pleurs.

La chasse a quitté ces lieux pour d'autres herbages. Il bruine en Occident et le serpent change de peau. Ne repose point sur ces mornes collines par crainte de la colère des dieux.

Car tout le secret est là, et la sagesse est à ce prix. Tenir pour voyage, lieux et temps qui font d'une rive un berceau et d'une autre un tombeau.

Et tout le secret est là, et la sagesse est à ce prix. Tenir pour réels lieux et temps qui font d'une rive un champ d'envol et de la même rive un clos de retour.

Baisse ton sceptre. L'éternité comme reste s'écroule. Les dieux eux-mêmes s'ennuient. Celui-là se tisse d'or et d'argent qui monte seul à la mâture sous la seule garde de l'océan.

Il n'est point de repli où la peine ne s'étiole. Encore faut-il semer d'honneur une simple pensée et laisser sourdre au soleil levant tout ce qui se donne pour ferme clarté. Alors il est doux de voguer vers les étoiles.

Trois fois il dut reprendre son vol tant

était lourde la barque et contraires les vents. Il lui faut toucher le dernier rivage avant que l'obscur ne fasse hurler les morts. L'aigle millénaire mènera-t-il nos âmes au port ?

L'homme du clan n'est que conscience de soi. La quête mène aux rives du troisième monde où la conscience d'être accepte et recherche la dissolution.

Je ne dirai plus : je suis ou j'étais, car je vais quitter le monde des fantômes et des gens séparés. J'ai rendu à la glèbe ce qui de moi revient à la glèbe. J'ai rendu au deuxième monde ce qui de moi revient au deuxième monde. Je rends ce jour au troisième monde ce qui de moi lui appartient. Si te mènent les vents, tu seras damné.

J'ai descendu les marches de diamant, habillé de nostalgie et d'angoisse. J'entends encore dans les mondes d'hier le triste galop des hommes en peine.

Je ne franchirai pas le gouffre pour gagner les portiques trompeurs qui ramènent l'homme à l'homme, le pèlerin au pèlerinage, l'angoisse à l'angoisse.

⁂

Il se laisse glisser vers la flamme. Dans la

profondeur des tourbes éternelles, il est ce qu'il ne fut jamais, un nuage bleuté que d'autres brises dissipent, une ombre dissoute aux frontières d'une histoire.

Glenmor

Aux Editions Kelenn

— LIVRE DES CHANSONS - Tome I Epuisé

Aux Editions Ternel

— SABLES ET DUNES (aphorismes)
— LIVRE DES CHANSONS - Tome II
— LA SEPTIEME MORT (roman onirique)
— LE LIVRE DES PAMPHLETS (à paraître)

Editions Ternel :
3, square de Biarritz - 1050 Bruxelles
LE POULL - 22110 MELLIONNEC

Aux Editions Seghers

Collection Chansons d'Aujourd'hui - N° 17
— GLENMOR PAR XAVIER GRALL

IMP. CENTRE-BRETAGNE
22110 ROSTRENEN
Dépôt Légal : 2e Trimestre 1974